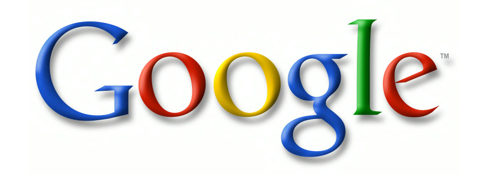
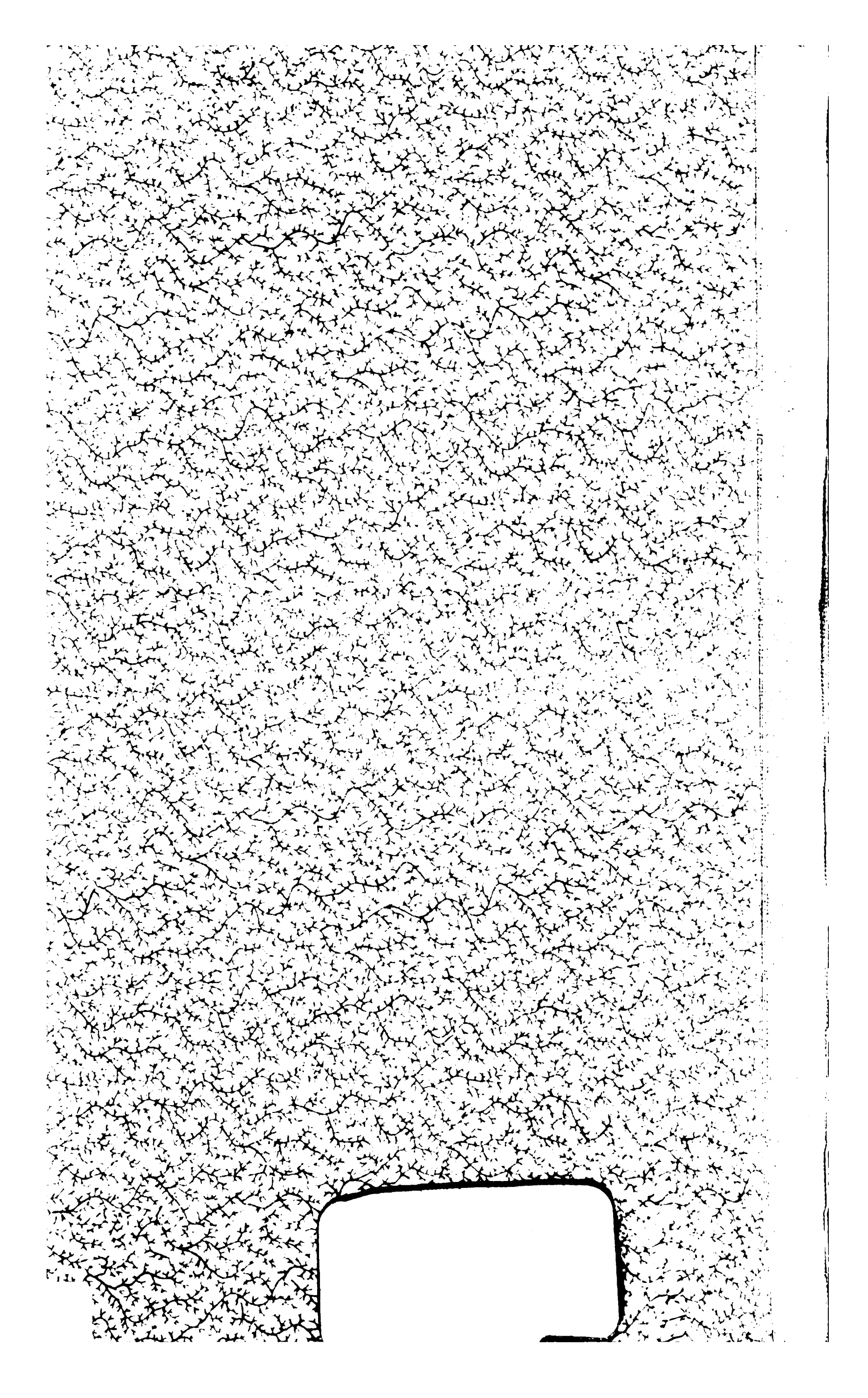
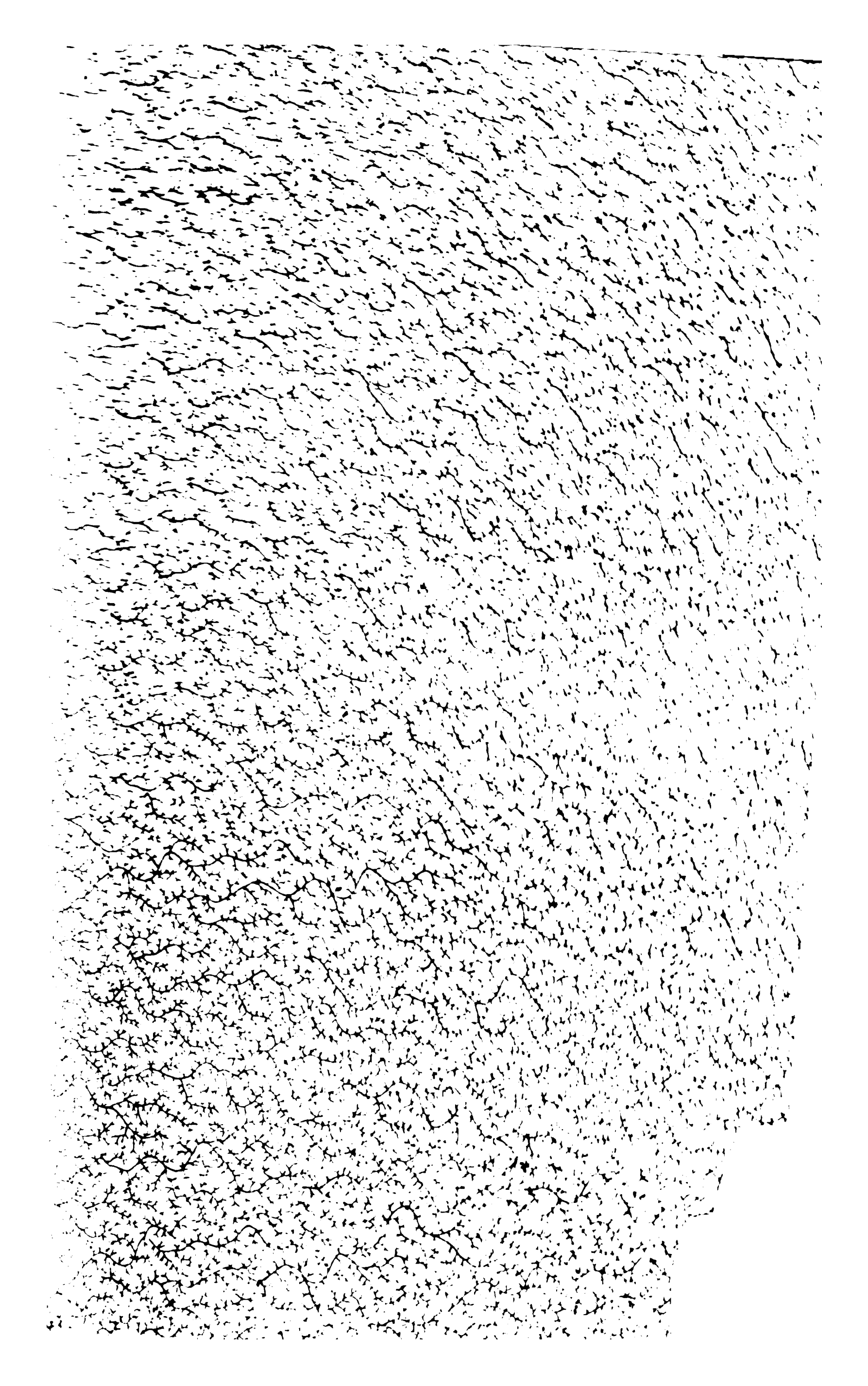






G. GARIBALDI

LA DOMINATION DU MOINE



PARIS
L. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

G. GARIBALDI

LA DOMINATION DU MOINE



PARIS

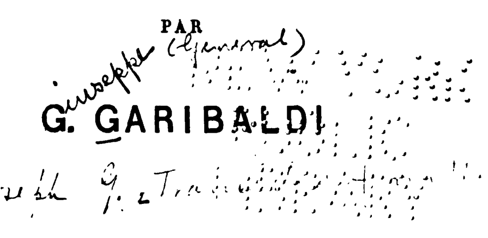
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 9

LA DOMINATION

DU MOINE

PAR



G. GARIBALDI



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1873

LA DOMINATION
DU MOINE

CHAPITRE PREMIER

CLÉLIE

Un écrivain célèbre a appelé Rome « la ville de la mort. » Mais comment la mort se trouverait-elle au cœur même de l'Italie ?

Oui, sans doute, Rome est remplie des tombeaux des âges et des tombeaux de ses enfants ; mais ces ruines et ces dépouilles sont tellement imprégnées de vie qu'elles peuvent encore donner de la sève et régénérer tout un monde.

Rome, quand elle le voudra, soulèvera les peuples comme la tempête soulève les vagues de l'Océan. N'a-t-elle pas été la reine de l'univers ? Son histoire n'est-elle pas l'histoire des géants ?

Ceux qui contemplent ces merveilles avec froideur et qui ne sentent pas, à leur aspect, s'allumer au fond de l'âme l'amour du beau et l'ardeur des généreux desseins, ceux-là peuvent mourir; ils ne rendront à la terre qu'une âme vile comme la poussière du chemin.

Le peuple vaut la cité.

L'abaissement de la servitude n'a pu flétrir l'incomparable beauté des filles de Rome, beauté souvent fatale, hélas! à celles mêmes qui en sont fières; et Raphaël retrouverait dans la fille de l'artiste du Transtévère, la jeune Clélie, toute la grâce, toute la sérénité noble de ses madones, avec la vigueur et l'énergie de caractère de la Clélie de l'ancienne Rome.

Elle n'a que seize ans. Mais quelle patricienne déploierait plus de dignité majestueuse? Ses cheveux abondants et soyeux font un cadre d'ébène à son blanc et lumineux visage, et ses yeux noirs d'une douceur infinie, d'une tendresse profonde, s'emplissent d'éclairs au moindre soupçon d'un outrage.

Son père, Manlio, est un sculpteur. Il a cinquante ans; mais le travail l'a maintenu fort, et l'austérité de la vie l'a gardé jeune. Il vit simplement, bourgeoisement, aussi indépendant qu'un cœur viril peut l'être dans un pays infesté de prêtres.

La femme de Manlio a été belle et robuste comme l'est maintenant sa fille; mais la vie recluse, le ménage, les privations, ont rendu Silvia délicate et fragile. Elle est toujours la gloire cachée, le bonheur discret de son mari; mais on sent que le ciel la dispute à la terre,

et ceux qui la vénèrent redoutent de lui trouver un air angélique.

Clélie est l'unique enfant de ce ménage : c'est le doux et clair miroir où se reflète la douceur maternelle, où se mire avec fierté la mâle beauté du père. Le peuple l'a surnommée « la perle du Transtévère : » c'est le joyau de sa couronne.

Cette honnête famille habite la rue qui relie Sungora au mont Gianicolo, à peu de distance de la fontaine Mortoro. Mais c'est pour son malheur qu'elle habite Rome, la ville du pape et des cardinaux.

Le pape ne lit la Bible que pour y trouver la parole divine, et pourtant il s'entoure de cardinaux auxquels le mariage est défendu, malgré cet ordre des saintes Écritures :

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

La femme est la compagne de l'homme. »

Leur titre de *Princes de l'Église,* qui les place au-dessus des lois, leurs immenses richesses, le luxe dans lequel ils vivent, tendent à faire des cardinaux des hommes extraordinairement mondains, et, quand ils sont corrompus, les êtres les plus vicieux que l'imagination puisse rêver [1].

1. Faut-il citer, parmi les cardinaux nommés par Sixte IV, Rafaelle ? Sous la direction de son grand-oncle, il joua le principal rôle dans la sanglante conspiration de la Pazza. Giovanni de Médicis, plus tard Léon X, en prenant place au rang des Pères de l'Eglise chrétienne, se trouva associé à l'homme qui avait prêté son concours à l'assassinat de son oncle et qui avait attenté à la vie de son père. La jeunesse et l'inexpérience de Riario le

Leurs palais ont toujours dans un coin un instrument docile, valet ou courtisan, pour servir leurs caprices.

Le plus puissant de ces prélats, le favori de Sa Sainteté, le cardinal Procopio, avait remarqué la beauté de Clélie.

Un jour, il revint du Vatican, plus fatigué de son service, plus ennuyé de ses honneurs que de coutume; il fit appeler son valet de confiance, Gianni, le maître de ses plaisirs, un ancien soprano de Saint-Pierre, et lui fit, en bâillant, la confidence de sa passion. Son Éminence se dégoûtait de la politique et voulait vivre pour aimer et pour être aimée. Elle désirait associer la fille du sculpteur à ses rêves de rénovation. Comme le cardinal récompenserait le serviteur habile qui déci-

firent excuser d'avoir trempé dans le crime atroce commis avec la sanction du souverain pontife.

Le doyen du Collége était alors Roderigo Borgia, qui conserva la pourpre pendant plus de trente-cinq ans. Durant bien des années, il ajouta à cette dignité celle de vice-chancelier du Saint-Siége.

La vie privée de Roderigo est une longue suite de débauches. Dans l'*Histoire des Papes*, du Dr Boggi, nous lisons que ce cardinal régnait en souverain à Rome, que son ambition était féroce et sans bornes, qu'il avait un tel mépris pour les dehors mêmes de la vertu, qu'il vivait publiquement avec une concubine, Rosa Vennoza, de laquelle il eut plusieurs enfants. Après son élection à la chaire de saint Pierre, il créa son fils aîné duc de Candie. César Borgia était son second fils et Lucrèce Borgia, l'aînée de plusieurs filles qu'il eut de différentes concubines.

A la mort d'Innocent VIII, le cardinal Roderigo Borgia, le plus puissant par ses richesses, son autorité, son astuce, sa corruption, gagna, au moyen de coupables promesses, les barons de Rome et les plus influents des cardinaux, les Sforza, les Orsini, les Riarii, et monta sur le Saint-Siége sous le nom d'Alexandre VI.

derait Clélie à venir ou qui trouverait moyen, sans trop de scandale, après tout, de l'enlever et de l'amener au palais !

Quel dommage de ne pas vivre sous le bon régime d'un Alexandre VI, tandis qu'on était presque contraint à l'hypocrisie sous le gouvernement de celui que Son Éminence appelait à part lui le *vieux radoteur !*

Les êtres de l'espèce de Gianni ont des plans tout prêts et des intrigues toutes dressées ; ils sont hommes pour servir et femmes pour trahir. Celui-là sourit, promit et se mit à l'œuvre.

Un des premiers soirs de février, il frappa résolûment à la porte de l'atelier de Manlio, résolûment, mais non sans crainte pourtant. Les gens de sa classe sont lâches par vocation, mais résolus par le sentiment de la protection qui les couvre.

Gianni avait peur d'être battu par Manlio, si le sculpteur se doutait du piége ; mais il était bien certain d'être récompensé par le prélat si le piége réussissait. Voilà pourquoi la peur avec l'audace se chamaillaient dans la conscience ténébreuse du coquin, au moment où il frappait à la porte d'un honnête homme pour lui suborner sa fille.

— Entrez, dit-on de l'intérieur.

Et Gianni, s'inclinant comme s'il rampait, entra.

Manlio travaillait, il jeta de côté un regard sur Gianni et continua sa besogne.

L'homme des embûches, rassuré par cette attitude, quitta le seuil de la porte et s'avança un peu.

— Bonsoir, signor Manlio, dit-il de sa voix mielleuse.

— Bonsoir, répondit l'artiste sans lever la tête : il regardait son ciseau et paraissait intimidé.

Les honnêtes gens sont souvent les premiers à baisser les yeux devant les coquins.

Manlio connaissait Gianni pour le serviteur du cardinal Procopio, et par respect de lui-même il hésitait à encourager la présence de cet homme équivoque. C'était assez pour Gianni de n'être pas chassé, il avisa un tabouret, et tout en cherchant à s'en approcher :

— Bonsoir, signor, répéta-t-il timidement, discrètement, humblement, de façon à forcer Manlio à lui répondre encore, ce qui était du terrain gagné.

Manlio ne répondit pas.

Après quelques secondes de silence, Gianni dit au sculpteur :

— Son Éminence le cardinal Procopio me charge de vous annoncer qu'il voudrait deux statues pour son oratoire...

Manlio eut un rire muet et se tourna vers Gianni qu'il regarda avec étonnement. Il paraissait surpris que celui-ci fût un entremetteur de statues.

— Ah ! dit-il enfin, il faut deux statues... la Foi ?... la Tempérance ?...

— Non, reprit Gianni, deux statues de saints... ou de saintes.

Et, cette fois, le valet se permit de rire.

Manlio était redevenu grave. Il prit un morceau de bois qui lui servait à mesurer.

— De quelle grandeur le cardinal veut-il les statues ? demanda-t-il.

— Je ne sais, reprit Gianni. Il faudrait aller voir

le cardinal, vous entendre avec lui. C'est un amateur éclairé; il vous désignerait, d'ailleurs, l'emplacement.

Manlio fronça le sourcil. La proposition lui souriait peu. Mais avait-il le droit, ce père de famille, de refuser de l'ouvrage? Et pour qui travaillerait-on à Rome, si l'on dédaignait les commandes faites par le clergé?

Pauvre Manlio! Une des armes les plus sûres de l'Église a été toujours sa prétendue protection accordée aux beaux-arts [1].

De tout temps, la cour de Rome a employé les premiers artistes à doubler son prestige, à frapper l'imagination des masses par des œuvres habiles et sublimes qui fussent l'épanouissement de ses doctrines. C'est pour servir ce dessein que les artistes de toute la chrétienté affluent à Rome et viennent se ranger sous les ailes de cette protectrice du génie!

1. Les fresques du *Campo-Santo* de Pise sont le meilleur exemple de la façon dont la cour de Rome s'est servie des beaux-arts pour graver ses doctrines dans l'imagination des fidèles.

Que sont ces fresques? Des représentations terrifiantes de la mort, du jugement dernier, du purgatoire, de l'enfer; des anges et des démons s'arrachent les âmes; des serpents mordent et étouffent les damnés; des diables font tourner la broche où rôtit l'humanité; des crochets rougis déchirent les corps des malheureux.

Les vivants, devant de pareilles images, peuvent-ils songer à ne pas sauver leurs parents de si abominables tortures en payant aux pères spirituels la rançon des pères selon la chair, torturés au purgatoire?

On lit dans l'Évangile que les riches entrent difficilement au ciel : l'Église y fait entrer les riches, mais ferme la porte aux pauvres.

Manlio était depuis longtemps résigné. Quel sacrifice, d'ailleurs, son orgueil n'eût-il pas fait encore pour les deux êtres qu'il chérissait le plus au monde !

Après un instant d'hésitation, il se leva et répondit brusquement :

— C'est bien ! Dites au cardinal que j'irai.

Gianni s'inclina profondément et se retira.

Dès qu'il fut dehors, le coquin dégonfla sa poitrine.

— Le premier pas est fait, se dit-il, il reste maintenant à trouver un bon poste pour Cencio.

Cencio était la créature de Gianni comme Gianni était la créature de Procopio. A Rome, les fonctions se subdivisent à l'infini. Un coquin a toujours un plus coquin que lui en réserve et sous ses ordres. Cencio avait été agréé par le cardinal pour remplir le second rôle dans la comédie ténébreuse.

Il s'agissait de louer pour lui une chambre en face ou simplement en vue de l'atelier, et la chose était facile dans un quartier où pullule la misère.

Les prêtres s'occupent trop des affaires spirituelles du peuple pour songer à ses affaires temporelles.

Sans cette stagnation forcée qui est leur œuvre, sans cette atonie qui est un calcul de domination, Rome pourrait recouvrer son ancienne splendeur et surpasser, par le triomphe de l'industrie, la plus grande époque de son existence guerrière. Mais quand viendra l'heure du réveil [1] ?

1. Il n'est pas rare d'entendre avancer comme un fait incontesté et incontestable que le maintien de la papauté est un avantage immense pour Rome au point de vue matériel, si ce n'est au point de vue moral.

Gianni s'occupa donc de louer la chambre qui lui était nécessaire. Puis, cette opération faite, il revint en fredonnant un air de la chapelle Sixtine.

Mes propres observations m'autorisent à affirmer le contraire. Si un gouvernement s'établissait à Rome, le clergé diminuerait, nombre de couvents et de communautés disparaîtraient ; la génération actuelle des prêtres souffrirait, cela va sans dire ; car un gouvernement laïque et libre ne tolérerait pas qu'une ville de 170,000 âmes entretînt sur les fonds communaux dix mille fainéants. Telle est aujourd'hui à Rome la proportion de la population relativement au clergé : seize personnes, hommes, femmes ou enfants, travaillent pour subvenir à l'entretien d'un prêtre.

L'existence de la papauté est donc pour le clergé romain une question de pain quotidien, et je ne crois pas manquer de charité en avançant que le côté matériel est pour lui aussi important que le côté spirituel.

Croire que les prêtres de Rome vivent de la graisse du pays, est une illusion toute protestante. Il n'y a Rome d'autre graisse que la leur, et l'un des plus grands mystères de la ville éternelle, est l'existence de ces milliers de prêtres qui pullulent dans ses rues.

La clef de ces mystères est aux églises. On compte 866 églises, et dans chacune d'elles on dit de vingt à quarante messes par jour. Le prix de chaque messe ordinaire varie de 60 centimes à 6 fr.50. Les grand'messes pour l'âme des gens riches sont des prébendes réservées aux prêtres de certaines églises.

La noblesse romaine supporte naturellement l'ordre de choses établi : ses intérêts sont solidaires de ceux de la papauté.

Il n'existe pas une famille noble qui ne compte un ou plusieurs membres dans le haut clergé. Outre cela, les titres et les destinées des uns sont subordonnés à la fortune des autres. De plus, l'influence des prêtres est considérable sur les femmes des classes élevées.

Cependant, les membres les plus actifs et les plus ambitieux de la noblesse ressentent douloureusement leur éloignement de la vie publique. L'impossibilité où ils se trouvent de donner libre carrière à leurs talents et l'appauvrissement graduel de leurs propriétés, sont là les maux engendrés nécessairement par un

Sa conscience était légère; il savait qu'il serait bien payé et qu'il obtiendrait facilement dans Rome l'absolution pour les scélératesses commises au service d'un prince l'Église.

gouvernement ecclésiastique et absolu. (Voir Dicey, *Rome en 1860.*)

CHAPITRE II

ATTILIO

Dans la même rue, presque en face de la maison de Manlio, demeurait un autre artiste, déjà célèbre à vingt ans, et nommé Attilio.

Celui-là travaillait encore pour ses rêves, et il travaillait avec ardeur.

Rarement il quittait l'ébauchoir ou le ciseau ; mais sans se déranger, il pouvait regarder par la fenêtre, et, précisément, sa fenêtre était dominée par celle du premier étage de la maison de Manlio, près de laquelle Clélie avait l'habitude de travailler, assise à côté de sa mère.

Comment, à l'insu de Clélie, à l'insu d'Attilio, Clélie était devenue le but, l'espoir, l'idéal, le génie, la vie enfin d'Attilio, c'est ce qu'il est superflu d'expliquer. La beauté rayonne, le cœur s'ouvre, et l'amour s'y épanouit.

L'amour, dans les grandes âmes, est un foyer de vigilance. Attilio gardait son trésor. Il vit entrer Gianni chez Manlio et eut un soupçon. L'air précautionneux et vil de ce visiteur inaccoutumé l'effraya. Son instinct d'amoureux le fit tressaillir.

Une vague inquiétude s'empara de lui et lui fit jeter ses outils pour attendre et regarder.

Dès qu'il vit Gianni sortir de chez Manlio en se frottant les mains, il s'élança et sortit à son tour ; puis il se mit à suivre le messager de l'Éminence.

Il le vit entrer dans une maison voisine ; il l'entendit débattre la location d'une chambre, convenir du prix. Malgré lui, Attilio serra sur son cœur le poignard qu'un Romain cache toujours sous son manteau.

Gianni se remit en route : Attilio se jeta sur sa trace, s'arrêtant de temps en temps devant une boutique pour n'être pas remarqué des passants, mais ne perdant jamais de vue l'impudent émissaire, jusqu'au moment où celui-ci entra dans le magnifique palais Corsini.

— Ah ! c'est donc de la part du cardinal Procopio ! dit-il sourdement. Je sais ce que je voulais savoir, je veillerai !

Et Attilio, plongé dans ses sombres réflexions, se mit à errer au hasard, sans se rendre compte de la direction que prenait sa course fiévreuse et agitée.

CHAPITRE III

LA CONSPIRATION

L'esclave n'a qu'un droit, conspirer contre son oppresseur.

La liberté vient du ciel ; elle est l'héritage commun. Tous y doivent prétendre.

Aussi les Italiens, ces éternels opprimés, sont-ils les éternels conspirateurs; aussi le despotisme de la tiare, le plus dégradant et le plus haïssable de tous les despotismes, est-il celui qui a suscité le plus de conspirations.

On vante la douceur du gouvernement pontifical, le bonheur des Romains.

Comment se fait-il alors que, depuis l'établissement du pouvoir temporel, les représentants du Christ, de ce Christ qui a déclaré que son royaume n'est pas de ce monde, aient dû recourir seize fois à l'intervention française, quinze fois à l'intervention de l'Allemagne,

sept fois à l'intervention de l'Autriche, trois fois à celle de l'Espagne ? Comment se fait-il qu'aujourd'hui encore il faille les baïonnettes étrangères pour soutenir ce trône élevé par l'amour et la foi ?

Les révoltes incessantes de la conscience italienne répondent à cette question.

Cette nuit du 8 février qui tombait sur la trace de Gianni sortant de chez Manlio, et qui cachait Attilio poursuivant Gianni, devait servir de complice à une réunion de conspirateurs.

Les gladiateurs libres de la liberté avaient pris pour rendez-vous l'antique Colysée.

Comme toute douleur secrète à Rome réveille vite la douleur patriotique ; Attilio n'avait pas été longtemps, au milieu même de ses préoccupations amoureuses, à se rappeler le devoir qui l'attendait. Il fit un effort, refoula ses sombres pressentiments, et prit le chemin du *Campo Vaccino*.

La nuit était propice aux pensées orageuses. Le ciel était noir comme un drap funéraire, et sur ce fond obscur on devinait le passage rapide des bataillons de nuées prêtes à s'entr'ouvrir pour laisser tomber la foudre. Un violent sirocco soufflait sur Rome.

Les mendiants se hâtaient, en soutenant leurs guenilles, d'aller chercher leur domicile naturel sous les porches des églises ou sous les portiques en ruines.

C'est l'heure où les prêtres qui se respectent rentrent chez eux et prennent place devant une table chargée de bons plats et de bons vins.

Les mendiants prient, les prêtres dînent. Ces deux moitiés de Rome sont à leur besogne ; mais, là-bas,

dans les débris immortels du Cirque, des cœurs vaillants qui espèrent et que rien ne décourage, attendent et préparent l'heure où l'on ne parlera plus que comme des mauvais souvenirs du passé, de cette nation de prêtres et de mendiants.

Attilio ne veut pas être le dernier au rendez-vous ; bientôt il distingue dans la nuit la masse imposante des plus grandes ruines du monde.

Ces murs restent debout comme les témoins de tous les esclavages et le défi permanent aux libertés éphémères. Ils ont vu disparaître cent générations; ils dominent tous les monuments pour exhorter les Romains à s'affranchir et à dominer encore une fois dans leur élan les nations qu'ils ont régénérées et civilisées.

Comme elles sont imposantes ces arênes, quand la lune, cette banale consolatrice, les enveloppe de sa caressante lumière! Comme elles sont plus sublimes, plus terribles, plus véritablement éloquentes, lorsque l'éclair rapide les illumine par intervalles, lorsque le tonnerre passe en grondant comme la colère du ciel sur les gradins en ruines où tonnait le peuple romain!

C'est ainsi qu'elles se révélaient cette nuit-là à Attilio et à ses amis, lorsqu'entrant par groupes isolés, ils se cherchaient et se rejoignaient dans l'immense amphithéâtre.

Dans les milliers de compartiments que le peuple souverain emplissait aux jours des représentations, il s'en trouve de beaucoup plus grands destinés, sans doute, à servir de loges aux familles patriciennes. Les pierres, aux arêtes adoucies par le temps, restent

seules; les boudoirs sont devenus mornes comme des cachots.

C'est dans une de ces grandes loges que les conspirateurs s'assemblent en silence.

Ils arrivent, ou plutôt ils surgissent; on dirait les premiers martyrs de l'empire romain soulevant la terre des arênes et venant tenir le concile de la liberté.

Ils s'approchent et se reconnaissent en jetant réciproquement les uns sur les autres la lueur rapide d'une lanterne sourde.

Un serrement de main franc-maçonnique les aide à se reconnaître quand ils entrent dans la *loggione.*

Lorsqu'ils furent à peu près au complet, une voix s'éleva :

— Les sentinelles sont-elles à leur poste ?

Du fond d'une galerie une voix répondit :

— Tout va bien.

Aussitôt, une torche fut allumée et dressée, répandant et faisant osciller sa clarté sur les mâles et intelligentes figures qui étaient réunies au nombre de trois cents environ. Tous ceux qui étaient là n'avaient pas dépassé la trentaine; c'était la dernière moisson de l'Italie.

Quelle ardeur, quel désir, dans ces regards concentrés sur la torche, comme si celle-ci dût donner le signal de l'incendie général !

Aussitôt les lumières se multiplient; chacun allume son flambeau au foyer commun. Un cercle de feu se promène au-dessus de ces fronts jeunes et rayonnants, luttant, sans parvenir à la vaincre, contre la pesante obscurité du ciel de Rome.

Peut-être ces conspirateurs du dix-neuvième siècle feront-ils sourire ? Peut-être les trouvera-t-on imprudents et naïfs ? Quoi ! se réunir ainsi, en pareil nombre, dans un pareil endroit ? Les espions ont-ils jamais manqué aux prêtres, et les prêtres ont-ils jamais laissé incomplète l'armée des espions ?

Rassurez-vous ; les ruines sont des complices, et les déserts des sentinelles. Il faudrait un peuple entier de sbires pour occuper toutes les issues de tous ces monuments, et les ruines de l'Europe occidentale assemblées tiendraient à l'aise dans la solitude du *Campo Vaccino*.

D'ailleurs, que peut redouter le courage des embûches de la lâcheté ! Ceux qui agissent pour de l'or seront à jamis impuissants contre ceux qui agissent par devoir, par patriotisme.

Et puis enfin, les ruines ont leurs légendes et toutes les polices leurs poltrons. Le récit d'apparitions fantastiques paralyse les gens superstitieux.

On raconte qu'une fois, par une nuit semblable à celle qui couvre nos amis, deux espions, plus hardis que leurs camarades, ayant aperçu une lumière dans les ruines, osèrent s'avancer pour découvrir la cause de cette clarté.

Mais à peine furent-ils sous les arches qu'ils s'enfuirent épouvantés, précisément à la vue de ceux qu'ils venaient espionner et qu'ils prirent pour des fantômes horribles. On trouva leurs bonnets, leurs manteaux et leurs armes semés sur la route.

Quand les conspirateurs, en se retirant, marchèrent sur les dépouilles des fugitifs, ils rirent et s'amusèrent de cette panique restée traditionnelle. Les sentinelles

avaient entendu les espions décrire, en haletant et en courant, l'aspect des revenants du Colysée.

Les conspirateurs, toutefois étaient bien nommés : ce sont des *revenants* de la Rome antique.

Les ruines du Colysée hantées par les esprits sont donc restées l'asile le plus sûr pour des conspirateurs.

Asile sûr de toutes les façons ; car un honnête homme peut s'y risquer avec moins de péril que dans la plus fréquentée des rues de Rome, au milieu de la nuit.

CHAPITRE IV

L'ASSEMBLÉE DES CONSPIRATEURS

La première voix qui se fit entendre dans ce conseil de minuit fut la voix d'Attilio.

Son courage, ses grandes qualités morales l'avaient fait remarquer par ses compagnons qui, à l'unanimité, l'avaient élu pour chef, malgré son extrême jeunesse.

Le charme de sa personne, la grâce hautaine de ses manières, la beauté de son âme qui s'épanouissait dans la beauté de son visage, avaient aidé beaucoup à sa popularité chez un peuple artiste, qui tient compte en toutes choses de la forme et de la couleur.

Chaque conspirateur porte, attaché au bras gauche, un ruban noir, signe de ralliement et marque de deuil, marque timide d'un deuil timide. Combien parmi ceux-là qui n'osent compter sur eux-mêmes et qui attendent des autres l'œuvre de la délivrance? Comme si la liberté ne devait pas toujours être rachetée par ceux qui l'ont

perdue ; comme si l'argent et le sang des autres valaient comme sacrifice à la patrie l'argent et le sang des citoyens !

Attilio n'était pas de ces cœurs faibles qui habillent leur lâcheté en modération. Avant de prendre la parole, il regarda autour de lui pour s'assurer que chacun porte au bras le signe convenu.

Le jeune chef alors parle en ces termes :

— Mes frères, il y a deux mois qu'on nous a promis solennellement de retirer de Rome les troupes étrangères, seul soutien de la domination papale, et ces troupes continuent à remplir nos rues. De futiles prétextes ont même servi à leur faire reprendre des positions qu'elles avaient évacuées et qu'elles avaient juré de ne plus occuper.

» Mes frères, nous sommes trahis ! N'attendons que de nous notre liberté ! Depuis dix-huit ans, nous supportons vraiment avec trop de patience un double joug, doublement exécré, celui de l'étranger, celui du prêtre. Ces jours derniers, l'occasion semblait propice pour courir aux armes ; nous avons été arrêtés par le lâche avis de ce parti des neutres qui s'intitule le *parti des modérés!* je vous les dénonce, ces ennemis intérieurs qui ont abusé de votre confiance, et qui, après avoir partagé les revenus du public sous le prétexte de services ou d'emplois, se préparent à faire un nouveau pacte avec l'étranger et à trafiquer de l'honneur national.

» Nos amis du dehors sont prêts. Ils nous accusent de lenteur, de négligence. Les armes que nous attendions sont arrivées et mises en lieu sûr. Nous sommes

riches en munitions. Dans de telles circonstances, tout nouveau retard serait une nouvelle lâcheté. Aux armes donc ! aux armes ! aux armes !

— Oui, aux armes ! répètent avec ardeur trois cents conjurés, en se pressant autour d'Attilio.

A l'endroit même où leurs ancêtres tinrent conseil pour subjuguer les nations étrangères, ces jeunes volontaires de la Révolution jurent de rendre la liberté à Rome ou de mourir.

Trois cents ! Ils ne sont que trois cents ! mais Léonidas et les Fabius en avaient-ils davantage à immoler à la patrie ? et cette poignée d'hommes que l'héroïsme multiplie ne suffit-elle pas pour l'exemple, pour le dévouement, pour la mort ?

Trois cents hommes qui jurent de devenir libres dans une nation d'esclaves, c'est assez pour ce levain de justice et de colère qui doit soulever la pâte épaisse de l'égoïsme et de l'indifférence.

Attilio, satisfait, reprend avec une voix vibrante d'enthousiasme :

— Estimons-nous heureux, mes amis, d'avoir reçu de la Providence cette mission de rachat, et d'être appelés à relever de son abaissement Rome, la maîtresse du monde, devenue la maîtresse des prêtres. Pour moi, je n'ai jamais cessé une minute de croire, d'espérer, d'avoir confiance en vous comme j'avais confiance en mon propre cœur. Maintenant, il faut affirmer votre patriotisme par la raison, par la science que vous communiquerez à nos soldats épars dans les divers quartiers de Rome. Au jour de la bataille qui s'approche, que chacun de vous se mette à la tête des

compagnies que nous avons formées, et le salut ne nous échappera pas.

» Faites comprendre à ces esclaves, que vous allez émanciper, à quel degré d'abaissement est descendue l'Italie ! Montrez-leur l'abjection de Rome, cette ignominie d'une obéissance passive, d'une soumission bestiale imposée par les despotes orgueilleux qui se font baiser les pieds par des empereurs.

» Car l'humilité chrétienne est insatiable d'humiliation pour les autres !

» Quand je pense, Romains, nous qui avons le tableau de l'orgie cléricale, que nous recevons à chaque heure du jour des conseils de renoncement et d'austérité ! Ils nous prêchent le sacrifice et l'abstinence et ils s'entourent du luxe le plus raffiné.

» Est-ce pour assouplir vos membres, pour vous rendre forts et dispos, pour vous préparer par une gymnastique incessante aux efforts et aux épreuves de la lutte, qu'ils vous font plier le genou si souvent, et plier le dos si profondément quand ils vous tendent leurs mains à baiser ?

» Relevez-vous, mes amis, secouez sur ces hommes la poussière qui vous reste de ces génuflexions impies. L'heure de la revendication approche, heure solennelle, heure décisive. Ce n'est pas l'Italie seule qui attend de vous sa délivrance, c'est le monde entier courbé sous le joug du prêtre ; c'est le monde entier qui subit l'ignorance et qui n'espère qu'un signal pour affranchir la raison ! »

Attilio parlait dans la nuit complète ; mais il semblait que la lumière jaillît de ses lèvres et ravivât les

torches. Tout à coup un grand éclair l'interrompt et jette sur l'immense amphithéâtre du Colysée une clarté éblouissante que des milliers de lampes n'auraient pu répandre.

La nuit plus épaisse succéda à cette féerique illumination d'une seconde, et le tonnerre, comme la voix de toutes les générations captives, s'éleva formidable, roula sur l'antique édifice, qu'il ébranla jusque dans ses fondements.

Les conspirateurs ne sont pas des natures craintives ; mais ceux-là étaient jeunes et avaient au fond de l'âme cet instinct de poésie qui est comme une essence de la jeunesse.

Involontairement, ils furent émus de cette éloquence du ciel qui s'ajoutait aux paroles humaines, et ils se sentirent troublés jusqu'au fond des entrailles, quand un cri perçant, le cri d'une femme, monta tout à coup de l'intérieur des arènes.

Qui donc était là? Qui donc appelait au secours dans cette nuit épouvantable? Tous saisirent leurs poignards et écoutèrent.

Un nouveau cri plus rapproché se fit entendre ; puis on vit accourir une forme blanchâtre, et aussitôt une jeune fille, les cheveux épars, les vêtements trempés par la pluie, défaillante et comme poursuivie, se précipita au milieu des conjurés.

Un d'eux la reconnut aussitôt.

— Camille ! s'écria Silvio, le chasseur de sangliers de la Campanie. Pauvre Camille ! dans quel état les mécréants qui nous gouvernent t'ont réduite !

Une des sentinelles intervint alors, et raconta com-

ment cette jeune fille, errant et se cachant dans le Colysée, s'était presque heurtée à elle ; comment elle n'avait pas osé tirer ; comment, épouvantée, elle s'était enfuie. On ralluma. les torches, on les approcha de l'étrange apparition.

La pauvre jeune fille, depuis qu'elle avait entendu son nom, était comme en extase ; elle fixait ses beaux yeux suppliants sur Silvio, mais les forces qui l'avaient soutenue jusque-là la trahirent quand elle se sentit en sûreté ; et poussant un gémissement, un soupir de dou_ leur, d'épuisement et d'espérance tout à la fois, elle s'évanouit au milieu du cercle qui s'était formé autour d'elle.

Nous dirons dans le chapitre suivant l'histoire de cette malheureuse qui vint si brusquement interrompre le discours d'Attilio, en jetant à travers, comme une évocation visible, le fantôme des victimes les plus pures de Rome.

CHAPITRE V

L'INFANTICIDE

Camille est une paysanne, mais, pour son malheur, une des plus belles de l'Italie.

Terre malheureuse, quand ne souffriras-tu plus de ce qui devrait faire ton orgueil et ta joie ? Quand il n'y aura plus tant de vices pour ternir l'innocence et la beauté de tes enfants.

Camille habitait avec son père Marcello une chaumière située à une faible distance de la ville.

Le chasseur Silvio prenait plaisir à s'y reposer en revenant de ses expéditions dans les Marais-Pontins.

Les deux jeunes gens s'éprirent bientôt l'un pour l'autre d'une vive et profonde affection. Silvio, ayant pris le cœur, demanda la main ; elle lui fut joyeusement accordée. Les fiançailles se firent et rien ne semblait menacer le bonheur de ces deux enfants.

On aimait à les voir, ces fiancés de même âge et de

même beauté, la main dans la main, les têtes rapprochées, confondant leurs cheveux noirs et souriant devant eux, assis sous une treille que doraient les rayons du soleil couchant.

Silvio racontait ses chasses, Camille écoutait, et ceux qui passaient devant le berceau de vigne étouffaient le bruit de leurs pas et avaient peur de troubler le tête-à-tête.

Ce bonheur fut de courte durée. Silvio ne s'éloignait pas assez des marais ; il prit la fièvre et la garda longtemps. Il fallut ajourner le mariage jusqu'à la guérison qui retardait toujours.

Pendant ce temps, Camille, trop innocente et trop jolie pour habiter sans danger dans le voisinage de la ville du monde la plus corrompue, était désignée et choisie par les émissaires du cardinal Procopio comme la plus charmante et la plus séduisante de ses victimes.

Elle avait l'habitude d'aller vendre des fruits à la *Piazza Navone*. Une vieille fruitière, payée par Gianni, s'arrêta un jour devant la jeune paysanne, vanta ses charmes, flatta sa vanité, admira les beaux fruits qu'elle portait et finit par lui dire qu'elle en obtiendrait un prix bien meilleur que le prix du marché si elle les offrait au palais du cardinal Procopio.

C'était-là qu'on aimait les primeurs et les belles choses !... La fin de l'histoire, ou plutôt la fin de la première partie se devine. Elle n'est que trop connue à Rome.

Violentée ou séduite, Camille eut honte de sa déchéance ou de sa faute ; elle se refusa à sortir du palais Corsini, et rompit pour toujours avec le souvenir de

son père et celui de son fiancé. Ce que fut cette existence de volupté cloîtrée, nul ne le sut jamais. Au bout de neuf mois, la pauvre fille devint mère, et le cardinal fut obligé de se donner l'ennui de commander un petit meurtre.

L'enfant, qui ne pouvait être avoué, fut étouffé par l'ordre de Son Éminence. Ce n'était pas la première fois que la chose arrivait; mais toutes les fois elle contrariait le cardinal.

Camille, sous le coup de cette douleur et de ses remords, perdit la raison.

Ce fut un grand soulagement pour le digne Procopio, qui la fit enfermer dès lors dans un hôpital d'aliénés.

Les peuples sages qui ne savent pas comment on s'évade de la servitude, devraient bien prendre conseil des fous qui trouvent souvent le moyen d'échapper aux bourreaux les plus acharnés et de passer à travers les grilles les plus étroites.

Camille réussit à s'évader la nuit même de la réunion des conjurés. Pendant de longues heures, elle cria ici et là, fuyant tout ce qui avait un aspect humain. Le hasard la fit entrer dans le Colysée : les éclairs lui firent entrevoir les sentinelles placées sous les arcades. Elle ne reconnut ni l'habit d'un prêtre, ni le costume d'un gardien d'hôpital. Dès lors, elle espéra et se crut sauvée. La force du désespoir lui donna des ailes et elle vint s'abattre, comme un oiseau frappé par la foudre, aux pieds mêmes de celui qu'elle avait mortellement offensé.

Silvio raconta en quelques mots, avec des tressaille-

ments de douleur et de colère, cette lamentable histoire à Attilio, qui s'écria :

— Trouvez-vous qu'il soit temps d'extirper l'ulcère qui ronge l'Italie ?

— Maudit soit tout Romain, continua-t-il en tirant son poignard et en l'élevant au-dessus de sa tête, maudit soit tout Romain qui ne sent pas sa misère et sa dégradation, et qui hésite à fouiller avec le fer le fumier de l'Italie ?

— Maudit ! qu'il soit maudit ! répètent les trois cents conspirateurs en brandissant leurs poignards. Le bruit des armes qui rentrent au fourreau tombe avec une dernière malédiction.

— Maudit ! qu'il soit maudit ! répète en prolongeant l'anathème l'écho des murailles de Vespasien.

Après un moment de silence, Attilio s'approcha gravement du chasseur de sangliers et lui dit :

— Ami, cette enfant n'est pas coupable. La pauvre victime demande à être protégée contre ses bourreaux. Vous êtes généreux, vous ne lui refuserez pas votre protection.

Silvio, qui s'était agenouillé devant Camille, se leva. Un combat vient de se livrer dans son cœur, mais la générosité l'emporte. Peut-il arracher de lui cet amour qui était toute sa force ? Il se penche sur cette pauvre créature accroupie à ses pieds, lui tend la main, l'attire doucement, la relève dans ses bras, l'enveloppe toute grelottante dans son manteau, et l'emportant comme un enfant, tâtant du pied chacune des marches qu'il descend, cherchant au ciel une lueur pour se diriger,

pleurant et heureux de pleurer, il se dirige vers la cabane de Marcello. . .

— Camarades, reprend Attilio, venez me trouver le 15 aux bains de Caracalla. Soyez prêts à faire usage de vos armes, si l'heure est propice.

— Nous serons prêts, s'écrie toute l'assemblée.

Quelques instants après, le silence et la solitude ont repris possession des ruines.

. . . .

Peut-on ajouter foi à de si lugubres histoires ? dira, sans doute, quelque pieux lecteur.

Je ne citerai qu'un fait à l'appui de ce que je raconte.

En 1848, l'établissement de la république en France fut le signal d'un mouvement révolutionnaire dans toute l'Europe. Rome se réveilla, le pape prit la fuite déguisé en valet, et l'un des premiers actes du gouvernement national fut d'accorder la liberté religieuse.

Jamais semblables jours n'avaient lui sur Rome. On rendait la liberté à toutes les nonnes ; on faisait des perquisitions dans tous les couvents.

Arrivé à Rome 1849, j'ai visité moi-même chaque communauté ; j'ai été présent à toutes les investigations : rien ne s'est fait sans que je fusse là. Eh bien ! je ne puis citer aucune exception ; je jure que partout nous avons trouvé des instruments de torture, et partout, dans tous les couvents, sans en excepter un seul, un caveau était destiné aux cadavres des petits enfants.

J'ajoute qu'il n'existe pas une ville où le nombre des enfants nés en dehors du mariage soit plus élevé que

dans la ville éternelle. C'est un fait prouvé trop clairement par la statistique. Nulle part aussi le nombre des infanticides n'est plus grand.

Pourrait-il en être autrement dans la ville où règne un clergé célibataire et monstrueusement riche sur une population ignorante et pauvre?

CHAPITRE VI

L'ARRESTATION

Nous avons laissé Manlio dans son atelier, pensif, après le départ de Gianni, qui lui a commandé deux statues. Le sculpteur songea longuement à cette commande, ne lui trouva rien de suspect, écouta un peu la voix qui persuade toujours aux artistes que leur talent est apprécié, et alla se coucher, heureux de travailler pour un bon client. On n'est pas forcé d'estimer tous les acheteurs.

Le lendemain, dès qu'il fut l'heure convenable, Manlio se présenta au palais Corsini, discuta longuement avec le cardinal sur la nature, la pose, la dimension des statues, et s'en revint chez lui pour se mettre à l'ouvrage.

Quelques jours se passèrent, sans éveiller aucune défiance ni chez Manlio ni chez Attilio, qui n'avait pas abandonné son poste. Sa vie se continuait régulière,

monotone, et l'heureux père de famille, quand il redescendait de la chambre de sa femme dans son atelier pour reprendre son ciseau, après un baiser de Clélie, une douce pression de main de Silvia, ne se doutait guère que chacun de ses mouvements était épié par un misérable caché derrière la fenêtre d'une maison voisine.

Cencio mûrissait soigneusement son plan. Gianni s'était fié à lui, et Cencio voulait mériter une gratification. Nous allons juger son plan par son exécution.

Un soir, tandis que l'artiste travaillait avec ardeur, un homme se précipita dans l'atelier en criant :

— Cachez-moi, je suis poursuivi, la police est à mes trousses, on vient m'arrêter. Pour l'amour de Dieu, au nom de la Madone, protégez-moi, cachez-moi !

— Qui êtes-vous ?

— Un patriote, un ami de la liberté. Mon crime est de vouloir ma patrie affranchie et d'avoir dit, dans un moment de colère, devant des soldats, que la chute de la République française était un assassinat de la liberté.

Ce disant, Cencio cherchait à se glisser derrière un bloc de marbre.

Manlio hésita.

— Les temps sont durs, se dit-il ; on peut rarement se fier à quelqu'un. Et pourtant, si celui-là disait vrai ! Puis-je mettre à la porte un homme poursuivi, traqué, une victime de ses opinions politiques ? N'irait-il pas, le malheureux, grossir le nombre de ceux qui pourrissent dans les prisons des prêtres ? Non, c'est impossible... D'ailleurs, il paraît bon ; son extérieur est

honnête... Il échappera plus facilement à la meute des agents de police s'il reste ici jusqu'à la nuit...

Après ces réflexions que tout citoyen prudent et loyal doit s'adresser à Rome, Manlio dit au prétendu fugitif de le suivre, et le conduisit au fond de son atelier, derrière d'immenses blocs de marbre qui formaient comme une grotte naturelle. Cencio s'accroupit, baisa la main de son hôte et déclara qu'il était sauvé.

Manlio se remit à son travail, le cœur plus léger, la main plus habile. Une bonne action profite à l'âme et au corps.

Un quart d'heure environ après cette scène, une patrouille s'arrêtait à la porte de l'artiste et demandait à faire une perquisition. On avait vu, disait le chef de la troupe, un homme entrer chez le sculpteur, un homme suspect et que la police recherchait.

Manlio s'efforça de rassurer le sbire. Il était à cent lieues de croire à une connivence ou à un guet-apens. Il commença par affirmer, puis il continua par protester, et finit par jurer qu'il ne cachait personne.

L'homme de la police avait de bonnes raisons pour ne pas se laisser persuader. Il hochait la tête, souriant aux imprudences de Manlio, qui chargeaient son acte d'accusation; puis, quand il eut assez écouté ces paroles inutiles, il fit fouiller partout.

On eut quelque peine à trouver Cencio, il était si bien caché! Il fallut que celui-ci, s'impatientant de la lenteur que l'on mettait à l'arrêter, révélât sa présence par un léger mouvement quand le sbire passa près de lui.

— Je vous tiens enfin ! s'écria l'homme de la police qui jouait son rôle à merveille.

Puis se tournant vers Manlio :

— Quant à vous, l'homme aux serments, vous allez me suivre, lui dit-il d'un ton brutal. Vous avez donné asile à un traitre (et le sbire, qui était farceur, souriait en disant la vérité); vous aurez à répondre de ce crime. Vous êtes un ennemi du gouvernement de Sa Sainteté.

Manlio était outré de fureur. Sans voir bien distinctement encore le piége dans lequel il était tombé, il se sentait si innocent et si supérieur à ces êtres misérables que, dans le premier moment, quand il vit la main de l'homme de police le toucher à l'épaule, il se précipita sur ses outils pour se défendre et briser le crâne de son accusateur.

La porte s'ouvrit, sa femme et sa fille se précipitèrent, attirées par le bruit.

A leur aspect, le sbire prit une attitude courtoise. Les deux femmes, épouvantées des derniers mots qu'elles venaient d'entendre, entourent Manlio de leurs bras, en s'écriant qu'on n'oserait le leur arracher.

Alors, l'homme de police, d'une voix mieilleuse :

— Ne craignez rien, signor, prenez courage et consolez ces dames. Cette petite affaire se terminera promptement et à votre avantage sans aucun doute... Notre devoir est pénible ; mais nous ne réclamons votre présence que pour un instant. Il vous sera facile de répondre d'une manière satisfaisante aux questions qui vous seront posées. Vous reviendrez.

Les deux femmes, mal rassurées (qui donc ne connait à Rome les mensonges de la police romaine?), prièrent

et supplièrent vainement ; Manlio est forcé de s'arracher à leurs embrassements et de suivre l'agent. Il ne prononce pas une parole, fait un signe d'adieu à Silvia et à Clélie ; puis, dédaigneux, fier, levant haut la tête, enveloppé de son mépris comme d'une armure et portant son innocence comme une épée, il suivit la patrouille et le sbire.

Cencio marchait derrière ; on oubliait de le bien garder.

CHAPITRE VII

LE TESTAMENT

Le 30 juin 1849, je fus élu gardien légal des droits du peuple.

La République romaine, établie par un vote unanime, me confia le pouvoir exécutif.

Le triumvirat, qui avait jusque-là exercé ce pouvoir, le résigna entre mes mains.

Il fallut les baïonnettes étrangères pour renverser ce gouvernement national, malgré, j'ose le dire, la plus héroïque des défenses, et le premier acte du général Oudinot, victorieux, fut de charger un colonel français d'aller déposer aux pieds du Saint-Père les clefs de Rome, si souvent égarées par les papes.

Ce fut la résurrection des prêtres ; ils redevinrent les maîtres et les vainqueurs. De nouveau, ils mirent la main sur les richesses de la nation, sur les biens, sur l'honneur des familles.

Cette œuvre de séduction par les yeux, par les oreilles, par tous les sens, recommença. On entendit encore les prédicateurs vanter à de pauvres femmes, qui avaient besoin de prendre goût aux fardeaux d'ici-bas, les gloires du ciel, les béatitudes du paradis; car ils n'avaient pas besoin du général Oudinot pour obtenir les clefs de cette Rome invisible!

La question vitale pour l'Italie est toute entière dans la destruction de ces influences cléricales, de ces séductions morbides. Affranchir les âmes avant d'affranchir les hommes, voilà le but qu'il faut se proposer.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas de bons prêtres? Un prêtre ne peut être réellement bon s'il n'arrache la livrée qui le couvre, s'il n'affranchit d'abord en lui le vassal du despotisme papal.

Ils abusent de l'ignorance populaire qu'ils favorisent. La foi leur rapporterait moins que la superstition dont ils ont fait la source régulière et inépuisable de leurs richesses.

Ceux qui veulent entraver le progrès, sans en paraître les ennemis, prétendent établir des différences entre le pouvoir temporel qu'ils consentent à trouver mauvais et le pouvoir spirituel qu'ils aiment à respecter ; comme si Antonelli, Schiacone et Crocco pouvaient jamais prétendre devenir de pieux ambassadeurs, dignes d'introduire les âmes en la présence du Dieu éternel.

Les richesses du clergé proviennent de deux affluents considérables :

1° La taxe du repentir.

Vice-gérants de Dieu sur la terre, ils revendiquent le pouvoir de pardonner tous les péchés, mais, moyennant un impôt, un homme riche peut commettre tous les crimes; ne possède-t-il pas le secret de l'absolution! En abandonnant une portion de son bien à l'Église, il échappe sans la plus petite difficulté à toutes les colères à venir.

2° La taxe de l'agonie.

Debout au chevet du moribond, le prêtre a recours aux plus terrifiantes images du purgatoire et de l'enfer, pour contraindre sa victime à lui léguer des sommes considérables, si ce n'est sa fortune tout entière.

Peu lui importe, à ce pieux serviteur de l'Église, s'il réduit à la mendicité les héritiers légitimes du mourant.

Tous les jours, cette iniquité se renouvelle. La moitié de la Sicile appartient, grâce à ce noble moyen, à divers ordres de moines et à quelques églises.

Mais reprenons notre récit, et voyons ce qui se passait, dix-huit ans auparavant, dans une grande maison de la *Piazza della Rotonda*.

Un soir du mois de décembre, vers neuf heures, on eût pu distinguer, malgré l'obscurité, une ombre qui faisait tache, même dans la nuit, se glissant furtive le long de l'antique Panthéon et frôlant ces murs vénérés, destinés jadis à servir de temple aux mémoires les plus glorieuses, et devenus aujourd'hui les complices des simonies cléricales.

Le plus brave eût tressailli à l'aspect farouche, lugubre, fatal, de ce fantôme équivoque, et ceux qui ne croient pas au diable eussent admis, pour cette fois seulement, l'hypothèse d'un démon. C'est qu'en effet,

sous cette noire soutane, habitait une âme noire ; c'est que ce passant sinistre était coupable du crime le plus lâche qu'un homme puisse commettre.

Ce démon était un prêtre !

Il traversa la place en glissant sur les pavés, et se dirigea vers le portail de la demeure de Pompeo, une des plus magnifiques habitations de Rome.

Il s'arrêta un instant avant de frapper, pour s'assurer que nul œil humain ne l'avait suivi et ne l'observait.

Quant à l'œil de Dieu, il ne s'en inquiétait guère.

Craint-il que son secret ne rayonne tout à coup sur son visage? Ou bien est-il susceptible de remords? Hésite-t-il à ajouter à un passé des plus noirs, l'infâme action qu'il médite?

S'il hésite, l'hésitation n'est pas de longue durée. Il frappe. Le portier, reconnaissant « le révérend père Ignace, » le salue avec respect et l'éclaire jusqu'au haut du perron.

Là, un valet vient recevoir ce visiteur nocturne.

— Où est donc Flavie? demande le père Ignace d'un ton de commandement.

— Au chevet de la mourante, auprès de notre maîtresse, répond Siccio, le valet de chambre, d'un ton bourru. C'est un vrai Romain, celui-là; il a peu de sympathie pour les *oiseaux de malheur*, comme il surnomme les malheureux pères.

Le révérend connait la maison. Il se hâte de monter seul à la chambre de la mourante, gratte à la porte d'une façon particulière, se fait ouvrir et entre rapidement, en passant devant sœur Flavie qui s'incline. La religieuse est vieille, laide; pétrifiée dans son vœu

d'obéissance, elle interroge d'un regard atone le père Ignace.

— Tout est-il fini? murmure le révérend en s'approchant du lit.

— Pas encore, répond la religieuse.

Les deux serviteurs de l'Église, aussitôt, sans se concerter, sans échanger une parole, se comprenant, se mettent à agir. Ignace tire de dessous sa soutane une fiole dont il verse le contenu dans un verre.

Aidé de la nonne qui passe son bras sous l'oreiller de la victime et la redresse brusquement, il fait avaler la potion funeste à la malade; puis, satisfait et avec un sourire froid, il fait signe de laisser tomber la tête.

La mort ne tarde pas. Un tressaillement des lèvres, une convulsion rapide des membres, et tout est fini.

Sœur Flavie veut tomber à genoux; l'habitude la courbe devant la morte. Ignace lui touche l'épaule pour lui ordonner de rester debout, sourit et va s'asseoir devant une petite table à l'autre extrémité de la chambre avec la tranquillité d'un homme qui a fait son devoir.

Sœur Flavie le suit et lui remet un papier qu'elle tire de son sein.

Avec quelle avidité le révérend s'en empara et le parcourut jusqu'au bout! Puis il s'assura par une seconde lecture qu'il avait bien entre les mains l'objet de sa grande convoitise. Les deux lectures terminées à sa satisfaction, il le glissa doucement dans sa soutane, sur sa poitrine, boutonna le vêtement avec soin, puis il s'éloigna après un petit signe de tête signifi-

catif adressé à Flavie, et ces paroles marmottées entre les dents :

— Je suis content de vous ; vous serez récompensée, ma bonne Flavie.

Ce papier, que le père Ignace emportait furtivement, était le testament de la signora Virginia Pompeo, mère du brave et héroïque Emilio Pompeo, qui périt sous les murs de Rome, frappé par une balle française.

La veuve d'Emilio ne survécut pas à son noble époux. En mourant, elle fit appeler sa belle-mère et lui confia son fils, un tout petit enfant encore au berceau.

La signora Virginia Pompeo concentra toutes ses affections sur son petit-fils, seul descendant de la grande famille des Pompeo. L'espoir que cet enfant marcherait un jour sur les traces de son père et emploierait noblement, patriotiquement sa grande fortune, la remplissait par avance d'une joie fière. C'était là sa seule consolation, le seul bonheur qui pût lui échoir encore.

L'idée de frustrer en quoi que ce soit ce petit être, ne pouvait venir à l'aïeule qui l'adorait.

Malheureusement pour l'enfant, Virginia Pompeo avait le père Ignace pour confesseur.

La santé de la signora, gravement ébranlée par tous ces chagrins, déclina rapidement. Or, l'épuisement du corps amène bien vite l'abaissement de l'intelligence.

Le père Ignace, qui n'avait peut-être pas été étranger à ce double dépérissement, jugea le moment propice pour convaincre sa pénitente de la nécessité de faire

un testament. C'était un devoir sacré à remplir ; sa piété, sa charité devaient la pousser à consacrer une forte somme au rachat des âmes du purgatoire.

Le testament fut dressé.

La signora Virginia traîna encore quelques mois. Ce répit, accordé par la nature, sembla menaçant à la rapacité du prêtre, qui ne connut plus de bornes. Il ne se contentait plus d'une somme considérable stipulée dans l'acte testamentaire, il lui fallait toute la fortune de Pompeo.

Il prépara un testament nouveau par lequel la signora Virginia léguait tous ses biens, meubles et immeubles, à la communauté de Saint-François de Paule, et l'instituait, lui Ignace, son exécuteur testamentaire.

Il attendait la dernière heure pour faire signer ce document abominable. Il l'avait confié à sœur Flavie, sa fidèle complice, placée par lui comme garde-malade auprès de la signora...

Un matin, il est appelé en toute hâte par la digne sœur. La malade n'a plus que quelques heures à vivre.

Il arrive, accompagné de quelques témoins qu'il ne s'est procurés que trop facilement. Trop facilement aussi il persuade à la pauvre agonisante d'ajouter un codicile à son testament, codicile qu'il prétend tracer devant elle. Il ne demande qu'une somme un peu plus forte pour son église : les âmes du purgatoire sont si pressantes !

La signora consentit, et le démon en soutane tint lui-même la main de la mourante, pendant qu'elle traçait son nom au bas de l'acte qui déshéritait son petit-fils, l'enfant adoré de son cher Emilio.

Une légère amélioration se manifesta pendant la journée même. Ignace, tremblant que la malade, mue par un soupçon ou par un caprice, ne demandât à voir le prétendu codicile, résolut d'en finir brusquement.

Il sortit pour se procurer la potion efficace, et, par prudence, ne revint que le soir.

Nous avons vu le révérend père à la besogne.

Pendant que cet homme de Dieu commet ce crime, Muzio, l'innocent enfant, l'orphelin, dort paisible dans son berceau, dans les langes brodés par sa mère. Il se réveillera le lendemain, heureux, souriant béatement à la lumière, ignorant de la mort, ignorant de la misère qui l'attend. Il a perdu, pendant qu'il cause avec les anges, sa protectrice et ses biens ; il se retrouve seul jeté dans la vie, dépouillé de tout, destiné à périr de faim ou à grandir pour augmenter le nombre des mendiants.

CHAPITRE VIII

LE LAZZARONE

Sur cette même *Piazza della Rotonda*, dix-huit ans après le crime impuni du révérend père Ignace, et le lendemain de l'arrestation de Manlio, un lazzarone, nonchalamment appuyé à une colonne, dans cette grâce de maintien, dans cette pose naïvement artistique des enfants de l'Italie, paraît plongé dans de sombres pensées et suit d'un regard distrait toutes les phases d'un beau coucher de soleil.

Le bas de sa figure est soigneusement caché par les plis de son manteau, mais le peu que l'on distingue du front, de la bouche et des yeux est d'une beauté parfaite. C'est un de ces types réguliers et nobles qui marquent leur empreinte dans le souvenir. Il suffit de les voir une fois pour s'en souvenir toujours.

Le nez est d'une rectitude de ligne à défier la statuaire antique; les yeux, d'un bleu transparent et profond à la fois, semblent faits pour refléter la ten-

dresse la plus exquise, la colère la plus implacable ; la bouche, qu'on voit à peine, se dessine par une ligne accentuée ; le teint est mat, avec les colorations superbes que le soleil d'Italie donne aux monuments et aux hommes.

Les épaules semblent larges, robustes ; la musculature des bras s'affirme sous les plis du manteau. C'est là un athlète au repos, un athlète terrible dans sa fureur.

Mais l'élégance suprême qui se mêle à la beauté austère dans cette statue animée, ferait de ce lazzarone un modèle achevé pour la sculpture, soit qu'on voulût représenter la force physique, soit qu'on voulût représenter la vaillance de l'idée.

Une main qui se pose légèrement sur son épaule l'arrache à sa torpeur : il se retourne brusquement comme sous la pression d'une piqûre. Mais la vue d'Attilio illumine son visage, et, d'un ton joyeux :

— Ah ! te voilà, frère !

Sont-ils donc parents ? En aucune façon. Mais la noblesse de l'attitude, mais la fierté de leurs désirs, mais la beauté physique, mais le même cœur, le même élan patriotique, la même impatience de délivrance et de liberté, les ont rendus frères.

— As-tu des armes ? demande Attilio.

— Des armes ! répond Muzio ; n'ai-je pas toujours mon poignard ? C'est mon unique héritage, tout mon patrimoine ; il ne me quitte jamais. Je l'aime, comme tu peux aimer ta Clélie, ou comme moi j'aime ma dame... Mais, Dieu me pardonne, ajoute-t-il avec amertume, je parle de mon amour ! Est-ce qu'un mendiant,

un malheureux mis au ban de la société, a le droit d'aimer ? Qui voudrait jamais croire qu'un cœur caché sous des haillons brûle d'une passion véritable et souffre au point de se briser ?

— Qui voudrait le croire ? Elle, ta belle étrangère. Elle pense à toi, je n'en doute pas.

Muzio ne répond pas. Il retombe dans sa rêverie.

Attilio comprend l'orage qui gronde dans le cœur de son ami.

Il respecte sa tristesse, et cependant il veut l'arracher à des pensées amères.

— Viens, lui dit-il doucement en passant son bras sous celui du lazzarone.

Muzio se laisse emmener.

La nuit envahit promptement la ville ; le nombre des passants décroît, et bientôt le silence pèse comme la domination de la nuit sur les rues désertes. On n'entend dans ce silence de la mort que le bruit des pas de la patrouille étrangère qui frappe du pied le pavé de Rome sans éveiller les Romains.

Les prêtres sont les premiers à rentrer chez eux. Non-seulement ils ont l'impatience du dîner, du repos, du confortable qui les attend après une journée passée à prêcher le renoncement et l'abstinence ; mais ces martyrs ont peur, après le coucher du soleil, de faire des mauvaises rencontres. Ils n'ont qu'une confiance médiocre dans la protection des troupes mercenaires auxquelles ils ont confié la garde de Rome.

— Dieu nous délivre bientôt de l'armée pontificale !

murmure le lazzarone au moment où les deux amis croisent une patrouille.

— Nous en serons débarrassés, et cela avant peu de temps, répond Attilio avec confiance; mais aujourd'hui, il s'agit de Manlio. Arrachons-le aux mains des bourreaux.

Et, tout en descendant le Quirinal, appelé maintenant le *Monte-Cavallo*, une place sanctifiée par l'art grec, gardée par des chevaux immortels, Attilio raconte à Muzio l'arrestation du sculpteur et ce qu'il veut tenter lui-même pour le sauver. Le jeune artiste avait convoqué quelques-uns de ses trois cents pour qu'ils lui prêtassent main forte.

Il s'arrête bientôt auprès des chevaux gigantesques, tire un briquet de sa poche et fait jaillir quelques étincelles.

A ce signal convenu répond un signal semblable venu de l'autre côté de la place. Les deux jeunes gens se dirigent vers ce dernier point et trouvent un soldat appartenant à la garde du palais.

Ce soldat leur fait signe de le suivre. Il entre par une petite porte dérobée située près du grand portail, monte un escalier étroit, et introduit nos amis dans un cabinet occupé d'ordinaire par le chef du poste.

Là, il les quitte.

Un second soldat, un sergent, s'avance pour les recevoir, leur offre des chaises près d'une table qui porte deux ou trois bouteilles et quelques verres, et s'assied lui-même à côté d'eux. Une lampe les éclaire.

— Buvons un verre de vin d'Orvieto, amis, dit le soldat en emplissant les verres jusqu'au bord. Par

cette froide nuit, cela nous fera plus de bien que la bénédiction du saint-père.

— Succès à notre entreprise ! dit Muzio en levant son verre.

— Amen ! répond Attilio, en vidant le sien d'un trait.

— Ainsi donc, Manlio a été amené ici ? reprend-il en s'adressant à Dentato, car tel est le nom de son ami le sergent.

— Oui. On l'a renfermé hier soir dans une de nos plus secrètes cellules, comme s'il était le dernier des criminels, ce pauvre honnête homme !... J'ai même appris qu'on doit très-prochainement le transporter au château Saint-Ange.

— Savez-vous par ordre de qui il a été arrêté ?

— Par ordre de Son Éminence le cardinal Procopio, dit-on. Son Eminence désire sans doute éloigner tous ceux qui pourraient élever de sérieux obstacles à l'accomplissement de ses desseins sur la perle du Transtévère.

Une commotion violente ébranle toute la personne d'Attilio. Sa main tremble, sa gorge se serre, ses yeux voient trouble.

— Et à quelle heure pourrons-nous tenter de délivrer Manlio ? dit-il d'une voix étranglée.

— Le délivrer ! mais vous êtes fou. C'est impossible, nous sommes trop peu nombreux ; nous risquerions inutilement nos existences.

— Non pas, Silvio m'a donné sa parole. Il ne tardera pas à arriver avec dix de nos amis. Nous serons

alors en nombre suffisant pour avoir raison de ces sbires et de ces moines !

Dentato voit que la résolution de son ami est inébranlable, que tout ce qu'il pourrait dire ne ferait qu'ajouter à l'exaspération d'Attilio. Il se recueille un instant.

— Eh bien ! dit-il enfin, puisque vous avez décidé de tenter ce coup de main aujourd'hui, il vaut mieux, en tous cas, attendre quelques heures. Le gouverneur et les geôliers seront alors endormis ou ivres. Heureusement que mon lieutenant est retenu au loin par une affaire délicate. C'est donc entendu. Si votre ami est exact avec son renfort, je me joins à vous.

A peine Dentato a-t-il fini de parler que le premier soldat rentre pour annoncer l'arrivée de Silvio.

CHAPITRE IX

LE SAUVEUR

Avant de continuer mon récit, il me semble juste de dire quelques mots de la troupe romaine, dont la bravoure a toujours été exemplaire.

Les soldats romains ont gardé la force morale, le courage individuel; il suffit d'éveiller en eux ces sentiments, qui y sont toujours.

Pendant le siége de Rome, tous les artilleurs, jusqu'au dernier, se firent tuer sur leurs pièces. Une réserve de blessés, ce qui ne s'était jamais vu, vint remplacer ces frères morts : ils combattirent avec acharnement, tant qu'il leur resta une goutte de sang.

Le 3 juin, les rues étaient encombrées d'hommes mutilés qui défendaient encore pied par pied le territoire de leur ville. Jamais on n'a vu un Romain reculer, jamais un Romain n'a été vaincu, lorsque le combat lui a été honorablement offert.

Il n'existe aucun doute sur l'attitude que prendraient

les troupes romaines en cas d'insurrection générale : elles passeraient toutes au parti républicain.

Le clergé ne l'ignore pas et le gouvernement pontifical est par cela même forcé d'avoir une garde étrangère, formée de mercenaires de tous les pays.

Les revenus du « vice-roi du Ciel » servent donc à payer des zouaves, des armes, des cartouches et des tonnes de poudre.

. . . .

Silvio fut reçu par les trois amis avec de grandes exclamations de joie.

— Nos camarades sont là, dit-il en s'approchant d'Attilio. Les ombres projetées par les chevaux de marbre servent à cacher leur présence. Ils n'attendent qu'un signal pour accourir.

— Ne perdons pas de temps ! s'écria Attilio. Muzio, viens avec moi; nous irons ensemble arrêter le geôlier. Vous, Dentato, conduisez Silvio et nos camarades à la porte de la cellule et emparez-vous du misérable qui la garde.

— Très-bien, répondit Dentato. Scipion (c'était le soldat qui avait introduit Silvio), Scipion vous indiquera la loge du geôlier. Mais tenez-vous prêts à tout. C'est le diable en personne que le signor Pancaldo.

— Soyez sans crainte, Dentato, dit Attilio avec fierté, et il sortit précédé de Scipion et de Muzio.

Partout ailleurs qu'à Rome, la tentative de nos amis paraîtrait impossible et insensée : on n'ajouterait même aucune foi à notre récit.

Mais à Rome, quel respect peut-on avoir pour le gouvernement ? Quelle obéissance les officiers qui

servent ce pouvoir opposé si radicalement à tout ce qui est juste, peuvent-ils espérer de leurs soldats ? La discipline ne va pas sans l'estime.

Dentato, après avoir appelé les hommes de Silvio, conduisit la petite bande dans la prison. Bientôt ils arrivèrent près du corps-de-garde, mais il n'était occupé à cette heure que par des hommes endormis du sommeil de l'ivresse.

Une sentinelle se promenait devant la lourde porte bardée de fer qui conduit aux cellules. Au moment où elle tournait le dos, Silvio bondit sur elle avec la souplesse, la force, l'agilité qui le rendaient si remarquable à la chasse au sanglier.

Terrasser le soldat, le tenir immobile sous son genou, lui fermer la bouche avec la main, tout cela fut l'affaire d'un instant. Le soldat ne put jeter un seul cri.

Cependant le bruit sourd de la lutte réveilla les gardes. Mais ils n'avaient pas encore secoué complétement leur léthargie que déjà ils étaient liés et bâillonnés.

Sur ces entrefaites, Attilio survint. Le geôlier marchait entre lui et Muzio, ou plutôt se faisait traîner par les deux amis.

— Ouvrez ! ordonna impérieusement Attilio.

Le geôlier récalcitrant obéit de mauvaise grâce.

Une vaste salle voûtée s'offrit alors aux regards. Le long des parois, de chaque côté de cette immense pièce, se voyaient des petites portes conduisant toutes à autant de cellules séparées.

Un soldat arpentait seul cette sombre antichambre.

La vue des arrivants lui causa une surprise extrême et il s'approcha d'eux avec embarras.

— Où est le signor Manlio ? s'écria Attilio. Où est-il ? Pancaldo, je veux le savoir ! Montrez-moi la porte.

D'une main de fer, le jeune artiste serrait convulsivement le bras de Pancaldo, tandis qu'il empoignait avec frénésie le manche de son poignard.

La crainte, la douleur firent pâlir Pancaldo.

Il trembla.

— Manlio ? bégaya-t-il, Manlio ? Il est là.

Et il indiquait une des nombreuses portes.

— Relâchez-le donc ! Maintenant ! à l'instant ! cria Attilio furieux.

Le geôlier, plus mort que vif, tremblant de tous ses membres, eut peine à découvrir dans son gros trousseau de clefs celle qu'il cherchait et à déverrouiller la porte.

Le dernier verrou était à peine tiré, qu'Attilio repoussa violemment Pancaldo et se précipita dans la cellule.

— Signor Manlio, s'écria-t-il, venez, suivez-nous, vous êtes avec des amis !

L'étonnement, la joie se partageaient l'âme du sculpteur. Il avait peine à comprendre qu'il était libre, qu'on l'arrachait à une incarcération affreuse et injuste, à une incarcération voulue, ordonnée par un cardinal !

Il n'y avait pas de temps à perdre et il fallait en toute hâte quitter le palais. Le danger était encore immense.

Surpris à ce moment, tous auraient été arrêtés : ils

auraient peuplé les cellules qui s'ouvraient autour d'eux.

Attilio, après avoir serré son vieil ami sur son cœur, l'entraîna hors de ce repaire. Il fit signe à Muzio de renfermer dans la cellule de Manlio le garde qu'il avait terrassé, et conduits par le geôlier, tous retraversèrent les longs couloirs qui aboutissent à l'entrée du palais.

Les soldats couverts de liens purent les voir passer tranquillement. Leur impuissance étaient complète. De rage, ils gémirent.

Arrivés à la porte, les amis se séparèrent, et tous s'éloignèrent de côtés différents.

Manlio et ses deux jeunes sauveurs retinrent le geôlier. Après l'avoir bâillonné et lui avoir bandé les yeux, ils l'obligèrent à se promener avec eux sur la place, afin de laisser à leurs amis le temps de bien opérer leur retraite.

Quand ils jugèrent le moment favorable, ils quittèrent Pancaldo, et se dirigèrent vers la porte Salaria, qui conduit en rase campagne.

CHAPITRE X

L'ORPHELINE

Retournons de quelques jours en arrière, et suivons Silvio qui, la mort dans l'âme, reconduisait l'infortunée Camille à la demeure de son père.

Après l'avoir portée une partie de la route, quand elle voulut marcher, il la soutenait avec une tendre pitié. Son amour pour la pauvre enfant avait été si profond, si naïf qu'il lui était impossible de ne pas chercher toutes les circonstances atténuantes de la chute.

Il ne voyait en elle que la victime de la violence la plus lâche, de la plus exécrable des trahisons.

Tous les deux marchaient silencieux et mornes.

Depuis bien des mois, Silvio avait évité de s'approcher de l'habitation abandonnée par Camille. Il craignait d'aviver une plaie trop douloureuse, et il ignorait absolument comment Marcello avait supporté son épreuve.

Un cruel pressentiment s'emparait de lui à mesure qu'il avançait, et c'est avec un serrement de cœur inexprimable qu'il s'engagea, en quittant la route, dans l'étroit sentier qui mène à la chaumière.

Les aboiements d'un chien le tirèrent, ainsi que sa compagne, de leurs sombres méditations.

Une expression de douce joie se répandit sur la figure de Camille et elle hâta le pas.

— Fido, Fido ! s'écria-t-elle.

Mais elle s'arrêta, interdite. Le souvenir de sa honte l'accablait. Immobile, elle courbait la tète.

C'est alors que Silvio sentit se réveiller tout ce qu'il avait de tendresse dans son âme. L'amertume qui l'avait rongé durant les longs mois de disparition de Camille s'évanouit et se dissipa entièrement.

Il n'a pas osé parler pendant le trajet qu'ils venaient de faire, tant il redoutait de trahir son émotion. Il cherchait avec trop de persistance des excuses à la faute de l'infortunée pour que cette faute ne fût pas toujours présente à sa pensée.

Mais lorsqu'il vit la pauvre femme qui s'appuyait timidement sur son bras, et qui, de temps à autre, levait furtivement les yeux dans l'espoir de lire sur les traits de son ancien amant la pitié exempte de mépris, — lorsqu'il la vit s'arrêter, pâle et tremblante, rappelée au sentiment de son humiliation par les cris du fidèle animal, il oublia tout, excepté qu'il aurait la force de la protéger contre les attaques d'une armée tout entière.

Un instant il craignit le retour d'un accès de folie, et, passant son bras autour de la taille de la jeune

femme, il lui dit avec un accent d'une douceur infinie :

— Ne craignez rien, Camille! Venez avec moi. N'avez-vous pas reconnu la voix de Fido, de votre petit chien? Il a entendu votre pas, il accourt vous souhaiter la bienvenue.

Le chien, en effet, accourait. Pendant une seconde il hésita, puis il se précipita sur Camille, sautant, hurlant de joie, et s'efforçant de lui lécher la figure et les mains.

Un tel accueil eût touché un cœur de bronze.

Camille éclata en sanglots. Elle voulut se baisser pour caresser le charmant animal, mais, vaincue par toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, elle tomba sans connaissance sur le sol humide de rosée, car le jour commençait à poindre.

Le jeune chasseur la souleva, l'enveloppa soigneusement de son manteau, puis la déposa doucement par terre. Il la laissa ainsi sous la garde du fidèle chien, tandis qu'il allait s'enquérir de Marcello.

Les aboiements avaient réveillé les habitants de la chaumière. Un enfant, debout sur le seuil, examinait avec inquiétude ses alentours. Cette visite matinale paraissait lui inspirer peu de confiance.

— Marcellino! appela Silvio, qui reconnut immédiatement le jeune garçon.

Au son de cette voix aimée, Marcellino s'élança en avant et vint se jeter au cou de son ancien camarade et protecteur.

— Où est Marcello, mon brave? demanda Silvio.

Des larmes furent l'unique réponse de l'enfant.

Silvio, de plus en plus inquiet, sentit renaître ses

plus sombres pressentiments ; il répéta avec insistance :

— Marcellino, où est votre parrain ?

— Il est mort ! sanglota le pauvre petit.

— Mort ! Marcello mort ! Mon Dieu ! serait-ce possible ! lui, mon pauvre ami ! le père de Camille... O Dieu ! pouvez-vous permettre que les caprices d'un scélérat causent tant de souffrances et des souffrances si atroces à des êtres aussi bons, aussi excellents que ceux-ci !

Silvio, en proie à la plus poignante douleur, baissa la tête et ses pleurs se mêlèrent à ceux du jeune garçon qu'il tenait étroitement serré contre son cœur.

— Ah ! s'écria-t-il, si je n'espérais voir bientôt se lever le jour où mon pays, mon beau pays, sera arraché des mains des prêtres, je plongerais ce poignard dans mon sein. Écrasé par d'aussi affreuses humiliations, jamais je ne voudrais revoir la lumière d'un autre jour !

Il surmonta bientôt sa douleur pour penser à l'orpheline étendue sur la terre fraiche, à quelques pas de lui. Il entraina Marcellino vers l'endroit où il l'avait laissée. Les yeux de la malheureuse ne s'étaient pas ouverts.

— Pauvre Camille ! murmura-t-il, en contemplant le visage pâle et la beauté flétrie de la jeune femme. Pauvre enfant perdue ! pauvre orpheline ! Pourquoi t'éveillerais-je ? Tu ne commenceras que trop tôt une vie de larmes, de repentir, de misère !

CHAPITRE XI

LA FUITE

Nous avons quitté nos amis Attilio et Muzio, Silvio et Manlio à la porte Salaria.

Manlio aurait voulu retourner immédiatement chez lui. Comment pouvait-il volontairement rester éloigné de sa femme, de sa fille chérie ?

Attilio en avait décidé autrement. Son esprit juste lui avait fait embrasser en une seconde toute l'étendue du danger que courait Manlio, s'il ne réussissait à le cacher parfaitement.

L'habitation du pauvre Marcello, tenue maintenant par Camille, lui sembla offrir toutes les garanties de sûreté qu'on pouvait désirer. Elle était située à plusieurs heures de marche de la ville et dans le voisinage des Marais-Pontins. Il est rare qu'on s'aventure jusque-là.

Ils marchaient péniblement tous les quatre; tous les

quatre ils étaient absorbés par leurs pensées. Pendant longtemps aucun d'eux ne rompit le silence.

Attilio repassait à part lui tous les événements des derniers jours ; il était sûr de tenir les fils d'un odieux complot tramé contre la belle Clélie. Mais comment la protéger, elle, contre les outrages du puissant cardinal ? Les quelques paroles prononcées par le sergent Dentato lui montraient toute la gravité du danger que courait la « Perle du Transtévère. » Voler vers elle, la sauver des serres du vautour, au prix de son sang, si c'était nécessaire, n'était-ce pas son devoir ?

Mais ne fallait-il pas auparavant avertir Manlio ? Ne fallait-il pas en tout point agir de concert avec le père de Clélie ? Fallait-il risquer de tout compromettre pour épargner au sculpteur les inquiétudes qui dévoreraient son cœur aimant au récit des embûches qu'on dressait devant son enfant unique ?

Attilio n'hésita qu'un moment.

Il dit à Manlio tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu, et les conclusions qu'il devait naturellement tirer de toutes ses observations.

La surprise, l'indignation firent bondir Manlio. Son enfant ! Outrager son enfant ! Mort à l'infâme ! Lui-même il courrait à Rome, il la sauverait ! Personne, non personne ne toucherait à sa fille.

Attilio eut peine à le retenir, à lui prouver qu'il allait tout simplement se jeter dans la gueule du loup, et que sa présence chez lui, après l'éclat de sa fuite, compliquerait le danger et même ferait presque certainement tomber sa famille entière entre les mains des sbires.

Muzio vint au secours de son ami, et les deux jeunes gens parvinrent à calmer Manlio.

Il fut décidé que tous les deux ils retourneraient à Rome pour avertir Clélie et sa mère des dangers qui les environnaient, se mettre à leur service et leur faire connaître la retraite de Manlio, pendant que celui-ci continuerait sa route sous l'escorte de Silvio.

Un jugement aussi sûr, une pénétration aussi grande se trouvent rarement, surtout chez un homme de l'âge d'Attilio, et ces qualités le faisaient respecter de tous ceux qui l'approchaient, jeunes ou vieux.

Involontairement on subissait son influence.

Manlio reconnut la justesse des arguments du jeune artiste, il approuva son plan de conduite et prit congé de lui.

Il s'éloigna avec une tranquillité relative ; il sentait qu'il avait agi sagement en remettant à ce cœur généreux le soin de protéger son enfant.

Nos deux voyageurs arrivèrent au lever du jour à la chaumière que nous connaissons déjà si bien.

Fido fut encore le premier à annoncer leur venue, et Marcellino les reçut à la porte.

Silvio demanda Camille.

— Elle est sortie, fit l'enfant d'un air mystérieux.

— A cette heure ? où peut-elle être ?

— Tout près d'ici. Je vais vous montrer. Elle y passe toutes ses journées, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, et elle ne fait que pleurer, prier et se lamenter.

Le chasseur suivit Marcellino, qui lui indiqua bientôt du doigt un petit monticule où se trouvait un cimetière.

— Elle est là, dit-il.

Silvio hâta le pas. Au bout d'un instant, il aperçut Camille accroupie auprès d'une tombe nouvelle ; l'herbe n'avait pas encore recouvert cette terre fraîchement remuée. La jeune femme était tellement absorbée par sa douleur qu'elle demeura insensible au bruit de pas de ceux qui approchaient.

Profondément ému, Silvio s'arrêta. Sa gorge se serrait, il n'aurait pu parler.

Bien des minutes s'écoulèrent ainsi.

Enfin Camille se leva, en proie à un paroxysme de douleur.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle en se tordant les mains, c'est moi qui suis la cause de ta mort ! pourras-tu jamais me pardonner, à moi qui t'ai tué ? Grâce, grâce, ne me maudis pas !

Et ses bras retombèrent inertes.

Silvio s'élança vers elle.

— Camille, ma Camille, ne reste pas ici, viens, rentrons.

Il voulut l'entraîner.

Mais elle lui lança un regard étrange et pourtant doux. Cette voix, elle l'avait entendue déjà, elle l'aimait, mais à qui appartenait-elle ? Elle se dégagea et se dirigea rapidement vers sa chaumière.

Son fiancé la rejoignit bientôt ; il prit sa main, et tout en marchant il lui parlait ; il cherchait à ramener dans ce pauvre cerveau quelques lueurs de raison.

Peu à peu elle prêta plus d'attention à ses paroles, et quand il la vit plus calme, il lui présenta Manlio.

— Vois, Camille, lui dit-il, je t'ai amené un visi-

teur. Soigne-le bien. Et si quelqu'un vient à demander qui il est, tu répondras que c'est un antiquaire et qu'il habite momentanément avec toi pour étudier les ruines qui avoisinent Rome.

Il répéta plusieurs fois la leçon à Camille et à Marcellino, s'occupa d'installer Manlio le plus confortablement possible, et après avoir donné toutes les instructions nécessaires, après avoir indiqué toutes les précautions à prendre, il quitta cette maison désolée par un prêtre impur et revint à Rome afin de se tenir prêt à voler au secours d'Attilio, si celui ci avait besoin de son bras.

CHAPITRE XII

LA SUPPLIQUE

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Manlio, et sa femme et sa fille étaient encore en proie à la plus cruelle des incertitudes. Attilio, qui avait promis d'agir, n'était pas revenu.

— Que peut-on avoir fait à ton père ? s'écriait constamment Silvia en versant des torrents de larmes. Où est-il ? On ne peut l'avoir arrêté pour cause politique ! Bien qu'il soit libéral, jamais il ne s'est rattaché ouvertement à aucun parti, et il n'est lié avec personne qui puisse le compromettre. Jamais aussi il n'a fait part à d'autres qu'à moi de sa haine pour les prêtres. Que lui est-il arrivé ?

Clélie ne pleurait pas.

Ce n'est pas que sa douleur fût moins profonde. Mais elle cherchait un moyen de découvrir le lieu de détention de son père. Elle voulait conserver ses forces pour

le moment de l'action. L'âme de l'antique Clélie s'éveillait en elle.

Attristée par les lamentations de sa mère, elle lui dit enfin avec une énergie singulière :

— Cessez de pleurer, mère. Les larmes nous rendront-elles mon père ? Il nous faut agir. Il nous faut absolument découvrir où il est, puis nous verrons ce que nous aurons à faire pour obtenir sa grâce. Vous savez que c'est l'avis de Monna Aurélia. Je suis persuadée aussi qu'Attilio poursuit ses recherches. Il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura servi et mon père et nous. Peut-être même a-t-il déjà réussi.

Clélie fut interrompue par un coup frappé à la porte. Elle courut ouvrir et revint avec Monna Aurélia elle-même, leur voisine et ancienne amie.

— Bonjour, ma bonne, dit-elle d'un air joyeux.

Silvia eut peine à sourire. Elle s'essuya cependant les yeux et accueillit gracieusement sa vieille amie.

— Je vous apporte quelque chose aujourd'hui, ma voisine. Notre ami Cassio, que j'ai été consulter au sujet de votre mari, vous conseille d'adresser une pétition au cardinal ministre, suppliant Son Éminence de faire mettre Manlio en liberté. A ma demande, Cassio a écrit la pétition sur papier timbré. La voici. Vous n'avez plus qu'à la signer, et il vous conseille de la porter vous-même, vous et Clélie.

Silvia prit le papier, et le parcourut avec défiance, presque avec dégoût.

Il lui répugnait de faire cette démarche.

Aller se jeter, sa fille et elle, aux pieds de cet homme! Solliciter sa pitié!

Elle, oui, mais sa fille !

Hélas ! la vie de son mari n'était-elle pas en danger? Quelle raison avait-elle de croire qu'il ne souffrait pas? A l'heure même, pendant qu'elle se laissait aller, elle, à son indécision, il endurait les privations, les outrages... la torture peut-être?...

Cette idée lui transperça le cœur comme une épée.

Elle se leva et d'une voix ferme dit :

— J'irai, je porterai cette pétition à présent même.

Aurélia offrit de l'accompagner.

Une demi-heure après, les trois femmes se dirigeaient vers le palais Corsini.

Son Éminence le cardinal Procopio, ministre d'État, avait reçu à son réveil une nouvelle fort désagréable. Dès neuf heures du matin, un questeur du Quirinal était venu lui annoncer l'évasion de Manlio.

La fureur du doux prélat ne connut aucune borne.

Il ordonna l'arrestation immédiate du directeur de la prison, des officiers de la garde, des dragons, de tous ceux, en un mot, qui auraient dû veiller à la sûreté des prisonniers.

Ayant renvoyé le questeur chargé de cet ordre évangélique, il sonna Gianni.

— Pourquoi, au nom du diable, a-t-on renfermé ce maudit sculpteur au Quirinal, au lieu de l'envoyer au château Saint-Ange?

— Votre Éminence aurait dû me confier cette importante affaire, répondit Gianni avec suffisance, au lieu de la donner à un tas d'idiots et de coquins toujours prêts à se laisser corrompre.

— Ah ! tu viens m'ennuyer de tes réflexions, mau-

dite langue ! Mille tonnerres ! si tu ne trouves dans ta cervelle de navet les moyens de m'amener la fille de l'artiste, je te ferai chanter tes propres louanges sur l'air des pinces et de la corde !

Gianni avait ses raisons pour comprendre que les menaces de Son Éminence n'étaient pas vaines, il n'ignorait pas que le palais recélait des caveaux dont les voûtes résonnaient souvent aux cris des malheureux auxquels on faisait subir des tortures trop affreuses pour qu'on ose les décrire.

Le sopraniste recula devant l'orage. Il courba la tête et creusa son pauvre cerveau dans l'espoir d'en faire jaillir une étincelle, une idée nouvelle.

— Lève la tête, morbleu ! et dis-moi, vil coquin, si après tout l'argent que tu m'as fait dépenser à cette affaire, tu conserves encore quelque chance de réussite.

Gianni tremblait. Il eut peine à regarder son maître et à articuler les mots :

— J'espère réussir...

Heureusement pour lui, un mouvement inaccoutumé se faisait dans l'antichambre, et un valet en livrée vint demander à Son Éminence si elle daignerait recevoir trois femmes qui avaient une supplique à lui remettre.

Son Éminence fit un signe affirmatif au valet, congédia Gianni et prit une expression de béatitude angélique pour recevoir les trois femmes qu'on introduisait en sa sainte présence.

CHAPITRE XIII

LA BELLE ÉTRANGÈRE

Rome est le musée des beaux-arts, le cabinet de curiosités du monde entier.

On y trouve réunis les vestiges de l'ancien monde, grec et romain.

Temples, colonnes, statues, les épaves de l'antique et sublime génie de la Grèce s'élèvent sur tous les points de la ville : Praxitèle et Phidias coudoient Raphaël, Michel-Ange et cent autres maîtres.

L'étranger est frappé d'admiration et de stupeur à la vue de tant d'œuvres colossales. Ici un théâtre, là un arc de triomphe, plus loin un temple, partout des fontaines, des monstres marins faisant jaillir de leurs narines des torrents d'eau écumante, partout aussi des ruines.

Souvent, hélas ! à côté des bas-reliefs les plus admi-

rables qui retracent en caractères sublimes les exploits merveilleux des siècles passés, on voit se dessiner l'image de la mitre et d'autres symboles superstitieux.

Malgré ces souillures, nos ruines sont encore splendides. En leur présence, on se sent encore saisi d'un saint respect. On s'oublie à les contempler. On y revient tous les jours, tous les jours plus épris de leur grandiose beauté. Elles élèvent notre cœur et ravivent notre âme.

C'est au moins ce qu'éprouvait Julia, la noble fille d'Angleterre.

Elle résidait à Rome depuis plusieurs années, et elle consacrait tout son temps à l'étude de nos grands chefs-d'œuvre de l'art. Chaque jour on la voyait devant l'un ou l'autre de nos monuments, dessiner tout ce qui lui semblait beau.

Michel-Ange l'attirait particulièrement. Elle s'oubliait des heures entières devant la colossale statue de Moïse. Son imagination vive, ardente, entourait cette puissante tête d'une auréole, elle y découvrait des profondeurs d'expression que d'autres n'auraient su voir. La majestueuse grandeur de cette œuvre la saisissait, la pénétrait, elle se croyait en présence d'un être surnaturel.

Née en Angleterre, élevée dans cette patrie de la liberté, elle s'était, à l'âge de raison, volontairement séparée de ses amies, elle s'était arrachée à sa famille pour venir habiter auprès des trésors artistiques qu'elle idolâtrait. Elle voulait vivre librement, en tête-à-tête avec eux.

Mais un sentiment plus tendre, une passion plus

vivante, vint à son insu reléguer au second plan le Moïse de Michel-Ange et les merveilles de l'art grec.

Son amour des beaux-arts l'avait conduite dans les principaux ateliers de Rome. Celui de Manlio avait un attrait spécial pour elle. Elle aimait à s'entretenir avec le sculpteur, non-seulement de l'art, mais des grandes questions politiques.

Ses heures passaient rapidement dans cet échange familier de pensées généreuses, et Manlio ne travaillait jamais mieux que lorsqu'il avait auprès de lui son bel interlocuteur, comme il appelait Julia.

Muzio servait souvent de modèle à Manlio.

Avec quelle attention il écoutait les entretiens du sculpteur et de la noble étrangère! Comme son cœur battait lorsqu'on touchait à l'avenir de son pays! Entendre discuter le gouvernement de sa patrie, entendre parler de liberté, et rester muet lui-même, c'était impossible.

Il entra dans la discussion avec tant d'ardeur, il émit des pensées si nobles que Julia fut saisie d'admiration et de respect. L'idéal qu'elle s'était formé de la race fière des Quirites, elle le trouvait dans la personne d'un modèle en haillons.

A l'étonnement succéda bientôt un sentiment bien doux.

Chose étrange! Cette superbe fille d'Angleterre aima l'obscur Muzio.

Il était pauvre, mais que lui importait sa pauvreté!

Et Muzio, comprit-il cet amour? le paya-t-il de retour?

Oui, sans doute, il le comprit. Mais sa fierté natu-

relle lui faisait refouler au plus profond de son cœur ses sentiments les plus ardents.

Il eût versé avec bonheur jusqu'à la dernière goutte de son sang pour elle, mais jamais il ne se permit un seul mot qui pût trahir sa passion.

N'était-il pas pauvre, réduit à l'état de modèle, parmi les mendiants ?

Et elle, n'avait-elle pas beauté, honneurs, richesses ? Ne conservait-elle pas son rang parmi les patriciennes ?

Ces pensées l'accablaient. Tous les jours, il demeurait plus sombre.

Si encore il avait pu la protéger sans qu'elle le sût ?

L'occasion de rendre service à Julia se présenta bientôt.

A Rome, les femmes les plus indépendantes ont souvent besoin d'un bras pour les défendre.

Elle revenait un jour de l'atelier de Manlio : c'était peu de temps avant l'arrestation du sculpteur. Elle n'avait d'autre escorte que sa vieille et fidèle nourrice. Au tournant d'une rue, deux soldats ivres fondent sur elle et l'entraînent dans une ruelle.

Muzio la suivait de loin. Il vit la brutale attaque des deux ivrognes et se précipita au secours de Julia. D'un coup, il étendit un des misérables à ses pieds ; l'autre prit la fuite.

Julia, pâle d'effroi, tremblante d'émotion, le remercia d'une voix mal assurée et lui demanda en grâce de l'accompagner jusqu'à sa porte. Il ne fut que trop heureux d'obéir à cette prière.

Arrivée devant sa maison Julia lui tendit la main

avec un sourire de reconnaissance. Muzio prit cette main aimée, et il lui semblait que son cœur allait éclater tant son bonheur était grand.

A partir de cette soirée mémorable, le descendant des Pompeo consacra son poignard au service de la noble étrangère.

Le hasard voulut que Julia vint à l'atelier de Manlio au moment où Silvia et sa fille entraient au palais Corsini.

Le garçon d'atelier lui raconta tout ce qui était arrivé et lui expliqua l'absence des deux femmes.

Ce récit émut la jeune Anglaise. Tout lui paraissait si inexplicable !

Elle voulut attendre le retour de Silvia et s'assit en réfléchissant aux faits qui venaient de se passer. Elle se mettait l'esprit à la torture pour découvrir la clef du mystère.

Elle fut interrompue dans sa méditation par la brusque entrée d'Attilio, qui demanda immédiatement à voir Clélie et sa mère.

Julia lui parla de la pétition qu'elles étaient allées présenter au cardinal.

A cette nouvelle, Attilio demeura un instant consterné, puis il voulut courir au palais. Ce fut avec peine que Julia le retint. Elle exigea tous les détails qu'Attilio pouvait lui donner sur l'infernale machination mise en jeu par Son Éminence.

Le jeune artiste insista sur les dangers pressants que courait Clélie ; quant à Manlio, il était maintenant arraché de prison et caché dans une retraite sûre. Il

n'y avait plus aucune inquiétude à avoir sur son sort. C'était Clélie, Clélie seule qu'il fallait sauver.

Julia réfléchit un instant. Puis elle se leva d'un air déterminé. Sa résolution était prise. Elle avait rencontré le cardinal dans le monde, elle avait visité son palais, elle avait accès auprès de lui. Elle irait donc, de ce pas, lui demander ce qui retenait ses amies aussi longtemps loin de leur demeure.

Elle sortit en promettant à Attilio de revenir promptement et en lui ordonnant de prendre un peu de repos.

Il en avait besoin. Il était brisé de fatigue et d'anxiété, et pendant que l'ouvrier reprenait un à un tous les détails des deux dernières journées, il s'assoupit.

CHAPITRE XIV

SICCIO

Revenons un moment à l'année 1849. Rentrons dans la demeure des Pompeo et voyons ce que devint l'innocente petite victime.

Nous avons déjà parlé du vieux serviteur Siccio. Il était né dans la maison des Pompeo, il y avait été élevé, puis il avait été l'un des meilleurs serviteurs de cette noble famille qui lui témoignait sa sollicitude par mille égards touchants. Ces bienfaits ne furent pas perdus. Le dévouement, l'affection que Siccio portait à ses maîtres, lui fit aimer le petit orphelin. Il le considérait presque comme son propre fils.

Il était bon, simple de cœur. Mais cette simplicité ne lui fermait pas les yeux sur les menées du père Ignace. Il voyait avec douleur s'accroître l'influence que le Révérend exerçait sur sa maîtresse, et il tremblait des dangers que courait le pauvre enfant.

Hélas ! que pouvait faire un serviteur, même le serviteur le plus dévoué ? Pourrait-il résister ouvertement à Ignace ? Oserait-il même élever l'ombre d'un doute sur la pureté des intentions du médecin spirituel, du confesseur de sa maîtresse ?

La confession ! cette arme terrible, ce moyen de séduction, ce subtil artifice pour surprendre les secrets de la famille, pour tenir enchaîné le sexe superstitieux !

Siccio pouvait-il combattre seul contre des armes aussi puissantes ?

Il ne pouvait rien, mais il résolut de veiller sur l'enfant.

Ignace cependant avait flairé la défiance du vieux serviteur, et il le fit chasser quelques jours après le décès de la signora Virginia.

Avant de partir, Siccio surprit ce court dialogue échangé entre le révérend père et sœur Flavie :

— Que ferons-nous de cet enfant ? demanda la sœur.

— Il nous faut le porter aux Enfants-Trouvés, répondit le prêtre. Il y sera à l'abri de toutes les diaboliques tentations, de toutes les hérésies de ce siècle pervers. D'ailleurs, il nous sera facile de ne pas le perdre de vue.

Et il échangea avec sœur Flavie un regard tellement significatif que Siccio sentit un frisson courir sur tous ses membres.

Il résolut dès lors d'arracher le pauvre petit à ces démons.

Mis à la porte de l'hôtel des Pompeo, il eut soin d'y laisser la plus grande partie de ses hardes afin d'avoir

l'occasion de revenir. Il choisit le moment où Ignace et Flavie s'étaient éloignés pour réclamer son bien.

Dès qu'il eut réuni ses effets, il se faufila jusqu'à la chambre de l'enfant. Il trouva la malheureuse petite victime pelotonnée dans un coin, pleurant de froid et de faim.

Siccio avait rempli ses poches de bonbons et de friandises. Il prit le chétif enfant dans ses bras, trompa sa faim avec ce qu'il avait sur lui, le pressa contre sa poitrine pour le réchauffer, caressa ses pauvres petits membres engourdis et finit par l'endormir. Il le dissimula alors dans son paquet de vêtements et sortit avec précaution de la maison.

Aussitôt qu'il eut tourné l'angle de la place, il prit une voiture et se fit conduire à l'humble chambre qu'il avait louée dans une maison située à l'extrémité d'un des faubourgs les plus éloignés de la ville.

Arrivé là, il découvre l'enfant, le réveille et le présente à la maîtresse du logis comme son petit-fils.

Le père de Muzio avait été un amateur passionné d'antiquités. Il avait fait une foule de recherches dans les ruines de l'ancienne Rome, et Siccio l'avait toujours accompagné dans ses pérégrinations scientifiques et artistiques. Le serviteur zélé avait rapporté de ces expéditions une connaissance très-approfondie des monuments de la ville et de la Campanie.

Le devoir qu'il s'était imposé d'élever l'enfant abandonné l'empêcha de songer à se remettre en service.

L'idée lui vint alors de tirer profit de ce qu'il avait appris avec son maître et de prendre l'état de cicérone.

C'est un état qui rapporte peu. Il suffisait à peine à subvenir aux nécessités les plus urgentes de la vie du vieux serviteur et de l'enfant.

Quelques années se passèrent ainsi, lui, arpentant la ville, décrivant aux étrangers tous ses monuments, en faisant l'historique ; l'enfant grandissant, s'ébattant au soleil, se fortifiant, devenant jeune homme enfin.

Le soir, Siccio oubliait sa fatigue, sa lassitude, à la vue de ce fils adoptif. Un sourire de ces beaux yeux, de cette ravissante bouche enfantine le récompensait amplement de toutes ses peines.

Siccio était heureux.

Mais la vieillesse vint, et avec elle toutes les infirmités qui sont la conséquence trop fréquente d'une vie de ce grand labeur.

Malgré tous ses efforts, Siccio ne pouvait plus subvenir même aux modiques dépenses de logement et de nourriture ; il lui fallait maintenant compter sur Muzio.

L'enfant avait quinze ans, il était grand, bien fait, sa démarche était à la fois noble et gracieuse. Siccio le regardait avec fierté, et retrouvait en lui la noble allure de ses anciens maîtres, et il eût voulu lui épargner tout travail, le servir comme il avait servi son père et son aïeul. Mais, hélas ! que pouvait-il ? Le pain manquait. Il fallait aviser quelque moyen de ne pas mourir de faim.

C'est alors qu'il pensa à introduire Muzio, comme modèle, dans les principaux ateliers de Rome. Il ne le fit pas sans un serrement de cœur, et cependant il éprouva un tressaillement de [illegible] dit

les maîtres de l'art vanter la beauté du jeune adolescent.

Siccio crut le moment venu de révéler à Muzio le secret de sa naissance et la manière dont il avait été dépouillé de son héritage.

L'indignation du jeune homme fut extrême; elle ne fut surpassée que par la reconnaissance qu'il voua à Siccio.

Dès lors, l'état de modèle lui devint odieux, il ne s'y soumettait que lorsqu'il n'avait aucun autre moyen de subvenir aux besoins du vieillard qui avait tant travaillé pour lui, qui avait été son ami, son protecteur, son père. Que n'aurait-il pas fait pour lui? Il travaillait comme manœuvre, prenant l'ouvrage partout où il se trouvait; il remplaça souvent Siccio dans les fonctions de cicérone. Sa beauté noble, altière, poussait les étrangers à lui donner une rétribution; mais jamais on ne le vit tendre la main. Les *lazzaroni* l'appelaient en riant « *signor*. »

La faiblesse de Siccio croissait tous les jours; bientôt il lui fut impossible de sortir. Muzio, malgré tous ses efforts, gagnait fort peu, et une sombre tristesse s'emparait de lui.

Un soir — soir mémorable — peu de temps après l'aventure de Julia, une femme soigneusement voilée entra dans le chétif logement de Siccio. Le vieillard était seul. La mystérieuse apparition s'approcha de la petite table, près de laquelle il était assis, déposa, à sa portée, une bourse bien remplie et dit:

— Voici quelque chose qui pourra vous être utile, mon digne ami. N'ayez aucun scrupule à l'employer,

et ne cherchez pas à découvrir la main qui vous l'apporte. Si par hasard vous la connaissez, que ce soit votre secret.

La dame voilée disparut avant que Siccio, paralysé par l'étonnement, eût recouvré la parole.

Elle avait eu soin de fermer la porte derrière elle.

CHAPITRE XV

LE PALAIS CORSINI

— C'est vraiment une bénédiction inattendue, une fontaine dans le désert! pensait le cardinal pendant qu'on introduisait les trois femmes. La Providence me sert mieux que ceux qui m'entourent.

Il lança sur Clélie, qui se tenait avec modestie derrière sa mère, un regard plein d'une admiration non déguisée.

— Avancez et donnez-moi cette pétition, dit-il.

Donna Aurélia, par commisération pour Silvia, prit le papier des mains de celle-ci, s'avança, et tombant à genoux devant Son Éminence, le lui tendit.

Procopio le parcourut avec une feinte attention, puis s'adressant à Aurélia :

— Ainsi vous êtes la femme de ce Manlio qui se permet de donner asile aux ennemis de l'État, de protéger les traîtres à Sa Sainteté le Pape ?

— C'est moi qui suis la femme du signor Manlio, Votre Éminence, s'écria Silvia en avançant de quelques pas. Cette dame — montrant Aurélia — a bien voulu s'offrir pour nous accompagner, afin d'assurer Votre Éminence que ni mon mari ni moi ne nous sommes jamais occupés de politique, et que notre honnêteté est incontestable.

— Honnêteté incontestable! reprit Procopio d'une voix courroucée. C'est donc par honnêteté que vous recevez chez vous des hérétiques et des ennemis de l'État, et que, non contents de ce premier crime, vous commettez encore celui d'aider à faire évader les prisonniers du pape, et cela d'une manière impardonnable?

— Évadé! s'écria Clélie. Elle avait jusque-là conservé toute sa présence d'esprit, mais cette nouvelle la transportait de joie; une rougeur subite couvrit son gracieux visage.

— Évadé! Mon père n'est donc plus dans ces affreux cachots?

— Non. Mais on ne tardera pas à le reprendre, et il aura à répondre d'un double crime, répliqua froidement le cardinal.

Ces paroles, le ton glacial sur lequel elles furent dites, brisent en Silvia l'espoir qui venait de renaître. Vaincue par l'émotion et la crainte, elle tombe privée de sentiment dans les bras de sa fille.

Son Éminence était faite à de semblables scènes. Aucune faiblesse, aucune émotion! A la vérité, son cœur endurci en eût été incapable. Il ne songeait qu'à l'avantage qu'il pourrait retirer de la situation.

Il sonna et commanda à ses valets de porter la

femme évanouie dans un autre appartement, et de veiller à ce qu'elle reçût tous les soins exigés par son état.

Resté seul, il se frotta les mains.

— Ah! la jolie fille!... Ma belle amie, vous ne quitterez pas le palais sans m'avoir payé un tribut.

Il se hâta de rappeler Gianni.

Ce fidèle acolyte avait reconnu les trois femmes, et il s'était tenu à la porte, pensant bien que ses services seraient requis.

— Eh bien! signor Gianni, s'écria Son Éminence en riant, la Providence vous a battu et rebattu, vous qui êtes si fier de votre habileté!

Le titre de signor, que Procopio ne donnait à son valet que dans les moments de satisfaction et d'épanchement, prouva à Gianni qu'il était rentré en faveur.

— N'ai-je pas toujours dit à Votre Éminence qu'elle était née sous une bonne étoile? répondit-il d'un air important.

— Fort bien, et puisque la Providence me favorise, continua le licencieux prélat, il ne vous reste plus, Gianni, qu'à donner la dernière main à l'affaire. Suivez ces femmes. Qu'on les traite avec respect. Quand la mère sera bien revenue de son évanouissement, faites dire au père Ignace de l'envoyer chercher, ainsi que la vieille grue qui l'accompagne, sous le prétexte de les questionner sur l'évasion du sculpteur; j'aurai alors l'occasion de voir en tête-à-tête la belle Clélie.

Le coquin fit une profonde révérence à son digne maître et sortit pour exécuter ses ordres.

Un laquais entrait à ce moment et annonçait que la

signora anglaise sollicitait une audience de Son Éminence.

— Qu'on l'introduise! dit Procopio. Le cardinal admirait infiniment la jeune étrangère, et cette visite inattendue lui semblait une bonne fortune. Il se félicitait de son bonheur en se frottant le menton avec satisfaction.

Julia s'avança avec grâce, et, fidèle à ses habitudes anglaises, tendit la main à Procopio, auquel, nous l'avons déjà dit, elle avait été présentée quelque temps auparavant.

Il prit cette jolie main, la pressa doucement, et la garda dans la sienne jusqu'à ce qu'il eût placé Julia dans un fauteuil. Il lui exprimait en même temps le plaisir extrême qu'il avait à la voir.

— Et à quoi dois-je attribuer le bonheur de vous revoir aujourd'hui, belle dame? Déjà vous m'avez rendu visite, et cette chambre en a gardé une consécration tendre...

Julia, un peu embarrassée par les flatteries du cardinal, répondit d'un ton grave :

— Votre Éminence a trop de bonté. Elle doit se souvenir que le but de ma dernière visite était de solliciter l'autorisation de copier quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'elle possède ici. Aujourd'hui, je suis amenée par un soin tout différent.

— Et quel peut-il être, ma gracieuse dame? dit-il en s'asseyant auprès d'elle et en lui prenant les mains.

Julia, blessée de cette familiarité extrême, recula son siége. Le cardinal avança de nouveau le sien, et

cherchait à reprendre les mains de la jeune Anglaise; mais elle se leva d'un air majestueux et se plaça derrière son fauteuil, s'en servant comme d'une barrière entre elle et le prélat; celui-ci voulut se lever. Un regard sévère de la jeune fille le cloua à sa place.

— Vous vous oubliez, assurément, monseigneur. Restez assis, ou je devrai vous quitter à l'instant.

Cette voix ferme, cette noble fierté frappèrent Son Éminence d'étonnement, de stupeur; elle obéit instinctivement.

— Je suis venue m'informer de ce qui est arrivé à la femme et à la fille du sculpteur Manlio, poursuivit Julia. J'ai appris qu'elles sont venues au palais il y a quelques heures pour présenter une supplique à Votre Éminence. On ne les a pas revues depuis.

Le cardinal tombait de surprise en surprise. Venir lui demander, à lui, ce qui se passait chez lui!

Mais il se remit promptement.

— Elles sont venues, c'est vrai, mais elles sont déjà parties.

— Ont-elles quitté Votre Éminence depuis longtemps?

— Depuis quelques minutes seulement.

— Je puis conclure de ceci qu'elles sont *à présent* sorties du palais.

— Assurément, répondit-il d'une voix ferme.

Julia eut un mouvement d'incrédulité. Mais elle sentit qu'elle n'obtiendrait rien de Procopio et se hâta de prendre congé de lui.

Les Anglais ont bien des points de ressemblance avec les anciens Romains. Les deux peuples sont éga-

lement grands, également extrêmes dans leurs vertus et dans leurs vices, également ardents, généreux, égoïstes aussi.

Grandeur sublime, personnalité superbe !

Hélas ! la perfection ne se trouve jamais en ce monde.

L'histoire de ces deux nations abonde en récits de crimes commis soit chez eux, soit dans les contrées conquises et soumises.

Que de nationalités les Romains et les Bretons ont renversées pour satisfaire à leur soif de pouvoir et d'or !

Et cependant, qui se refusera à reconnaître que les Anglais, malgré tous leurs défauts et toutes leurs fautes, ont immensément contribué au progrès social de l'humanité et au développement de la civilisation ?

N'est-ce pas à eux que l'on doit l'idée de la base nouvelle des sociétés, de cette base solide, inflexible, majestueuse, libre : le peuple gouverné par le peuple, ne reconnaissant d'autres lois que celles qu'il a faites, d'autres chefs que ceux qu'il a choisis et desquels il exige des comptes ?

N'ont-ils pas su, à force d'énergie, de persévérance indomptable, de respect inviolable aux lois du pays, réconcilier le gouvernement et l'ordre avec la liberté de la communauté qui se régit elle-même ?

Leur pays n'est-il pas devenu le sanctuaire inviolable où trouvent un refuge les malheureux, les persécutés de tous les pays ? Sur cette terre hospitalière, se réunissent les proscrits et les tyrans qui les ont proscrits. On ne leur demande que de prendre

place au rang des citoyens et d'obéir aux lois souveraines.

Ce sont eux aussi qui les premiers ont proclamé l'émancipation de l'esclave. Volontairement, ils se sont soumis à une augmentation d'impôts pour mettre à exécution dans toutes leurs colonies cet acte sublime. Et leurs descendants n'ont-ils pas, après une longue, une sanglante lutte entre la liberté et l'oligarchie, banni du Nouveau-Monde l'odieuse institution de l'esclavage ?

Et n'est-ce pas enfin à l'Angleterre que l'Italie doit en grande partie son réveil, par suite de l'héroïque proclamation de non-intervention et de justice faite par les Anglais au détroit de Messine, en 1860 ?

L'Italie a également voué une grande reconnaissance à la France, qui n'a pas hésité à verser pour elle le meilleur de son sang à Solferino et à Magenta. Et que de force nous avons puisée dans les écrits des nobles esprits français, et dans les principes de justice et de liberté que toute la nation proclame !

N'est-ce pas aussi à elle que nous devons en grande partie l'abolition de la piraterie sur la Méditerranée ?

Pendant quelques siècles, la France a marché seule en tête de la civilisation.

Elle proclamait alors la liberté et elle cherchait à la propager dans le monde entier.

Aujourd'hui, hélas ! elle est tombée. Elle est accroupie devant l'image d'une grandeur factice, tandis que son maître s'efforce d'endormir par ses caresses cette nation qu'il avait juré d'émanciper, tandis qu'il fait servir ses troupes à enlever à l'Italie la liberté que,

pendant une heure, il avait cherché à lui rendre !

Espérons que, pour le bonheur de l'humanité, la France reprendra bientôt son rang, et que, tendant la main à l'Angleterre, elle emploiera de nouveau sa sublime ardeur à renverser la violence et la corruption, et à tenir haut l'étendard du progrès et de la liberté universelle.

CHAPITRE XVI

JULIA

Ce même jour, vers le soir, se trouvèrent réunies dans la petite chambre de Siccio trois personnes qui, par leur beauté, eussent réjoui l'œil le plus difficile.

La beauté est un caprice du sort, et il est souvent injuste d'y attacher tant d'importance. La grandeur de l'esprit ne se reflète pas toujours dans la forme du corps. J'ai connu des cœurs nobles, ardents, généreux, renfermés dans une châsse qui n'attirait aucunement les regards, qui parfois même les repoussaient. Souvent aussi des traits superbes cachent une âme vile. Malgré cela, l'homme se sent attiré par la beauté; elle impose non-seulement l'admiration, mais elle inspire la confiance, l'affection.

On a du bonheur à parler des traits nobles de son père, de la beauté de sa mère, de sa femme, de ses

enfants; on suivra plus volontiers un chef beau comme Achille, qu'un général laid comme Thersite.

Quelle injustice de la nature que ces dons qu'elle retire aux uns pour les multiplier aux autres! A quelles souffrances cruelles elle condamne les malheureux déshérités dont le cœur, véritable sensitive, se referme avec douleur à la vue du mépris, ou, ce qui est pire encore, de la pitié des favorisés!

Julia, car c'est elle qui est la perle de notre petit groupe, revient du palais et raconte à Attilio et à Muzio et sa visite et tout ce qu'elle était parvenue à connaître après avoir quitté Procopio. Elle est superbe d'indignation.

— Oui, s'écria-t-elle en terminant, il m'a dit, il m'a juré qu'elles étaient parties. Mais voyez la puissance de l'or! Même dans cette caverne du vice, j'ai pu obtenir la vérité en payant un valet! Nos deux amies sont encore au palais. Elles y sont retenues, je devrais dire détenues par ordre de Son Éminence.

A cette nouvelle, l'angoisse se peignit sur les traits d'Attilio. Il passa sa main sur son front comme s'il cherchait à effacer une image horrible, se leva et se promena en long et en large dans la petite chambre. Il n'aurait pu rester tranquillement assis.

Julia, profondément émue par cette douleur morne, s'avança vers lui, et lui mettant la main sur le bras:

— Du calme, Attilio, du calme! Comment pourrez-vous venir en aide à Silvia et à votre Clélie si vous n'avez aucun pouvoir sur vous-même, si vous ne pouvez maîtriser vos émotions? Il vous faut une grande présence d'esprit, une volonté assurée, ferme et froide

pour réussir dans ce que vous entreprendrez, mon ami.

— Vous avez raison. Vous avez toujours raison, signora, dit Muzio qui jusque-là s'était tenu un peu à l'écart. .

Les trois jeunes têtes discutèrent alors le meilleur moyen d'arracher Clélie et sa mère des mains du cardinal. Muzio offrit d'aller prévenir Silvio de se tenir prêt, avec quelques-uns de ses compagnons, à dix heures du soir, pendant que la signora resterait avec Attilio.

Il aimait la belle étrangère avec toute la passion de sa nature méridionale, et cependant la perspective de la laisser en tête-à-tête avec Attilio, si séduisant et si beau, n'éveilla pas en lui la moindre idée de jalousie.

Et Julia elle-même ne courait aucun danger en se rapprochant des deux jeunes amis, en donnant à l'un une amitié chaleureuse, à l'autre un amour pur, ardent, concentré, un amour que ni la fortune, ni le temps, ni la mort n'ont pu détruire.

Tous les deux sont trop nobles de cœur pour exprimer d'autres sentiments qu'un respect profond pour la jeune fille qui s'associe à eux volontairement et de tout cœur.

— Non, répondit-elle, je vais vous quitter tous les deux à présent. A dix heures je vous attendrai en voiture près de la Piazza, et j'emmènerai au loin nos deux amies dès que vous les aurez délivrées.

Elle sortit, trouva à la porte sa nourrice qui la suivit chez elle, et l'aida à faire tous les préparatifs nécessaires pour la fuite de la famille du sculpteur.

Julia avait généreusement épousé la cause des persé-

cutés, elle s'associait à leur destinée, ignorante et insouciante du danger qu'elle courait elle-même en le faisant. Elle était heureuse de se rendre utile. Elle était heureuse aussi du sentiment qui inondait son âme. Elle avait appris depuis peu l'histoire de la naissance et des malheurs de Muzio, et cette histoire, loin de diminuer son amour, lui donnait une ardeur nouvelle.

CHAPITRE XVII

LA RÉTRIBUTION

Justice! mot sacré, comme les puissants de la terre abusent de toi!

N'est-ce pas en ton nom que Christ, le juste, a été sacrifié?

N'est-ce pas en ton nom que Galilée a été mis à la torture?

N'est-ce pas encore en ton nom qu'en Europe quelques familles gouvernent les nations et entretiennent entre elles des guerres continuelles au nom ronflant de loyauté, gloire militaire, etc., etc!

C'est aussi au nom de la justice que Procopio et Ignace occupent le palais Corsini.

Au dehors, c'est la populace, la canaille, Attilio, ma foi, et Muzio et Silvio avec une vingtaine des *trois cents*.

Ils veulent obtenir justice à leur manière.

Le cœur de ces hommes du peuple est heureux, il est joyeux comme à la veille d'une fête, il bat parce qu'il espère, parce qu'il sent approcher l'heure de l'action.

Ils se promènent deux par deux, trois par trois dans les rues qui avoisinent le palais, en attendant que l'horloge sonne dix heures.

Tandis qu'ils attendent, entrons et voyons ce qui s'était passé depuis midi.

Silvia revint lentement à elle, il fallut des heures pour qu'elle fût en état de marcher.

Vers le soir seulement, Ignace put remplir le rôle qu'il avait à jouer et faire appeler les deux femmes âgées.

Clélie laissée seule eut peur. Elle flaira la trahison... Comment pourrait-elle se défendre, la pauvre enfant, si on voulait la surprendre?

Elle se rappela le stylet en or qui retenait ses cheveux. Elle le tira et le mit à sa ceinture, puis elle attendit.

Procopio espérait la trouver facile, si elle était déjà fatiguée par plusieurs heures d'une attente inquiète.

Demeurer sur le qui-vive une heure, deux heures, trois heures, brise le plus vigoureux. L'imagination s'exalte, les inquiétudes prennent des proportions monstrueuses... Sa mère ne revenait pas... L'aurait-on emprisonnée?... Aurait-on repris son père?...

Comme il savait tout admirablement calculer, ce digne prélat!

Il ne se pressait donc pas, malgré ses appétits libi-

dineux, de faire, suivant son expression, « le siége de la forteresse. » En gourmet, il garda ce bon morceau pour le soir.

Il se revêtit alors de ses plus belles robes, espérant éblouir la simple fille par l'éclat de sa personne, et donnant à sa figure une expression de tendre bienveillance, il ouvrit la porte de la chambre où Clélie était prisonnière.

— Ma fille, dit-il en s'approchant d'elle, j'ai voulu vous assurer moi-même qu'il n'adviendrait aucun mal à votre père. C'est pour me procurer ce bonheur que vous avez été retenue aussi longtemps ici, — et c'est aussi pour vous dire, ô la plus ravissante de toutes les femmes ! que depuis le jour où je vous ai aperçue pour la première fois, mon cœur n'a cessé de battre pour vous de l'amour le plus brûlant.

Clélie recule épouvantée. Le regard passionné du cardinal la fait frissonner. L'instinct la pousse à se réfugier derrière une petite table.

Procopio la poursuit. La rougeur de la pudeur outragée monte aux joues de la jeune fille, et elle réussit à garder toujours la table entre elle et Procopio. Il a beau plaider, il a beau jurer que le pardon de son père ne sera accordé qu'à ce prix, il n'obtient rien que des mouvements de profonde répulsion, que des regards d'horreur, qu'un mépris majestueux.

Fatigué de cette résistance, il appelle ses acolytes, toujours à portée de sa voix.

Ignace et Gianni entrent.

Clélie comprend le danger. Elle s'écrie d'une voix stridente en saisissant son stylet :

— Si vous osez m'approcher, si vous osez me toucher, j'enfonce ce poignard dans mon cœur !

Procopio n'était pas habitué à tant de résistance ; il ne comprenait pas tant de vertu.

Il veut arracher l'arme des mains de la jeune Romaine ; mais elle se dégage violemment et le blesse à la main. La colère, le désespoir ont centuplé ses forces.

Furieux, il fait signe à ses deux aides de désarmer Clélie.

Tous les trois, comme autant de démons, ils entourent la courageuse enfant ; ils réussissent à la désarmer malgré une défense héroïque, et au moment où elle allait se frapper. Les mains de ces infâmes sont couvertes de sang ; ils avaient reçu plusieurs blessures dans la lutte, et de simples instruments complaisants qu'ils étaient, ils sont devenus agresseurs irrités.

Gianni s'empare violemment de la main droite de la victime, Ignace de la gauche, et Procopio l'entoure de ses bras et la serre contre lui.

Enchaînée par ces horribles chaînes vivantes, la jeune fille est entraînée, portée plutôt vers une alcôve cachée par des tapisseries.

Au même instant, il se fait un grand bruit dans le vestibule, et avant que les trois bourreaux aient pu déposer leur victime sur le lit, deux hommes superbes de colère, de fureur, se précipitent sur eux.

Le premier est Attilio, il vole vers sa fiancée que les lâches ont laissée tomber pour tâcher de fuir. Muzio leur barre la retraite et appelle Silvio, qui entre avec ses vaillants camarades.

Pendant qu'Attilio soutient Clélie qui, sous l'empire

d'une aussi violente réaction, s'était évanouie, Silvio fait attacher et bâillonner les trois misérables. Leurs lâches supplications furent vaines. Pas de merci pour eux ! Les prières, les jurons du cardinal furent étouffés avec les plis de son propre manteau ; la peur avait rendu Gianni insensible, et le père Ignace se tordait d'angoisses pendant que Muzio attachait le nœud coulant au cou de l'assassin de sa mère en lui rappelant le testament qu'il avait fait signer à la mourante.

Au matin, les Romains virent trois corps suspendus à une fenêtre du palais Corsini. Sur la poitrine de Procopio était attaché un papier portant ces mots :

« Périssent ainsi tous ceux qui ont souillé la métropole du monde par leurs crimes, tous ceux qui, par leurs mensonges, leurs ruses, leur corruption, en ont fait un lieu de prostitution. »

CHAPITRE XVIII

L'EXIL

Le soleil se leva radieux après cette nuit de vengeance. Ses premiers rayons vinrent frapper les vagabonds qui avaient cherché un asile dans le Forum. Leurs joues pâles, émaciées, leurs haillons crasseux, parlaient trop clairement de faim et de misère. Ils se levaient de leur couche dure et secouaient la poussière de leurs lambeaux de vêtements, lorsque leur attention fut vivement attirée par un spectacle inaccoutumé, — une voiture occupée par quatre femmes.

Cette voiture sortait des faubourgs de la ville et s'éloignait avec rapidité vers les vastes plaines inhabitées. Rien n'excite ici la curiosité du voyageur, rien, si ce n'est de temps à autre une croix de bois qui marque le lieu des meurtres les plus récents. Souvenir peu agréable !

La voiture s'arrêta devant la petite maison que nous

avons déjà visitée deux fois. Clélie et sa mère en descendirent les premières et furent reçues dans les bras de Manlio. Julia et Aurélia contemplaient en silence et avec attendrissement cette touchante réunion. Manlio pleurait de joie en revoyant sa femme et sa fille chérie.

Camille aussi regardait, mais elle ne comprenait pas. La raison lui serait-elle revenue si on lui avait dit la fin du cardinal Procopio ?

Que de choses Manlio, Clélie et Silvia avaient à se dire ! Quel feu croisé de questions, de réponses, d'exclamations, d'indignation, de haine, d'enthousiasme ! Enfin le sculpteur se tourna vers Julia.

— L'exil, hélas ! est tout ce qui nous reste, dit-il. Impossible de rentrer à Rome maintenant. Ce gouvernement ne peut durer, mais tant qu'il n'est pas renversé, nous devrons nous tenir éloignés de notre foyer et de nos amis.

— Oui, répondit Julia, oui, il faut fuir ! Sous peu, je l'espère, vous pourrez revenir à Rome, et vous la retrouverez arrachée à l'esclavage qui l'avilit, et sous le poids duquel elle gémit. Je puis vous offrir mon yacht. Il est mouillé à Porto-d'Ango. Hâtons-nous ! Dans quelques heures j'espère nous voir embarqués hors de tout danger.

Un yacht ! mes lecteurs italiens se demanderont ce que c'est, et de quelle manière cela peut rentrer dans les biens d'une femme.

Ils ne connaissent pas ce ravissant petit navire sur lequel les Anglais riches, amoureux de la mer, parcourent les océans, car ils ne craignent ni la tempête, ni

les bruyantes chaleurs de la zone torride, ni les glaces des pôles.

Les fils d'Albion, et même ses filles, quittent volontiers leurs habitations luxueuses pour aller demander la santé, la force, la vie, à l'air vivifiant de la mer, pour chercher en naviguant à bord de leur charmant bâtiment, et science et jouissance.

Ni la France, ni l'Italie, ni l'Espagne, n'ont l'équivalent du mot *yacht*. Ces nations paraissent ignorer toute la jouissance qu'un homme libre éprouve à se laisser aller, un peu au gré des vents, porté sur les vagues de la mer, là où le conduisent ses désirs du moment. Elles préfèrent les amollissants plaisirs des grandes villes ; aussi ne voit-on briller dans leur histoire ni le nom de Rodney ni celui de Nelson.

Britannia aime à régner sur les mers. Depuis des siècles, ses forteresses flottantes, aux murs de bois, ont été sa grande défense. Puissent ses remparts bardés de fer protéger toujours contre l'ennemi ses côtes hospitalières !

Il est étrange cependant de voir une femme posséder un yacht. Étrange, non, mais le fait est rare.

Dans son enfance Julia était délicate, languissante. Les médecins lui ordonnèrent un voyage sur mer, et ses parents équipèrent pour elle un délicieux petit navire. Depuis lors, Julia prit une passion telle pour les vagues bleues de l'Océan, que même après avoir recouvré, grâce au ciel de l'Italie, une santé robuste, elle continua à faire, dès que le cœur le lui dit, des voyages

de découverte et d'agrément dans les belles eaux de la Méditerranée.

C'est ainsi qu'elle put, si à propos, offrir un refuge à la famille du sculpteur.

CHAPITRE XIX

LES THERMES DE CARACALLA

On peut facilement se rendre compte de la consternation qui régnait dans Rome le lendemain de la mort tragique du cardinal Procopio et de ses deux satellites.

En quelques minutes, la nouvelle se répandit dans toute la ville et une foule immense s'assembla devant le palais Corsini.

De seconde en seconde, cette foule croissait, devenait plus dense, s'agitait à la vue des trois cadavres suspendus à une fenêtre haute de la façade.

Au premier moment de stupeur succéda un sentiment de délivrance. On respirait plus à l'aise maintenant que Procopio avait remis son âme au diable. Et les rires et les gais propos d'injurier les pendus.

Les prêtres renfermés dans la prison tremblèrent.

Que n'avaient-ils à craindre de la part d'une foule hostile et poussée à frapper par la vue du sang ?

Ils envoyèrent chercher la troupe étrangère, qui ne tarda pas à apparaître. Elle repoussa le peuple dans les rues adjacentes et s'établit autour du palais. Un détachement entra, et bientôt l'on vit des soldats occupés à retirer les cadavres de la fenêtre. La foule se rapprocha autant qu'elle put et accompagnait de ses lazzis la besogne de ces gardiens de l'ordre.

— Laissez-le choir tête par-dessus pied, s'écria une voix, vous aurez plus vite fini !

— Attention ! criait un autre, attention en tirant votre ligne, ou le poisson vous échappera !

Comme les soldats tiraient la corde qui soutenait le gros corps du prélat, elle se rompit, et le cadavre de Procopio alla s'écraser sur le pavé. Un hurlement de joie féroce accompagna cette chute.

Muzio contemplait ce sinistre spectacle. Les cris sauvages de la foule le remplirent de dégoût.

— Partons, dit-il à Silvio, partons. Ces rires me sont odieux. Et à quoi servent-ils, maintenant que ces êtres infâmes ont payé leur dette ?

Hélas ! de tous les vestiges de l'ancienne Rome, Pasquin est le plus vivant.

Plût à Dieu que le peuple reprît la gravité, la force qu'il avait alors que nos pères nommaient les grands dictateurs, alors qu'ils achetaient ou vendaient, à des prix élevés, les terres sur lesquelles Annibal était campé !

Que de temps il faudra pour effacer dans le cœur de mes compatriotes toute trace de la corruption cléri-

cale, et pour les rendre de nouveau dignes de leur ancien nom, de leur ancienne renommée !

— Il faut nous armer de patience, avait répondu Silvio. L'esclavage avilit l'homme au point de le mettre de niveau avec la bête.

Les deux amis se séparèrent dès qu'ils eurent traversé la foule et après s'être donné rendez-vous, pour la fin de la journée, à l'atelier d'Attilio.

A l'heure convenue — c'était le quinze — ils trouvèrent le jeune artiste chez lui et lui donnèrent tous les détails des scènes dont ils avaient été les témoins. Pendant ce récit, les trois jeunes gens se préparaient à aller à l'assemblée des Trois-Cents, convoquée aux Thermes de Caracalla. Ils avaient encore quelques heures devant eux. Sans doute, ils auraient à agir, à frapper ; toutes leurs forces seraient requises ; il fallait pouvoir compter sur toute la lucidité de leur esprit, sur toute l'énergie de leur bras. Avoir le corps fatigué avant de commencer la lutte était faillir à leur devoir.

Ils se réconfortèrent par un léger sommeil.

Pendant qu'ils dorment, ces jeunes braves, nous irons faire connaissance avec le lieu du rendez-vous.

Les anciens Romains, maîtres du monde, enrichis au-delà de toute expression par les dépouilles des nations vaincues, étaient tombés, à la fin de la République, dans tous les excès du luxe le plus raffiné.

Les travaux de l'agriculture et de la guerre, travaux qui les avaient rendus durs et robustes avant leurs triomphes, leur étaient devenus odieux.

Leurs membres, rendus faibles par leur amour de la volupté, furent bientôt trop chétifs pour supporter le

poids des armes, et ils en étaient réduits à choisir les plus robustes d'entre leurs esclaves pour les faire servir comme soldats.

Les peuples étrangers observaient attentivement le changement qui s'opérait chez leurs maîtres. Ils attendirent le moment où les Romains efféminés s'endormaient dans la luxure et la débauche pour secouer leur joug exécrable. Ils suivirent le Goth et l'Ostrogoth, et de tous côtés ils assaillirent la ville éternelle. Ils lui arrachèrent son diadème impérial et s'emparèrent de ses richesses.

Tel fut le sort de ce gigantesque empire. Il tomba comme doivent tomber tous les pouvoirs assis sur l'injustice et la violence.

Un des plus grands luxes de ces Romains dégénérés étaient les thermes, ou bains, vastes édifices, admirablement disposés, superbes de décorations. Des sommes folles étaient dépensées à les embellir. C'était le temple de la volupté.

Il y en avait de privés, il y en avait de publics.

Les empereurs rivalisaient d'efforts pour rendre leurs thermes plus attrayants, plus magnifiques, plus célèbres que ceux de leurs prédécesseurs.

Caracalla, l'indigne fils de Sévère, l'un des plus vils descendants des Césars, construisit l'immense édifice qui porte encore ce nom maudit, et dont les ruines s'élèvent pour nous montrer l'ombre des splendeurs passées et la cause de l'effondrement de cet odieux système.

La plupart des thermes de Rome, monuments si remarquables et si en vue, ont des passages souter-

rains qui communiquent avec la campagne. Ces passages avaient dû être ménagés par les fondateurs pour cacher leur fuite à l'heure du danger, ou pour recéler les produits de leurs rapines et de leurs violences.

Les Trois-Cents avaient choisi les passages souterrains des Thermes de Caracalla pour leur assemblée du 15 février.

A la nuit tombante, les avant-postes des conspirateurs vinrent en silence, comme des ombres mouvantes, se placer aux approches de ce désert de pierres antiques.

De temps à autre, ils échangeaient à voix basse le mot d'ordre avec d'autres ombres plus nombreuses qui, lentement, se dirigeaient vers le lieu indiqué.

CHAPITRE XX

LE TRAITRE

Le gouvernement pontifical avait été réveillé de sa léthargie par la libération de Manlio et l'exécution du cardinal. On renforça les troupes, on garda sous les armes tous les soldats valides, romains ou étrangers; la police était sur pied, elle arrêtait au hasard des citoyens de tous rangs : les prisons regorgeaient.

Un membre des Trois-Cents — honte et malédiction ! — s'était laissé corrompre. Nouveau Judas, il se vendit pour espionner les mouvements de ses frères.

Heureusement, il n'était pas du petit nombre des braves, parmi les braves, qui avaient prêté la main à l'attaque de la prison ou à la délivrance de Clélie et de Silvia ; mais il avait connaissance de la convocation pour le 15, et en avait dûment informé la police.

Les conspirateurs italiens ont toujours une contre-

police. Les Trois-Cents avaient la leur, à la tête de laquelle était placé Muzio.

Son costume de lazzarone le servait admirablement dans cette mission. Grâce à ce déguisement, il pouvait souvent faire parler les espions des prêtres, car les prêtres emploient comme espions les pauvres, les malheureux qui mendient leur pain dans les rues et sur les marchés de Rome.

Mais cette fois il n'avait rien découvert, et cela se comprend. Un des Trois-Cents ayant été soudoyé, on n'avait aucunement besoin d'avoir recours à tout ce système d'espionnage.

. . . .

Le dernier conspirateur était entré dans le passage souterrain. Attilio avait élevé la voix et avait demandé :

— Les sentinelles sont-elles à leur poste ?

Pour toute réponse, on entend un son étrange, long, sourd, comme le sifflement du serpent.

C'était le signal d'alarme de Muzio.

Lui-même ne tarde pas à paraître. Sa haute taille se dessine sous l'arche.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il, nous sommes déjà cernés d'un côté par la troupe armée, et un second corps s'approche de la sortie sud.

Ce danger imminent, au lieu de faire trembler tous ces jeunes cœurs, les remplit d'une ardeur nouvelle. Leur courage est sans bornes, leur résolution inébranlable.

Attilio promène les yeux sur cette vaillante petite bande. Il voit que nul ne bronche.

Il ordonne alors à Silvio et à deux autres d'aller en reconnaissance.

Une seconde sentinelle accourait en ce moment et corroborait le dire de Muzio.

Les autres sentinelles tardaient à paraître. Attilio craignit qu'elles n'eussent été arrêtées, et le cœur du jeune chef se serra à cette pensée.

Silvio, heureusement, vint le rassurer ; il les avait vues près de l'entrée du souterrain.

Il fut interrompu par le bruit de quelques coups de feu, et au même instant les sentinelles en question entraient pour avertir leur chef que les troupes s'assemblaient en grand nombre et qu'elles avaient tiré sur une file qui avait osé avancer.

Tout retard pouvait perdre nos conspirateurs. Attilio le sentit, et il commanda à Muzio de charger avec un tiers de leurs forces, lui-même suivrait avec le second tiers , et Silvio conduirait l'arrière-garde.

— C'est l'heure de l'action, non celle des discours, ajouta-t-il d'un ton bref. Peu importe le nombre des soldats qui nous entourent, il faut au moyen de nos poignards nous frayer une route au travers de leurs lignes.

Il dit alors à Muzio de ne prendre que vingt hommes et de tomber rapidement sur l'ennemi. Lui, Attilio, le suivrait de près.

Muzio eut promptement rangé ses vingt hommes. Il enveloppa son bras gauche de son manteau, saisit son arme de la main droite et commanda l'attaque.

Une seconde après, la troupe rangée vit surgir de la sombre et silencieuse entrée du souterrain un

bataillon d'hommes furieux, qui se rua sur elle. Les fusils n'avaient pas eu le temps de s'abaisser que déjà ils étaient arrachés des mains des papalins ; plus d'un mordit la poussière.

Les charges précipitées de la seconde et de la troisième division des conspirateurs achevèrent de mettre le trouble dans l'armée du pape. Les soldats du Saint-Père, effrayés par les cris des assaillants qu'ils croyaient en nombre formidable, prirent honteusement la fuite.

Ils se sauvèrent dans toutes les directions. Le Campo-Vaccino, les sentiers qui conduisent au Campidoglio étaient encombrés de fuyards, poursuivis par ceux qu'ils devaient arrêter.

Ils jetaient tout ce qui pouvait les gêner dans leur course échevelée, casques, épées, fusils. Il y eut plus de blessés par les armes amies que par les poignards des ennemis.

La déroute était complète, le ridicule complet aussi.

Les braves champions de la liberté romaine, satisfaits d'avoir dispersé aussi parfaitement les mercenaires de Sa Sainteté, se séparèrent et regagnèrent leurs foyers.

Le lendemain, parmi les morts qui gisaient près des Thermes, on découvrit le corps d'un tout jeune homme, d'un adolescent, car ses joues n'étaient encore couvertes que d'un léger duvet. Il était couché sur le dos, et le mot traître était attaché sur sa poitrine, avec un poignard qu'on avait laissé dans la plaie.

Les Trois-Cents l'avaient reconnu. Justice avait été faite sur-le-champ.

Pauvre Paolo ! il avait eu le malheur de devenir

l'amoureux de la fille d'un papalin. Celle-ci, semblable à Dalila, avait obtenu son secret et l'avait trahi vis-à-vis de son père, dès qu'elle sut qu'il faisait partie d'une conspiration.

Pour sauver sa vie, l'infortuné jeune homme dut consentir à devenir espion. Il entra au service du gouvernement papal, et reçut le prix de sa trahison.

La valeur d'un cœur intrépide est inestimable : Attilio nous le prouve.

Un seul homme au cœur de lion peut mettre en fuite une armée entière.

Mais aussi comme la peur est contagieuse ! Nous avons vu des armées entièrement saisies d'une terreur panique, en plein jour, aux cris de : « Sauve qui peut ! la cavalerie ! l'ennemi ! » ou même au simple bruit de quelques coups de feu, — et ces armées avaient déjà combattu vaillamment, et elles devaient se réhabiliter par d'autres combats longs et vaillants.

La peur est un sentiment honteux et dégradant. Nous pensons que les nations de l'Europe méridionale y sont plus portées que les peuples froids, sérieux du Nord.

Qu'il ne nous arrive jamais, mon Dieu ! de voir une armée italienne succomber à une attaque de ce mal aigu qui tue l'*homme*, bien qu'il semble protéger sa vie !

CHAPITRE XXI

LA TORTURE

L'heure solennelle de la vengeance n'a pas encore sonné et le résultat de tous les événements que nous avons narrés n'est, hélas ! pour les maîtres de Rome, qu'une terreur mortelle.

Ils tremblent pour leur vie, ces hommes en robe noire ! Ils frissonnent à l'idée que le fil qui retient l'épée de la colère du peuple ne soit coupé.

Mais l'heure marquée pour la délivrance n'est pas venue ; la mesure de la coupe n'est pas comblée ; le dieu de la justice retarde le moment de la rétribution.

Connaissez-vous l'amour des papalins pour la torture, leur soif de l'appliquer, leur raffinement de cruautés ?

Ignorez-vous que Galilée fut torturé ? Galilée, le plus grand homme de l'Italie !

Et n'est-ce pas encore un prélat qui a fait murer Ugolin et ses quatre fils, les condamnant à la mort la plus atroce ?

Malheur à l'homme qui ose, dans l'Italie du pape, laisser soupçonner les talents plus grands qu'il a reçus de Dieu ! Il sera livré entre les mains des bourreaux ; on lui fera subir les plus horribles tortures morales et physiques jusqu'à ce que, épuisé par la souffrance, il s'écrie que les ténèbres sont la lumière !

N'est-il pas honteux, autant que surprenant, qu'au dix-neuvième siècle, dans ce siècle si éclairé, si avancé, l'on puisse trouver un peuple prêt à ajouter foi aux fables appelées doctrines de l'Église ; que l'on puisse permettre à des prêtres de disposer du salut à leur fantaisie et d'exercer un pouvoir si grand, que le rois et les princes recherchent leur alliance comme le moyen le plus sûr de retenir dans l'asservissement leurs malheureux sujets ?

L'Angleterre, l'Amérique, la Suisse ont aboli la torture.

Mais à Rome, la torture, bien que cachée, existe toujours, elle est aussi puissante que jamais.

La lumière n'a pas encore pénétré dans ces repaires appelés cloîtres, séminaires, couvents. Leurs secrets ne sont pas encore dévoilés. Lieux affreux ! où des êtres humains, des hommes et des femmes sont renfermés aussi longtemps que dure leur vie ! où ces malheureux sont liés par des vœux terribles qui les séparent à tout jamais des douceurs, des affections naturelles et de la sainte amitié !

Elles sont effrayantes, les punitions infligées à l'in-

fortuné membre de ces sociétés chrétiennes soupçonné de froideur dans ses convictions ou du désir d'être relevé de son vœu !

Et quel moyen a-t-il d'obtenir justice dans un pays où le despotisme règne absolu, où la liberté de la presse est enchaînée ?

La justice n'existe pas pour lui.

Oui, c'est à Rome, nous le répétons, à Rome, dans la ville gouvernée par le vicaire de Dieu, le représentant de Christ, l'homme de paix, que la torture existe aussi affreuse qu'au temps de saint Dominique et de Torquémada.

A cette époque présente, époque de secousses politiques, tous les jours les tenailles, les cordes, les crochets sont mis en réquisition.

. . . .

Le pauvre Dentato, le brave sergent de dragons, qui, par son concours, avait facilité l'évasion de Manlio, en fit la cruelle expérience.

Il fut arrêté : on voulut lui arracher le nom de ses complices. Muet devant les menaces, on lui fit subir le matin, à midi et le soir des peines si atroces qu'il demandait la mort comme une grâce.

Les persécuteurs finirent pas se lasser. Ce corps mis en lambeaux renfermait une âme d'airain. Il ne dit pas un mot qui pût compromettre ses amis ! On finit par le jeter dans un cachot où on le laissa mourir.

Mais les infâmes bourreaux prétendirent qu'il avait parlé, et faisaient tous les jours de nouvelles arrestations.

Et le monde tolère encore ces démons aux formes humaines !

Que Dieu accorde bientôt aux Italiens la force, le courage , la volonté nécessaires pour briser ce joug odieux !

Qu'il nous libère — avant que nous ne soyons épuisés par la prière — de ceux qui prennent son saint nom en vain, et qui chassent Christ lui-même du temple pour y établir les tables de leurs vendeurs !

CHAPITRE XXII

LES BRIGANDS

Éloignons-nous de ces scènes d'horreur et revenons auprès de nos fugitifs sur la route de Porto-d'Anzo.

Leur cœur est triste, car ils laissent derrière eux bien des amis. A cette tristesse vient se joindre l'inquiétude : la route qu'ils parcourent est loin d'être sûre.

Cependant l'air frais du matin, l'air pur de leur pays bien-aimé dissipe graduellement la tristesse et l'inquiétude de nos voyageurs.

Il serait difficile de trouver sur toute la surface de la terre un endroit semblable à la Campanie, et qui présente autant d'images de la grandeur passée, autant de traces de la misère présente. Cette contrée si populeuse, si fertile jadis, est maintenant déserte et aride.

Les ruines qui la couvrent font la joie de l'antiquaire :

ce sont autant de preuves de la prospérité, de la puissance des anciens Romains. Le chasseur aussi y est heureux; il trouve dans ces vastes landes assez de gibier pour le satisfaire; mais l'homme, l'ami de l'humanité pleure sur ces grands déserts; pour lui c'est le cimetière de toutes les gloires passées.

Les propriétaires de ces immenses plaines sont en petit nombre, et encore ces quelques propriétaires appartiennent au clergé. Ils sont trop absorbés par les plaisirs et les vices de la grande cité pour trouver le temps de les visiter. Ils se contentent d'y faire paître quelques troupeaux de moutons.

Le brigandage est inséparable d'un gouvernement clérical. Rappelons-nous que ce gouvernement est protégé par des mercenaires poltrons et brutaux. Ces misérables deviennent souvent voleurs, meurtriers, criminels de la pire espèce et fuient dans les endroits semblables à ce grand désert historique où ils trouvent abri et refuge inviolable.

Nous apprenons par la statistique qu'à Rome les meurtres sont plus fréquents que dans toute autre ville, proportion gardée de la population.

Pouvons-nous espérer qu'il en soit autrement, vu l'éducation corrompue inculquée par les papalins?

Mais à côté de ces brigands sortis des rangs de l'armée payée par le clergé, et qui, depuis quelques années, ont commis tant d'affreux ravages, existent d'autres proscrits que l'on confond avec eux.

Esprits nobles, vigoureux, sauvages, ils sont bien à tort accusés de vivre de rapines. Ils ont simplement fui les humiliations auxquelles tout citoyen de Rome

est journellement condamné, et se sont retirés dans les plaines de la Campanie. Ils mènent une vie errante, pleine de périls, mais exempte de tout vol et de tout meurtre.

Notre sympathie leur est acquise.

Dans leurs rencontres avec la police et les gardes nationaux, ils ont fait preuve d'un courage, d'une opiniâtreté dignes d'une meilleure cause. Conduits par un chef éclairé, inspirés par l'amour de leur patrie, ces proscrits formeraient un corps d'armée intrépide qui saurait résister vaillamment et victorieusement à l'envahissement étranger.

Tous les brigands ne sont certes pas des assassins.

Orazio, vaillant Romain, brigand de profession, était admiré et respecté par tous les habitants du Transtévère, surtout par les femmes, qui savent toujours reconnaître et apprécier la bravoure personnelle.

On le disait descendant du fameux Horatius Coclès, qui, seul contre l'armée de Porsenna, défendit un pont.

Comme son ancêtre, il avait perdu un œil.

Il avait servi avec honneur, malgré son extrême jeune âge, la République romaine ; le 30 avril, il fut l'un des premiers à l'assaut, et l'un de ceux qui mirent en déroute l'armée ennemie.

Il fut blessé au front à Palestrina.

A Velletri, il désarçonna un officier napolitain, le désarma et rapporta en triomphe son prisonnier à Rome.

Il eût été à désirer pour Julia et ses amis que les plaines de la Campanie ne fussent hantées que par les frères d'Orazio !

Nos voyageurs approchaient de la côte lorsqu'un coup de feu renversa le cocher. Ils comprirent immédiatement qu'ils allaient être attaqués par de véritables brigands, et qu'ils étaient déjà à portée de leurs fusils.

Manlio saisit les rênes, lança les chevaux au galop, mais quatre hommes armés se précipitèrent devant la voiture.

— Arrêtez-vous, ne bougez pas, ou vous êtes un homme mort ! s'écria un des voleurs, celui qui paraissait être le chef de la bande.

Le sculpteur vit combien toute résistance serait vaine. Il se tint immobile.

Les voleurs ouvrirent la portière, et d'un ton peu galant prièrent les dames de descendre.

La vue de tant de beauté les frappa d'étonnement, leur ton s'adoucit, l'admiration se peignit sur leurs traits, — c'était presque un regard, suppliant le pardon, qu'ils adressaient à Julia et à Clélie.

Cet attendrissement fut de courte durée ; leur nature sauvage eut bientôt repris le dessus.

Le chef s'adressant aux femmes tremblantes, d'un ton rude dit :

— Mesdames, si vous nous suivez de bonne grâce, il ne vous arrivera aucun mal, mais si vous résistez, vous exposez votre vie. Pour vous prouver que nous parlons sérieusement, je vais frapper cet homme.

Et il visa avec son pistolet Manlio, qui eut la présence d'esprit de ne pas bouger ou paraître ému.

Silvia et Aurélia éclatèrent en sanglots et poussèrent des cris déchirants. Clélie devint pâle comme la mort. Julia seule conserva un peu de sang-froid. Elle était

douée de l'âme forte, énergique, exempte de terreur qui se rencontre si souvent chez ses compatriotes.

Elle s'avança vers le brigand.

— Prenez ce que nous possédons, lui dit-elle, nous vous abandonnerons volontiers tout ce qui se trouve dans la voiture, mais épargnez nos vies et laissez-nous poursuivre notre route.

Elle glissa en même temps dans la main du bandit une bourse pleine d'or.

Celui-ci la pesa soigneusement, et parut hésiter, il regarda sa belle interlocutrice, puis Clélie ; peu à peu ses yeux s'enflammèrent de convoitise.

— Non pas, belle dame, répliqua-t-il, nous ne sommes pas tous les jours aussi favorisés par la fortune. Nous avons rarement un butin aussi ravissant. Des visiteuses aussi séduisantes que vous nous porteront bonheur. Suivez-nous !

Julia resta muette : elle ne comprenait pas la présomption du brigand. Clélie, qui avait été arrachée la veille à un danger semblable, ne comprit que trop.

Au froid du désespoir qui l'avait frappée lorsqu'elle avait vu la vie de son père menacée, succéda une convulsion d'horreur et de colère, elle arracha un poignard qu'elle avait caché dans son sein et se rua sur le bandit.

Julia, voyant l'héroïque attaque de son amie, vint à son aide. Mais que pouvaient-elles, deux femmes contre trois hommes, car deux brigands vinrent prêter main forte à leur chef, tandis que le quatrième se ruait sur Manlio qui avait vainement tenté de voler au secours de son enfant. Il fut accablé de coups et traîné de force dans un bois qui bordait la route.

Julia fut promptement vaincue. Clélie se débattit un instant, mais son arme lui fut bientôt arrachée des mains et elle tomba au pouvoir du chef, qui prit la vaillante fille dans ses bras, et suivit les deux misérables qui entraînaient Julia dans les bois. Aurélia et Silvia, la raison égarée, poursuivaient les ravisseurs en les suppliant d'avoir pitié pour les deux jeunes filles.

Tous semblaient perdus.

La mort, et pire que la mort, les menaçait.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'une balle vint frapper le coquin qui portait Clélie. Il tomba raide mort et la pauvre enfant, entraînée dans la chute du cadavre, poussa un cri de joie comme son sauveur la relevait.

CHAPITRE XXIII

LE LIBÉRATEUR

Le sauveur inattendu qui était arrivé si à propos sur cette scène de violence n'est nullement un géant. Sa taille s'élève peu au-dessus de la moyenne, mais elle est si droite, ses épaules sont si carrées, sa poitrine si large, que l'on se sent en présence d'un homme remarquablement fort.

Dès que ce héros protecteur du sexe faible eut couché le chef des brigands dans la poussière, il visa celui qui entraînait Manlio, tira et le tua. Et sans attendre pour voir l'effet de son coup, — car ce chasseur de sangliers avait l'œil sûr, — il vola dans la direction que lui indiquait Clélie. Dès que la jeune fille avait compris que son père était sauvé, elle s'était écriée :

— Par là, par là ! sauvez Julia ! Oh ! sauvez-la !

Le jeune homme partit avec la rapidité du cerf, et, à l'immense joie de Clélie, il ne tarda pas à reparaître

avec Julia. Ses ravisseurs avaient pris la fuite au premier coup de feu.

L'étranger rechargea son fusil, le tendit à Manlio et s'appropria les armes des brigands qu'il avait tués.

Tous revinrent alors sur la route. La voiture était toujours là; les chevaux mangeaient tranquillement l'herbe tendre du bord du chemin.

Pendant un instant, personne ne put dire un mot, tant étaient grandes l'émotion, la joie, la reconnaissance qui inondaient le cœur de chacun. Les quatre femmes regardaient la figure de l'étranger avec une admiration fervente, religieuse.

La valeur est assurément une belle chose, surtout lorsqu'elle est déployée pour la défense de l'honneur et de la beauté de la femme. Et comme la femme sait apprécier le courage ! L'instinct de sa nature la pousse vers tout ce qui est grand.

Un amant hardi, sans crainte, sans tache aussi, méprisant la mort, gracieux de manières, sera sûr de gagner l'amour, l'admiration, la louange de la plus belle, de la plus noble d'entre les femmes.

Cette sympathie du beau sexe pour les qualités élevées du sexe fort a toujours été le principal promoteur de la civilisation et du bonheur social.

Grâce à l'amour de la femme, l'homme a abandonné peu à peu sa rudesse naturelle, son mépris pour les apparences extérieures; il est devenu doux, distingué, élégant, et son courage, âpre vertu, a été transformé par elle en noble chevalerie.

Loin d'être inférieure à l'homme, la femme est son initiateur, son instructeur. Le Créateur lui a confié la

mission de former, de développer la nature morale des hommes.

Nos jolies voyageuses regardaient donc avec admiration la belle prestance du brigand, car c'était un brigand, nous sommes bien forcés de le confesser, — peut-être même y avait-il dans l'expression des deux jeunes filles un peu plus de reconnaissance que n'auraient approuvé Attilio et Muzio s'ils avaient été présents.

Cette admiration fit bientôt place à une surprise plus grande.

Le brigand s'était approché de Silvia, lui avait pris la main, avait déposé sur cette main un baiser tendre et respectueux, et d'une voix émue :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, signora ?

« Regardez mon œil. Ne vous rappelle-t-il rien ? Sans vous, sans vos soins maternels, l'accident qui m'a privé de cet œil m'eût coûté la vie.

— Orazio, Orazio, vous ici ! s'écria Silvia en l'embrassant. Oui, c'est bien vous, le fils de ma vieille amie !

— Oui, je suis Orazio, Orazio à qui vous avez sauvé la vie quand vous m'avez recueilli mourant ! ce pauvre orphelin que vous avez nourri et soigné lorsqu'il était abandonné de tous !

Et il la pressa sur son cœur.

La première émotion de cette rencontre passée, Orazio dut recevoir les chaleureuses expressions de reconnaissance de tous ceux qu'il avait délivrés et raconter comment il s'était trouvé si opportunément sur le théâtre de l'affreuse scène des brigands.

Il chassait dans le voisinage, paraît-il. De loin, il

avait aperçu l'attaque et était accouru pour secourir les voyageurs.

Il engagea Manlio à repartir au plus vite, car les deux bandits qui avaient échappé pourraient, dit-il, revenir sans tarder avec plusieurs autres brigands de leur bande.

Il s'informa du lieu de leur destination, et après avoir installé les dames dans la calèche, monta sur le siége à côté de Manlio, s'empara des guides et partit au galop.

Le trajet qui les séparait encore de Porto-d'Anzo était fort court. Nos voyageurs furent bientôt rendus à ce délicieux petit port. L'air de la mer semblait les faire revivre et dissiper leur fatigue.

Julia surtout renaissait, son teint s'animait, ses yeux brillaient ; elle se retrouvait dans son élément. Fille de la reine de l'Océan, elle était, comme tous les enfants d'Albion, amoureuse de la mer, elle soupirait après son parfum saumâtre lorsqu'elle en était éloignée.

Les fils de la Grande-Bretagne flairent l'Océan partout où ils vont. Leur instinct d'insulaires ne les trompe jamais. Ils peuvent sympathiser avec les dix mille de Xénophon lorsque, épuisés par leur long, leur dangereux Anabase, ils arrivèrent au sommet du mont de Téchès et découvrirent la mer. Avec quels transports ils s'écrièrent : « Thalassa ! Thalassa ! » et, tombant à genoux, saluèrent Amphitrite verte et argentée comme leur mère, leur amie, leur divinité tutélaire.

CHAPITRE XXIV

LE YACHT

Le cœur de la jeune Anglaise frémit de joie à la vue de son petit navire mollement bercé par les eaux de la Méditerranée.

— Danse! gracieuse naïade! s'écria-t-elle. Étends tes ailes pour porter mes amis jusque sur une côte hospitalière. Je t'aime comme la plus tendre des amies.

Que de beaux jours je te dois! Ne m'as-tu pas fait éprouver les joies les plus grandes, ne m'as-tu pas inspiré les idées les plus pures, n'as-tu pas fait naître en moi les aspirations les plus élevées, ne m'as-tu pas fait rêver à l'infini? Je t'aime lorsque les eaux calmes reflètent ta beauté dans leur sein transparent comme dans un miroir, et que, paresseuse, tu te laisses bercer amoureusement par le léger souffle du vent du soir qui enfle mollement tes voiles. Je t'aime encore mieux lorsque tu plonges, comme un vaillant coursier de

Neptune, dans les ondes blanches d'écume, et que, poussée par l'orage et nullement effleurée par la tempête, tu te frayes une route à travers les vagues furieuses. Étends tes ailes, *Mouette* chérie, étends-les pour ta maîtresse ! Emmène-la avec ses amis loin de cette traîtresse plage !

Les compagnons de Julia s'associaient à l'enthousiasme, à la joie de la jeune fille, et leurs regards se portaient sur le petit vaisseau.

Julia cependant craignait de traverser Porto-d'Anzo avec toute sa suite ; elle redoutait d'éveiller les soupçons des gardiens du port. Il fut donc résolu que Silvia et Clélie resteraient sous la protection d'Orazio, qui se serait fait tailler en pièces plutôt que de tolérer la moindre familiarité vis-à-vis de ses protégées.

Tous les trois descendirent avant d'entrer dans la ville, et ils devaient attendre dans un petit bois peu éloigné du port que Julia pût venir les chercher. Elle poursuivit sa route avec Manlio comme cocher, Monna Aurélia pouvait passer pour être la femme de chambre, et, mettant pied à terre sur le port, elle monta avec ses compagnons sur son yacht.

Capo d'Anzo forme la limite du sud, Civita-Vecchia celle du nord de cette périlleuse et inhospitalière côte romaine.

Le pilote pointe avec précaution lorsqu'il s'éloigne en hiver de ces parages, qui sont constamment visités par la tempête. Le vent du sud-ouest est particulièrement dangereux. Que de navires il a brisés près de Capo d'Anzo !

L'embouchure du Tibre n'est navigable que pour les

embarcations qui ne tirent pas plus de quatre ou cinq pieds, et encore ne peut-on s'y aventurer qu'au printemps. La rive gauche est couverte de marais. Autrefois, ces marais servaient de refuge à la batailleuse peuplade des Volsques. Les Romains, longtemps harcelés par eux, eurent de la peine à les soumettre.

Des ruines de l'ancienne capitale des Volsques, Ardea, s'élèvent encore grandes et sont un témoin de l'ancienne prospérité de ce peuple.

Le promontoire d'Anzo ferme le port au nord et lui donne son nom. Le yacht de notre héroïne est amarré près de la jetée.

L'arrivée de Julia, vue d'un œil jaloux par les prêtres qu'elle rencontre, car ils ont tous voué une haine profonde aux Anglais, qui sont à la fois « hérétiques et libéraux », cause la joie la plus grande au petit équipage de la *Mouette*. Les matelots la reçoivent avec des transports d'allégresse, car elle s'était toujours montrée bonne et affable pour eux.

Le marin, exposé toute sa vie à des dangers immenses, est bien digne de l'estime de la femme. Jamais elle ne trouvera dévouement plus grand, plus vrai que dans ces rudes mais généreux loups de mer.

Après avoir répondu affectueusement à l'accueil de ses compatriotes et serviteurs, la belle Anglaise descend à sa cabine pour s'entendre avec son capitaine Thompson, un vieux marin, sur le moyen de faire embarquer les deux autres fugitives.

— Bon quart ! bon quart ! s'écrie-t-il joyeusement. Il est enchanté d'échapper à une paresse forcée. Laissez-moi faire, mademoiselle. Je trouverai bien

moyen d'embarquer ces pauvres femmes et do les emporter loin de ce diable de trou !

En moins d'une heure, le capitaine, fidèle à sa parole, levait l'ancre. Le yacht, toutes voiles étendues, sortait fièrement du port, emportant nos exilés. Leur cœur débordait de reconnaissance pour avoir échappé aussi heureusement aux serres de leurs persécuteurs et cependant leurs yeux se mouillaient en voyant fuir la côte.

CHAPITRE XXV

LA TEMPÊTE

Nos lecteurs se souviendront que l'on entrait à peine dans la troisième semaine de février, — ce mois terrible pour ceux qui sont en mer, — le pire des mois dans la Méditerranée.

Il est un proverbe italien très-significatif :

Long décembre vaut mieux que court février.

Bien que le capitaine Thompson eût obéi avec précipitation aux désirs de sa jeune maîtresse, il n'avait pas négligé de consulter le baromètre et, l'ayant vu baisser considérablement, il éprouva une certaine inquiétude. Il prévoyait qu'un vent violent du sud-ouest ne tarderait pas à les envelopper. Sur cette côte couverte de récifs, aucune bourrasque n'est plus à craindre.

Cependant la *Mouette*, poussée par une légère brise,

sortait gracieusement du port. Gracieusement aux yeux du capitaine Thompson et de Julia, mais nullement à ceux d'Aurélia et de Manlio, qui, ne s'étant jamais auparavant confiés à l'Océan, ressentaient un malaise extrême causé par le roulis du yacht.

Julia désirait croiser le long de la côte et amarrer à un petit village de pêcheurs situé à quelques milles de Porto d'Anzo et où l'on trouverait Silvia et Clélie.

Le capitaine se serait jeté dans le feu et dans l'eau pour satisfaire aux désirs de sa jeune maîtresse, — désirs qui étaient des ordres pour lui ; — mais les éléments furent plus puissants que sa bonne volonté.

Au doux zéphir succédèrent de violentes rafales, et des nuages noirs paraissaient à l'horizon et, poussés par l'impétueux vent, s'amoncelaient en tourbillonnant.

La tempête s'élevait, et chaque minute augmentait le danger d'être brisé contre les rochers si l'on restait près de la côte.

La nuit tombait, les écueils battus par les vagues disparaissaient à la vue.

La seule chance de salut était de jeter l'ancre.

Thompson s'approcha de Julia ; enveloppée d'un châle, elle était sur le pont et observait. Il lui communiqua sa détermination, à laquelle elle acquiesça.

Les matelots s'apprêtaient à obéir à l'ordre de leur maître, mais Julia se levant subitement s'écria :

— Arrêtez !

Elle venait de sentir le vent tourner, jeter l'ancre n'était plus sûr. Il fallait gagner le large et affronter la tempête.

Les voiles se gonflèrent et la *Mouette*, obéissante au gouvernail, s'éloigna, laissant le ressac derrière elle.

Le vent soufflait par bourrasques, parfois furieuses. Les mâts craquaient, les voiles, les cordages gémissaient, le balancement du yacht devenait effrayant.

Le capitaine Thompson commandait du ton énergique et calme habituel aux marins anglais :

— Attention ! Soutenez les drisses ! Soyez prêts à lâcher ? Ne retenez rien !

Après avoir loffé un instant encore, ils vainquirent le péril imminent.

Les bourrasques cependant augmentaient de force, et l'on n'osa plus déployer toutes les voiles. Thompson ordonna de prendre trois ris à la voile principale, d'enlever le foc et la voile de l'avant.

Tout fut prêt pour parer les épouvantables coups de vent qui battaient les flancs du frêle navire, le couvraient d'écume et menaçaient de le submerger.

Présentement la *Mouette* vira de bord, et, tout en continuant de s'éloigner de la côte, elle luttait vaillamment contre la tempête, qui augmentait de minute en minute.

Tous les éléments semblaient déchaînés.

Une vague, véritable montagne, passa par-dessus le frêle esquif, renversant tout sur le pont. — Un matelot penché sur le bord du navire fut emporté par l'onde en fureur et disparut dans son sein.

Dès que Julia put se relever, elle courut du côté où le malheureux avait été englouti ; elle-même lui jeta une corde. Tout fut tenté pour le sauver, inutilement, hélas !

Thompson supplia Julia de descendre; il redoutait pour elle le sort de l'infortuné matelot.

Elle obéit à regret, forcée en quelque sorte par l'assaut d'une nouvelle vague qui renversa les pilotes contre le gouvernail, lança le capitaine sous le hauban du grand mât et força les hommes d'équipage à se tenir partout où ils pouvaient.

Dans sa cabine, Julia trouva un spectacle tellement comique qu'elle ne put retenir son sérieux, malgré le danger du moment, et malgré le chagrin réel qu'elle éprouvait de la perte du pauvre matelot.

La vague qui avait balayé ce malheureux, avait imprimé au navire un mouvement si violent qu'Aurélia avait été lancée comme un paquet dans le coin où Manlio s'était réfugié. La pauvre femme, folle de terreur, croyant sa dernière heure venue, se cramponnait à l'artiste comme un naufragé à sa planche de salut. Manlio la conjurait de le lâcher, elle l'étouffait, mais plus il priait, plus elle l'étreignait. Le sculpteur, habitué à mouvoir des blocs de marbre, demeurait sans force vis-à-vis de la matrone affolée. Cependant, grâce au roulis, il put desserrer tant soit peu la prise d'Aurélia et éviter la strangulation.

Julia les aperçut à ce moment tragique. Après avoir ri de tout cœur, elle appela un domestique qui l'aida à calmer Aurélia.

Toute la nuit, la *Mouette* eut à lutter contre la tempête. N'eussent été sa construction parfaite, l'habileté de son capitaine, le courage de ses matelots, elle eût sombré immédiatement.

Vers le matin, le calme se rétablit, le vent tourna au sud-sud-ouest.

On put alors constater sur le petit navire toutes les avaries causées par l'orage : les deux chaloupes avaient été enlevées ainsi que tout ce qui était sur le pont, et le mât de l'avant était fendu.

Le capitaine dit à Julia qu'il serait urgent de mouiller à Porto-Ferrajo ou à Longone pour réparer le yacht. Julia, sachant toute l'impossibilité de faire aucune réparation en pleine mer, adhéra complétement à la proposition de Thompson. Celui-ci fit voile pour Longone, où nous prendrons congé de la belle Anglaise pour quelque temps.

CHAPITRE XXVI

LA TOUR

Il est temps que nous retournions auprès de Clélie, de sa mère et de son compagnon et que nous nous informions de ce qui leur est arrivé.

A la nuit tombante, Orazio, suivant les instructions qu'il avait reçues de Julia, alluma un grand feu sur la plage, feu qui devait guider le navire.

Puis il se mit à la recherche d'un bateau qu'il pût louer pour conduire les deux femmes au yacht.

Il avait à peine terminé ces préparatifs, que le vent se leva et fit pressentir l'orage qui allait éclater.

Orazio, prévoyant qu'il serait impossible de s'embarquer avant le matin, fit alors la reconnaissance des alentours, dans l'espoir de trouver un abri contre la nuit et la tempête.

Il découvrit bientôt les ruines d'une tour.

Les côtes de la Méditerranée sont couvertes de ruines

semblables, tours élevées sans doute par les pirates du moyen-âge ; ils y établissaient des signaux qui les avertissaient au loin de l'état des côtes, dont ils ne s'approchaient qu'à bon escient.

Orazio amena ses deux protégées dans cette tour et les y installa aussi confortablement que les circonstances le permettaient ; il fit du feu et roula autour du brasier quelques grosses pierres en guise de siéges. Puis il laissa Silvia et Clélie pour retourner sur la plage.

Insensible aux rafales de la tempête, il se promenait en long et en large, se fatiguant la vue à chercher sur la mer furieuse un point qui pût être la *Mouette*.

Pourrait-elle résister à cette attaque furieuse de tous les éléments ?

Orazio frémit en y pensant. Trempé par l'embrun, il continuait sa garde et redoutait de voir les vestiges d'un naufrage.

Après quelques heures de cette attente pénible, il aperçut un objet noir ballotté par les vagues ; tantôt il avançait, tantôt il reculait, enfin il échoua sur la plage.

Orazio courut le relever.

Cet objet n'était autre que le corps d'un homme, apparemment privé de vie ; ses membres raides étaient encore cramponnés à une bouée.

Orazio le souleva dans ses bras vigoureux, le porta à la tour et l'étendit près du feu.

Le naufragé portait les vêtements d'un matelot, et n'était autre que le malheureux homme d'équipe de la *Mouette* qui avait été balayé par la lame effroyable.

Les deux femmes s'efforçaient de ranimer ce corps raidi déjà : elles lui enlevaient ses vêtements trempés, se dépouillaient de quelques-uns des leurs pour le couvrir, le frictionnaient longtemps, sans se lasser une seconde. Orazio attisait le feu, faisait sécher les hardes du marin et aidait Clélie et sa mère dans les soins qu'elles prodiguaient à l'infortuné.

Enfin, elles poussèrent un cri de joie, — le naufragé avait fait un mouvement ! Peu à peu il revint à la vie. Mais que lui donner ? Il lui aurait fallu quelques gouttes de ce *wiskhey* si apprécié des matelots anglais. Elles n'en avaient pas.

Orazio heureusement était muni d'un flacon de vin d'Orviéto. Silvia le prit et versa une partie du contenu dans le gosier du marin. Celui-ci, étendu les pieds vers le feu, la tête posée sur une pierre pour oreiller, s'endormit d'un sommeil si profond, que yacht, tempête, naufrage et même gardes angéliques furent plongés dans l'oubli le plus complet. Son sommeil n'aurait pas été plus parfait si sa couche avait été de plume.

La jeune Clélie, épuisée par les émotions de la veille aussi bien que par celles de la nuit, ne tarda pas à suivre un si bel exemple ; la tête appuyée sur les genoux de sa mère, elle s'endormit profondément.

Orazio retourna à son poste d'observation. Toute la nuit, il marcha sur la côte, en proie aux plus grandes inquiétudes. Vers le matin, il revint à la tour pour sécher ses vêtements, qui dégouttaient d'eau de mer, et pour prendre une heure de repos après sa longue et triste veillée.

Silvia ne s'était pas endormie. Par moments, elle

sommeillait; mais, loin de reposer, elle se réveillait de ses courts assoupissements plus rompue qu'auparavant.

Son imagination, toujours en travail, lui retraçait alors sous les plus sombres couleurs tous les dangers que sa famille et elle affrontaient. Elle tremblait sur le sort de Manlio arraché à la fureur des prêtres pour être exposé à la fureur de l'Océan. Elle pensait à son amie Aurélia exposée à tous les dangers par suite de sa nature généreuse, et Clélie, cette chère, cette précieuse enfant, persécutée déjà, pourrait-elle résister à tant de fatigues? Le cœur de la mère se contracta douloureusement. Elle regardait avec une tendresse ineffable son enfant appuyée sur elle.

Elle n'aurait pas fait pour un empire le moindre mouvement, dans la crainte d'éveiller cette fille chérie, qui pesait de tout son poids sur ses membres endoloris et engourdis.

Le proscrit romain ne put fermer l'œil.

Il se sentait trop près des prêtres rusés qui régnaient à Porto-d'Anzo. Pour lui, le péril était grand.

Il s'assit près du feu qu'il alimentait avec les branches promptement assemblées la veille, et il se sécha aussi bien qu'il put. Il s'était dépouillé de son manteau dès le soir, pour couvrir ses compagnes, que leurs robes garantissaient fort imparfaitement du froid de la nuit.

Le costume d'Orazio se composait d'un vêtement complet en velours noir orné de boutons d'argent. Des guêtres bouclées au-dessus du genou montraient une jambe admirablement tournée et couvraient un pied

Rien, heureusement, rien ne fut trouvé. Les deux femmes avançaient péniblement ; la pluie avait cessé, mais le vent n'était pas tombé, et il lançait à la figure des voyageuses des gerbes d'embrun ; elles lui résistaient avec difficulté et leurs petits pieds s'enfonçaient dans le sable mouillé.

Enfin Orazio s'écria :

— Plus d'inquiétude ! nos amis sont hors de danger, j'en réponds ! Maintenant à notre tour, mesdames ! Commençons notre voyage.

En disant ces mots, il tourna vers la droite et s'engagea dans un étroit sentier parfaitement connu de lui.

Les deux femmes confiées à sa garde marchaient après lui. Jacques, le jeune matelot anglais, les suivait en silence.

CHAPITRE XXVII

LA RETRAITE

La position d'Attilio et de ses compagnons fut extrêmement compromise par l'événement des Thermes de Caracalla.

Bien que le traître eût payé de sa vie son infâme action, et que les mercenaires du pape eussent été mis en déroute, la police était maintenant en éveil, et si elle ne connaissait pas positivement le nom des chefs de la conspiration, elle avait des soupçons qu'un mot suffirait à confirmer.

Et cependant, si au dehors les amis de la liberté avaient été aussi décidés, aussi bien préparés à tout risquer que nos amis de Rome l'étaient, les conspirateurs eussent pu, même le 15 février, tenter un grand coup.

Hélas ! les « modérés, » toujours enchaînés au char de l'égoïsme, n'ont pas voulu entendre le cri : Aux armes !

Ils préfèrent attendre, peu importe au prix de quelles humiliations, que la manne de la liberté leur tombe du ciel ou que l'étranger vienne délivrer leur pays, les lâches !

Que leur importe la dignité nationale ? Que leur importe le sourire de mépris des peuples de l'Europe qui assistent comme spectateurs à la vente et à l'achat de provinces ?

Ils ne pensent qu'au gain et aux charges rémunératrices ! Ils sont sourds à toutes propositions généreuses qui compromettraient en quoi que ce soit leur Eldorado de gains, bien que ces propositions puissent donner au pays, si elles sont exécutées avec énergie, et prospérité et unité nationales.

Cette bassesse de la classe moyenne est la cause de la dégradation actuelle de l'Italie. Sans cette lâcheté, baiser la pantoufle du pape serait une folie des siècles passés !

Elle est aussi cause que le sol de l'Italie est souvent trempé par le sang de ses fils les plus nobles et les plus braves, et que ceux qui échappent à l'épée errent dans les forêts pour fuir la vengeance des robes noires et des robes rouges.

Elle est cause encore que les pauvres demeurent plongés dans une misère abjecte !

Tel était le sort de Rome au commencement de l'année 1867.

Et pourtant elle aurait pu se relever, se régénérer, être heureuse, puissante ; elle aurait pu obtenir le diadème de l'indépendance et de la liberté, si l'étranger n'était encore venu au secours du « Père de

tous les peuples! » Aujourd'hui, enchaînée par la France, elle ploie sous la servitude!

Un soir, au commencement de mars, Attilio, Muzio et Silvio se réunirent à l'atelier de Manlio. Ils voulaient s'entendre sur ce qui pourrait être tenté à l'avenir.

Ils étaient restés dans Rome, espérant accomplir quelque chose. Mais le labyrinthe devenait de plus en plus inextricable. Nos héros si jeunes, si inexpérimentés ne savaient comment se tirer d'affaire, et les trois cents ne savaient comment dégager leurs compatriotes.

Attilio parlait avec amertume.

— Il est inutile, disait-il, complétement inutile de consacrer sa vie au bien du pays, aujourd'hui que les modérés paralysent tous nos efforts et se réconcilient lâchement avec les ennemis de l'Italie [1].

Comment des Romains peuvent-ils agir ainsi? Com-

1. Le lieutenant-colonel Chambers écrit en 1864 dans son ouvrage : *Garibaldi et l'unité italienne :* « On a tout récemment essayé de donner au soi-disant parti modéré l'honneur d'avoir rêvé, d'avoir projeté une Italie une. Voici ce que répond à ce sujet M. Stansfeld, lord de l'Amirauté, qui, par ses efforts constants, laborieux pour réformer son département, s'est acquis la gratitude de tout un peuple : « L'Italie a déjà si bien accompli « son unification qu'il est impossible de rêver ou de suggérer au- « cune politique autre que celle d'un achèvement absolu. Ce « succès, l'honneur qui en revient et les fruits pratiques qui en « découlent ont tant contribué de par le monde à servir les inté- « rêts du parti modéré, que l'on est naturellement porté à croire « que ce parti a dû avoir en vue depuis longtemps l'unification « de l'Italie, et qu'il n'a différé avec le parti national que dans la « politique à suivre pour arriver à ce but commun. »

« Quant à moi, je crois que l'acceptation, par les chefs du parti modéré, du principe de l'Italie unifiée comme principe d'une politique pratique, est de date toute récente.

ment peuvent-ils vivre en bonne harmonie avec ceux qui les ont vendus, eux et les leurs, tant de fois? Avec ceux qui nous ont précipités du sommet au dernier échelon de l'échelle des nations! Avec ceux qui ont corrompu et souillé notre ville! Avec ceux qui ont torturé nos pères et violé nos vierges!

« Remontons jusqu'à Gioberti, le fondateur de ce parti. — Le 10 février 1849, à la veille de la courte campagne terminée par la bataille de Novara, Gioberti dit aux Chambres sardes : « L'u-« nification de l'Italie est pour moi une chimère : nous devc « nous contenter de l'union des peuples. »

« Et si l'on parcourt les écrits, les discours, les actes de tous les chefs du parti modéré depuis son origine jusqu'à nos jours, on sera frappé de trouver que tous, sans exception, loin de revendiquer l'unité de l'Italie, exposent des théories diamétralement opposées à cette solution. On trouvera la preuve de ce que j'avance dans l'ouvrage de Balbo : — *Espérances de l'Italie ;* — dans celui de Durando : — *Essai sur la nationalité italienne ;* — il y parle de trois Italies : celle du Nord, celle du Centre, celle du Sud ; dans le volume de Bianchi Giovini : *Mazzini et ses utopies ;* et dans les *Révolutions d'Italie* de Gualterio.

« Minghetti, Ricasoli, Farini ont tous plaidé la cause d'une confédération de princes et nullement de l'Italie unifiée.

« Mais arrivons à Cavour.

« Tout récemment, on a essayé de réclamer pour lui l'honneur d'avoir, dès son adolescence, conçu l'idée d'une Italie une et puissante, dont il serait le ministre. On cite à l'appui de cette thèse une lettre écrite vers 1829 ou 1830. Il avait été arrêté et renfermé au fort de Bard, à cause de ses opinions politiques qu'il exprimait trop hautement. De la prison, il répond à une dame qui lui avait écrit une lettre de condoléances :

« Je vous remercie, madame la marquise, pour l'intérêt que « vous continuez à me porter malgré ma disgrâce. Mais, croyez-« moi, quels que soient les obstacles, je ferai mon chemin. J'ai « beaucoup d'ambition, une ambition énorme, et j'espère justifier « cette ambition lorsque je deviendrai ministre, car, dans tous « mes rêves, je me vois ministre du royaume d'Italie. »

« Cette lettre est des plus remarquables en ce qu'elle montre toute la foi que le grand homme d'État avait en lui-même lorsqu'il sortait à peine de l'adolescence. Mais aucune personne tant soit

...s sa colère, Attilio avait élevé la voix. Elle ...éclatante, furieuse.

Parle plus bas, frère, dit Silvio avec calme, tu ...ue nous sommes poursuivis. Un maudit espion ...ut-être là à écouter tes paroles. Ayons un peu de ...ce, quittons aujourd'hui cette ville. Regola

...nilière avec l'histoire de l'Italie et la phraséologie adoptée ...ra dans cette lettre la prophétie de l'unification qui s'ac...t en ce moment.

...royaume d'Italie est une phrase bien connue empruntée ...ıps de Napoléon Ier. Le royaume d'Italie a toujours voulu ...Italie du Nord... toujours, jusqu'à ce que les faits accomplis ...étendu sa signification. Le précédent de ce royaume a existé ...Napoléon ; il a été le but de la politique piémontaise de 48 ...et il a été un des articles les plus explicites du traité de ...ier en 1857.

...'article en question fournit, par ses phrases contradictoires, ...preuve convaincante que l'unification de l'Italie n'est jamais ...e dans le programme pratique du parti modéré : « Cavour, ...est-il dit, a fondé en 1847 le *Risorgimento ;* il s'était associé ...ur cette œuvre ses amis Cesare Balbo, Santa Rosa, Buoncom...gni, Castelli et plusieurs autres, connus pour leurs vues con...tutionnelles et modérées. Les principes soutenus par le nou...eau journal sont l'indépendance d l'Italie, union entre ses ...rinces, progrès du peuple dans le sentier de la réforme, ligue ...ntre les Etats italiens. » Et après avoir dit que Ricasoli et les ...efs du parti constitutionnel ont rappelé en Toscane la famille ...ınd-ducale (en 1847) et que Gioberti a proposé le retour du ...pe à Rome, l'écrivain ajoute : « Être rappelé par les plus intelligents et les plus modérés de leurs sujets a été un avantage immense pour les princes. »

« Tout ce que demandaient les hommes les plus influents de l'I...lie était l'union fédérale des divers États de la Péninsule assise ...ur une base libérale et constitutionnelle, union qui n'exclurait ...nême pas la maison d'Autriche. »

A la conférence tenue à Paris en 1855, après la guerre de Crimée, le Piémont fut représenté par Cavour. Il exposa aux hommes d'État réunis alors la condition de l'Italie ; mais, incapable d'entrer au cœur de la question italienne, il adressa à lord

prendra la charge de nos affaires. Partons ! Nous avons dans la Campanie et au-delà de bons, de courageux amis. Ne revenons à Rome que lorsqu'elle sera libre.

Nos généreux compatriotes nous appelleront brigands, aventuriers, comme ils ont appelé les « Mille »,

Clarendon deux papiers dans lesquels il soumettait son plan à l'appréciation du représentant de l'Angleterre.

Ce plan était une confédération des États d'Italie avec des institutions constitutionnelles, la garantie d'une indépendance complète vis-à-vis de l'Autriche, la sécularisation des légations avec un vicaire laïque placé sous la suzeraineté du Pape. Il aurait même alors acquiescé à l'occupation de la Lombardie par l'Autriche, si elle avait voulu demeurer dans les limites fixées par le traité de 1815.

Il est impossible de ne pas être frappé par la contradiction qui existe entre les louanges accordées à la soi-disant modération de Cavour et sa présomption, ainsi que celle de son parti, à s'attribuer tout l'honneur de l'unification italienne et à faire admettre comme théorie que tout autre parti n'a commis que fautes et excès et n'a apporté que des obstacles à l'accomplissement du grand œuvre.

De telles idées sont aussi injustes et peu généreuses qu'elles sont évidemment contradictoires. L'histoire, si elle admet la bonne foi en elles, les accusera quand même de partialité ; elles sont sans aucun doute superficielles et incapables de servir d'explication au mode de développement du grand problème de la nationalité italienne.

Interrogeons un autre témoin, Farina, qui a été premier ministre d'Italie :

Le 12 septembre 1861, le correspondant du *Times,* à Turin, écrit : « Vous n'avez pas oublié que dans l'*Æmilia,* Farina se plaignait avec amertume de la bassesse du parti modéré dans les moments d'épreuve et de lutte. » Cavour écrivait, en 1856, de Paris à M. Rattazzi : « J'ai vu M. Manin. C'est un homme excellent, mais il parle toujours de l'unité de l'Italie et d'autres radotages. »

Et, en 1860, La Farina, agent de Cavour en Italie, expliquait ainsi les divergences qui existaient entre son maître et le général

pendant la glorieuse expédition de Marsala, qui n'a pas laissé que d'étonner le monde entier. Que nous importe? Demain comme aujourd'hui nous travaillerons à l'émancipation de notre malheureux pays. Nous attendrons l'heure propice. Quand l'Italie voudra, nous volerons à son secours.

Garibaldi : « Je crois et j'ai toujours cru qu'il n'y a de salut pour la Sicile que dans le gouvernement constitutionnel de Victor-Emmanuel. » Cette assertion fut publiée avant le retour de Sicile de Garibaldi, et si Cavour avait gagné son dire et obtenu l'annexion, le royaume de Naples serait aujourd'hui entre les mains des Bourbons.

CHAPITRE XXVIII

LA FORÊT

Après deux heures de marche dans la forêt par un sentier qui, aux yeux de Silvia et de Clélie, paraissait n'avoir jamais vu le pas d'un homme, Orazio s'arrêta à l'entrée d'une petite clairière.

Le ciel s'était éclairé, et bien que le vent continuât à souffler avec force et à agiter le sommet des grands arbres, il se faisait à peine sentir dans l'intérieur du bois. Les deux fugitives auraient même désiré une brise plus fraîche, fatiguées comme elles l'étaient par la marche pénible qu'elles venaient de faire dans des taillis inextricables. Jacques s'était donné beaucoup de peine pour écarter les branches sur leur passage, pour leur frayer un chemin dans ce fouillis de rameaux, et elles se demandaient ce qu'elles auraient fait sans lui.

— Signora, dit Orazio à Silvia en s'approchant

d'une large dalle, asseyez-vous ici avec votre fille. Vous êtes fatiguées toutes les deux, je le vois. Je vais étendre mon manteau sur la pierre afin que vous puissiez vous reposer un peu, tandis que j'irai avec Jacques à la recherche de gibier.

Les deux femmes le remercièrent par un gracieux sourire, et s'établirent sur le siége rustique.

Orazio disparut dans la forêt suivi du jeune matelot.

Silvia éprouvait une lassitude extrême. Clélie, grâce à sa jeunesse, à sa bonne constitution, grâce aussi aux bonnes heures de sommeil qu'elle avait eues pendant la nuit, était moins accablée. Elle n'en ressentit pas moins une jouissance très-grande à se reposer dans cette jolie clairière, fraîche et riante, à voir danser les rayons du soleil matinal, filtrés au travers des arbres. Cette solitude lui semblait exquise.

Bientôt elle aperçut quelques fleurs des bois. Quelle bonne fortune ! Elle se leva avec vivacité et cueillit ici et là ces jolies fleurettes. Elle rapporta son bouquet à sa mère et se rassit à côté d'elle. Au même instant, le bruit d'un mousquet fit tressaillir Silvia énervée par une trop grande fatigue. Elle se prit à trembler et pâlit horriblement.

Clélie rassura sa mère, la serra avec tendresse contre elle, l'embrassa.

— Ce n'est rien, mère chérie, rien d'effrayant. Ce n'est que le fusil de notre ami, il va revenir avec du gibier.

En effet, Orazio et Jacques ne tardèrent pas à paraître, portant entre eux un jeune sanglier abattu par une balle de la carabine du proscrit romain.

Silvia se remettait de son émotion passagère et la couleur revenait à ses lèvres.

Jacques ne savait pas l'italien. Clélie, qui s'était familiarisée avec l'anglais, servait d'interprète à Orazio pour les ordres qu'il voulait donner au jeune marin. Il lui fit chercher des branches mortes, arranger un feu, l'allumer, tandis que lui dépeçait une partie de l'animal.

C'est une chose affreuse que l'état de boucher. Tuer de pauvres animaux innocents, tremper les mains dans leur sang, découper leur chair en tranches, que peut-il y avoir de plus révoltant ? Et peut-on dire que se nourrir de chair soit une nécessité absolue pour l'homme ? Plus d'un doute se glisse dans mon esprit à ce sujet, et je m'abstiendrais volontiers de toute nourriture animale. De plus en plus aussi je deviens ennemi de la chasse. Tuer ces innocentes bêtes me paraît un véritable crime.

Autrefois ce plaisir m'attirait, aujourd'hui je ne puis même pas voir un oiseau blessé.

Orazio cependant, forcé de vivre dans les forêts, n'avait pas le choix de sa nourriture. Il lui fallait ou mourir de faim ou abattre du gibier.

Son adresse était devenue grande. En un instant il eut découpé quelques belles tranches qu'il attacha à une brochette préparée par Jacques avec du bois vert. Lorsque le rôti fut cuit à point, Orazio l'offrit aux voyageuses.

Ce repas sauvage fit un bien extrême à notre petite société. La gaieté même revint dès que la faim fut un peu apaisée. Clélie entreprit d'enseigner l'italien à

Jacques, et les fautes absurdes du jeune marin égayaient les quatre amis.

Les marins ont en général un très-grand fonds de gaîté. Il leur faut peu de chose pour les mettre en train, surtout lorsqu'ils se retrouvent sur terre après bien des mois passés à bord. Jacques était évidemment le plus joyeux des quatre. Il avait oublié l'affreux danger de mort qu'il avait couru, il n'enviait nullement le sort de ses camarades, ballottés encore sur l'Océan ; il se contentait de savourer le bonheur du moment. Il avait voué une gratitude sans bornes à Orazio, qui lui avait sauvé la vie, et aux deux dames italiennes qui étaient si bonnes pour lui. Il ignorait qui elles étaient et comment elles étaient sous la protection d'Orazio, et il ne cherchait pas à le savoir.

Le repas terminé, la petite caravane reprit sa route. Elle prenait de temps à autre un moment de repos, et vers le soir elle arriva en vue d'un ancien édifice situé sur la côte d'Ostie, et qui semblait avoir résisté aux attaques du temps.

Il se dressait à une petite distance de la mer, près d'une forêt qui s'étendait sur une vaste plaine. Plusieurs chênes superbes entouraient ce castel, arbres séculaires plantés avec une régularité recherchée par les premiers possesseurs du manoir.

Orazio pria les dames de s'asseoir sur un banc de mousse, et s'éloignant de quelques pas, sortit de sa poche un petit cor et en tira un son aigu et long.

A peine eut-il fini de sonner, qu'un second cor répondit de l'intérieur de l'ancien château fort, et, au bout

de quelques minutes, on vit apparaître un homme vêtu à peu de chose près comme Orazio ; il s'approcha de lui et le salua avec respect.

Orazio lui prit la main d'une façon amicale et tint avec lui un discours à voix basse. L'homme se retira. Orazio revint alors auprès des dames et leur demanda la permission de les conduire dans le château, où elles seraient en parfaite sûreté.

CHAPITRE XXIX

LE CASTEL

Avec la République romaine, avec la majestueuse simplicité du régime républicain, disparut la période la plus glorieuse de l'ancienne capitale du monde.

Après *Zama*, où Scipion défit Annibal, les Romains n'eurent plus d'ennemis puissants.

Il leur fut alors facile de conquérir les nations, de s'enrichir de leurs dépouilles, de se livrer aux luttes intérieures, aux discussions et au luxe.

De cette manière ils furent entraînés jusqu'au dernier degré de la dégradation, ils devinrent les esclaves de ceux qu'ils avaient enchaînés.

Et ce n'était que justice ! Dieu les traitait comme ils avaient traité les autres peuples.

Cependant la dernière génération de républicains compte des noms héroïques. C'était un splendide coucher de soleil.

9.

Avant de disparaître, la République lançait à l'histoire des noms si grands, que l'on demeure ébloui par tant de splendeur.

Sertorius, Marius, Sylla, Pompée, César! Un seul suffirait pour illustrer une nation.

Mais la perfection est incompatible avec le rang de chef militaire. A César, superbe comme général, il manquait l'abnégation de Sylla.

Moins sanguinaire pourtant que le proscripteur, César avait trop d'ambition. Il en fut victime. Arrivé au faîte du pouvoir, la tête ceinte de cette couronne qu'il avait ambitionnée, il tomba frappé au cœur par les poignards des républicains de Rome.

Sylla, grand aussi comme général, était de plus un réformateur. Mais les moyens les plus sanguinaires ne l'arrêtaient pas. Pour corriger, pour sevrer les Romains de leurs vices, il avait recours à des armes terribles; — en une seule fois, il fit périr huit mille personnes. — Enfin, las d'une lutte inutile contre le courant du siècle, il assembla le peuple dans le Forum, lui reprocha durement ses vices incorrigibles, et déclara qu'il abandonnait sa charge de dictateur, puisque malgré tant et de si énergiques efforts il avait échoué dans la tâche qu'il s'était proposée. Cependant, avant de se retirer, il sommait la ville de lui demander compte de ses actions.

Un grand silence se fit. Aucune voix ne s'éleva pour demander réparation, et pourtant l'on comptait dans cette assemblée un grand nombre de parents et d'amis de ceux qu'il avait sacrifiés.

Il attendit longtemps, puis il descendit de la tribune

et rentra dans la foule du peuple comme simple citoyen.

L'empire sortit des ruines de cette république grandiose.

Aucune république ne peut exister si les citoyens ne sont vertueux. Cette forme de gouvernement exige une forte éducation morale et une conscience délicate et noble.

Les Romains par leurs vices, par leur dégradation, sont tombés des plages élevées de la république dans la fange de l'empire.

Parmi les empereurs on découvre quelques noms honnêtes : Trajan, Antonin, Marc-Aurèle. Exceptions éclatantes à la règle, car sauf ces quelques noms, ils sont tous des monstres. Non satisfaits des biens immenses qu'ils possédaient et du trône qu'ils occupaient, ils pillaient les richesses des autres, souvent même leur subsistance. Ils saisissaient tout prétexte pour s'emparer du bien d'autrui, et plusieurs citoyens riches abandonnèrent Rome et cherchèrent un refuge, les uns à l'étranger, les autres dans des sites éloignés inconnus de leur propre pays.

Au nombre de ces réfugiés se trouvait, sous Néron, un descendant de Lucullus. Il choisit sa retraite dans les environs d'Ostie, et contruisit les murailles du castel devant lequel nous avons laissé Clélie et sa mère.

L'architecture en est magnifique et admirablement conservée. Un lierre d'une vigueur extraordinaire couvre les murs extérieurs. L'intérieur a été plusieurs fois restauré et modernisé, et s'il ne renferme pas tout le luxe du dix-neuvième siècle, encore présente-t-il de longues suites de vastes salles parfaitement plafonnées.

Inhabité pendant longtemps, ce château avait été peu à peu recouvert, caché par les immenses bras des chênes séculaires. La forêt aussi s'étendait et jetait son ombre dans les tours.

Cette obscurité, qui entourait l'ancien château-fort, fut une bonne fortune pour Orazio; il y trouva pour lui et pour ses frères proscrits un asile inviolable.

Ce fort, ainsi que tous ceux qui furent construits à une époque agitée, ténébreuse, cache d'immenses donjons et des passages souterrains d'une profondeur extrême, ils semblent vouloir fouiller jusque dans les entrailles de la terre.

Des légendes sans nombre circulent sur l'ancien manoir.

Personne n'ose en approcher, et tout ce que les voyageurs peuvent apprendre sur ce lieu enchanté, est que loin dans la forêt existe un château hanté par des revenants. Et malheur à celui qui aura l'audace de mettre son pied sur le seuil gardé par ces fantômes, car jamais plus il ne reverra le jour!

On dit encore que la fille du riche prince T..., jeune et belle, pendant un séjour qu'elle faisait avec son père à Porto-d'Anzo, s'aventura une fois avec ses compagnes dans les bois environnants, et que là elle fut enlevée par les esprits qui la portèrent dans les airs malgré les cris de ses malheureuses amies. Le prince T... fit battre la forêt dans tous les sens, mais jamais on ne retrouva trace de la jeune princesse.

Nous sommes devant ce château enchanté avec Orazio, Silvia, Clélie et Jacques.

CHAPITRE XXX

IRÈNE

Sur le seuil du château se tenait une jeune femme, belle et svelte; sa beauté rappelait celle des matrones romaines, mais à ce type noble s'ajoutait une exquise délicatesse de traits.

Elle pouvait avoir vingt ans.

Ce qui frappait le plus en elle, ce n'était pas sa jeunesse, ce n'était ni la finesse de ses traits, ni la beauté de ses grands yeux, ni sa chevelure luxuriante, — c'était son port noble, majestueux.

Irène parut ignorer la présence d'étrangers, elle courut à Orazio qui la reçut dans ses bras. Il l'embrassa tendrement. Le teint animé, l'œil ardent, plein de bonheur, ils restèrent un moment enlacés, n'ayant de regards que pour eux. Puis se dégageant de cette chaleureuse étreinte, Irène se tourna vers les deux dames et leur fit un gracieux accueil.

— Irène, dit Orazio, je te présente la femme et la fille de Manlio, le sculpteur renommé à Rome.

Irène leur prit la main et les conduisit dans l'intérieur du castel.

Jacques demeurait ahuri à la vue dé tant de beauté, de noblesse, de grandeur, là où il ne comptait trouver que solitude, désert sauvage.

Son étonnement fut encore plus grand lorsqu'il suivit ses hôtes dans le château et qu'il entra dans une vaste et belle salle à manger où était préparée une table couverte d'une profusion de plats excellents, et de tous les objets usités par une société civilisée.

— Ainsi tu m'attendais, carissima, dit Orazio en entrant dans la salle.

— Oui, oh ! oui. Mon cœur me disait que tu ne passerais pas une autre nuit au loin !

Et les deux époux échangèrent un regard d'une tendresse passionnée.

Clélie surprit ce regard, et sa pensée, qui ne quittait pas Attilio, reçut un douloureux choc.

Quant à Jacques, il n'éprouvait aucune des ardeurs de l'amour, mais bien plutôt celles de la faim, comme tout enfant après une longue marche.

Une nouvelle scène qui tenait à l'enchantement surprit nos trois convives plus encore que tout ce qu'ils avaient vu.

Orazio sonna de nouveau sòn cor, et aussitôt quinze hommes, vêtus et armés comme leur chef, entrèrent sans bruit dans la salle. Le crépuscule donnait à ces hommes l'aspect d'ombres. C'était d'un véritable effet mélodramatique. Mais dès que la lueur d'une lampe

éclaira ces apparitions, tout ce qu'elles avaient de sombre disparut, et les mâles visages de ces hôtes nouveaux n'inspiraient que confiance et admiration. Ils s'inclinèrent devant Irène et les deux étrangères.

Orazio plaça Silvia à sa droite et Clélie à sa gauche. Lorsqu'il vit Irène assise à côté de Clélie, il s'assit lui-même et s'écria :

— A table, mes amis.

Les quinze hommes, sans proférer une parole, se placèrent autour de la table. Jacques vit un couvert vacant à côté de Silvia. Il s'installa devant avec une calme béatitude.

On commença le repas par un toast porté à la liberté de Rome, puis on fit circuler les mets.

Le dîner fut assez long ; le meilleur ton présidait à cette table de brigands.

Aussitôt qu'on eut terminé le dessert, Irène se leva et invita Silvia et Clélie à la suivre. Elle les conduisit à une chambre haute, où elle leur fit préparer des lits par une servante.

Une sympathie instinctive attirait les deux jeunes femmes l'une vers l'autre. Bientôt elles se contèrent leur histoire respective. Nous connaissons celle de Clélie. Voici celle d'Irène :

— Vous serez peut-être étonnées, dit-elle, en apprenant que je suis la fille du prince T..., — que vous avez vu à Rome, car sa richesse le faisait beaucoup remarquer.

Mon père m'a donné une éducation libérale. Les arts que l'on enseigne aux femmes, la musique et la danse,

m'attiraient peu, je préférais des études plus sérieuses.

L'histoire faisait mon bonheur.

Lorsque je commençai celle de Rome, je fus fascinée : l'histoire de la République, remplie à chaque page des traits d'héroïsme et de vertu, m'exalta et m'affecta à tel point que je fus honteuse de mon titre et de l'époque où je vivais.

En comparant ces temps héroïques avec l'empire si avilissant, et plus encore avec l'état actuel de Rome qui gémit sous la domination de la papauté, je fus prise d'une douleur extrême : je pleurai la chute de ce grand gouvernement, et je conçus une haine implacable contre tous ceux qui sont les véritables instruments de l'abaissement, de la servitude de notre peuple.

Vous pensez si de semblables dispositions, si de semblables sentiments me rendaient haïssables les amusements princiers, les occupations aristocratiques de la maison de mon père.

Les hommages que me rendaient les nobles de Rome — créatures des prêtres — et la présence de l'étranger dans nos murailles me remplissaient de dégoût.

Dîners, bals, fêtes de tout genre ne me causaient pas le moindre plaisir. Je n'aimais que les ruines de notre ancienne Rome. Soit à cheval, soit à pied, j'allais tous les jours passer plusieurs heures au milieu des vestiges de notre héroïque passé.

A quinze ans, j'étais plus familiarisée avec toutes nos splendides antiquités qu'avec l'aiguille, le crochet ou les modes.

Je faisais souvent de grandes excursions à cheval, accompagnée d'un vieux et fidèle serviteur de notre maison.

Un soir, je revenais d'une exploration et je traversais le Transtevère, lorsque des soldats étrangers, ivres, qui s'étaient querellés dans une auberge, sortirent en courant et l'arme levée, se poursuivant les uns les autres. Mon cheval, effrayé, prit le mors aux dents. Il partit comme un trait, sautant par-dessus tous les obstacles. Impossible de le retenir. Je suis bonne cavalière et je me tins bien en selle, à l'admiration de tous ceux qui voyaient cette course furieuse.

Cependant mes forces commençaient à faiblir, j'allais tomber, et j'eusse été indubitablement tuée dans ma chute, quand un courageux jeune homme se jeta à la tête de mon cheval, saisit la bride de sa main gauche, et tandis que l'animal se cabrait, entoura ma taille de son bras droit.

L'étreinte subite, vigoureuse, de mon sauveur, fit tourner brusquement ma pauvre monture, sa tête alla frapper contre un mur et elle tomba.

J'étais sauvée, mais je m'étais évanouie, et lorsque je revins à moi, je me trouvai chez moi, dans mon lit. entourée de mes propres serviteurs.

Qui m'avait sauvé la vie? Qui pourrait me le dire?

J'envoyai chercher mon vieux groom, mais il savait fort peu de chose. Il m'avait suivie le mieux qu'il avait pu, et arrivait sur le théâtre de la catastrophe au moment où l'on me portait dans une maison. Tout ce qu'il avait pu voir, c'est que mon sauveur

était un tout jeune homme. Il s'était retiré dès qu'il m'avait confiée à mon vieux serviteur et à la maîtresse de la maison ; celle-ci fut pleine de soins et de prévenances en apprenant qui j'étais.

Je m'aperçus que, même dans ce moment terrible, mon imagination ardente avait su distinguer, mieux que ne le firent les autres, les nobles traits du jeune homme qui avait risqué sa vie pour sauver la mienne. Ses yeux n'avaient rencontré les miens que l'espace d'une seconde, et cependant ce regard de feu restait empreint au fond de mon âme. Jamais je n'aurais pu oublier cette figure, en laquelle je retrouvais enfin l'idéal que je m'étais fait des héros de l'antiquité. Je le retrouverais, j'en étais certaine. C'est un Romain, je n'en pouvais douter, et il appartenait à la noble race des Quirites ! Peuple idéal ! objet de mon culte !

Vous connaissez l'usage qui existe à Rome de visiter le Colysée la nuit, lorsque la lune, l'éclairant de sa douce lumière, ajoute à la grandeur du monument l'idéal de la poésie.

Par une belle nuit, je m'aventurai jusque-là, toujours escortée de mon vieux serviteur.

Je revenais tranquillement et j'étais arrivée au tournant de la route qui mène de la Roche Tarpéienne à Campidoglio, lorsque mon serviteur reçut un affreux coup de bâton sur la tête qui l'étendit à mes pieds, et deux hommes se ruèrent sur moi, me saisirent et m'entraînèrent dans la direction de l'Arche de Sévère.

J'étais paralysée par la frayeur. Mais le ciel me vint en aide. J'entendis un cri de fureur, et bientôt

un homme nous rejoignit. — Je reconnus mon sauveur !

Il se jeta sur mes ravisseurs, et, après un combat héroïque, les coucha tous les deux dans la poussière. Le jeune athlète s'approcha alors de moi ; mais voyant revenir mon serviteur, qui n'avait été qu'étourdi du coup qu'il avait reçu, il prit ma main, la baisa respectueusement, et partit avant que j'aie pu me remettre de l'émotion causée par cette attaque imprévue, avant que j'aie pu articuler une seule parole de reconnaissance.

Je n'ai gardé aucun souvenir de ma mère. Elle mourut lorsque j'étais encore au berceau. Mon père, qui avait pour moi une tendresse extrême, me conduisait tous les ans à Porto-d'Anzo, où je prenais les bains de mer. Il savait, ce bon père, combien j'étais heureuse d'échapper à la société aristocratique de Rome, et il me faisait le sacrifice de l'abandonner lui-même chaque année pendant quelques mois. Il avait acheté au nord de Porto-d'Anzo et non loin de la mer une petite villa d'où j'avais une vue superbe sur la Méditerranée que j'adore.

J'étais plus heureuse dans cette retraite qu'à Rome, et cependant je sentais un vide dans mon existence : un désir ardent, inconnu jusque-là, me rongeait le cœur ; j'étais triste et je ne trouvais de repos, de satisfaction nulle part. Bref, j'étais amoureuse de celui qui deux fois m'avait sauvé la vie.

Et j'ignorais son nom !

Je passais des heures à mon balcon, interrogeant la figure de tous les passants, espérant en vain voir ap-

paraître celui dont l'image était si profondément gravée dans mon cœur. Armée de ma longue-vue j'examinais la mer, je ne laissais pas entrer un bateau dans le port sans avoir pris connaissance de toutes les personnes qu'il portait.

Un soir enfin.....

J'étais assise ce soir-là, comme de coutume, sur mon balcon. Plongée dans mes sombres pensées, je contemplais machinalement la lune qui se levait au-dessus des Marais-Pontins. Tout d'un coup je fus réveillée de ma torpeur par le bruit d'un corps qui tombait du mur d'enceinte de notre propriété. Mon cœur battait avec violence ; mais ce n'était pas de peur.

Je m'imaginai voir une ombre sortir du taillis et s'avancer.

Cette ombre fit quelques pas. Subitement éclairée par un rayon de la lune, elle m'apparut sous les traits de mon idole... Je ne pus réprimer un cri de surprise et de joie. Il fallut toute la force de la modestie féminine pour retenir mes pas. J'aurais voulu me précipiter dans ses bras.

Mon amour de la solitude, mon dédain pour les plaisirs de la capitale m'avaient tenue dans l'ignorance des usages du monde. J'étais restée une fille de la nature simple et franche.

— Irène, dit une voix qui vibre encore au plus profond de mon âme, — Irène, me permettrez-vous de vous parler ? Me permettrez-vous de monter vers vous, ou daignerez-vous descendre jusqu'à moi ?

Descendre me paraissait plus convenable que de le laisser entrer dans mon appartement. Je descendis.

Lui, oubliant tous ses discours, me prit les mains et les couvrit de baisers brûlants.

Puis il me conduisit sous les arbres, où nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur un banc de bois.

Il aurait pu me conduire à l'autre bout du monde..... je ne m'appartenais plus.

Pendant un instant il garda le silence ; puis, d'une voix émue :

— Puis-je vous demander de pardonner à ma hardiesse, dit-il, Irène, ma bien-aimée, me pardonnez-vous ?

Je ne pouvais répondre... De nouveau il appuya ses lèvres brûlantes sur ma main.

— Je ne suis qu'un plébéien, Irène, continua-t-il, et je suis orphelin. Mes parents périrent dans la défense de Rome contre l'étranger. Je ne possède rien sur la terre, rien que mes armes, rien que l'amour qui me dévore pour vous, et qui m'a poussé à suivre vos pas.

Je l'aimais avant de l'entendre. Et maintenant que sa voix si pénétrante, si harmonieuse, m'enveloppait comme d'un charme, j'éprouvais une volupté étrange, je sentais que j'étais à lui... et cependant je ne pouvais prononcer un seul mot.

— Irène, poursuivit-il, je ne suis pas seulement un orphelin sans nom, sans fortune ; je suis un proscrit condamné à mort ; je suis poursuivi comme une bête fauve par les limiers du gouvernement. Et cependant, j'ai osé espérer... Je me suis confié à votre nature généreuse, à la bonté de votre âme, et je n'ai pas craint de parler... Je vous ai observée, j'ai vu votre tristesse, votre mélancolie, votre regard errant, et je suis venu...

Je suis venu, Irène, pour vous dire que votre douce bonté inonde mon cœur de joie, — mais nous ne pourrons jamais être l'un à l'autre. Je n'ai d'autre droit, d'autre titre que mon amour ardent pour vous. J'ai été si heureux, si fier de pouvoir vous rendre de petits services, que vous ne me devrez aucune reconnaissance. Si j'avais la joie de sacrifier ma vie pour vous, rien ne manquerait à mon bonheur... Adieu, Irène, adieu !

Il se leva, pressa ma main sur son cœur, et il allait s'éloigner.

J'étais jusque-là en extase ! J'avais oublié le monde — tout, — tout, excepté lui !

Le mot adieu me fit tressaillir.

— Restez ! m'écriai-je, restez !

Et le retenant par le bras, je le forçai à se rasseoir auprès de moi.

Et alors ma joie ne connut plus de bornes. J'étais dans un océan d'amour.

— Tu es à moi ! lui dis-je avec transport, — et moi, je suis à toi, mon bien-aimé ; — à toi pour la vie, à toi pour toujours.

. . . .

Il me dit toute son histoire ; il me fit connaitre le but, l'espoir de sa vie. Son amour pour l'Italie — sa haine pour nos tyrans m'affermirent encore dans ma résolution. Je voulus être sa femme, partager sa vie avec tous ses dangers. Et je n'éprouvais aucun regret... si ce n'est au sujet de mon père.

Nous engageâmes alors notre foi l'un à l'autre, et il

fut convenu que nous habiterions ensemble ce vieux château.

Quelques jours suffirent pour tout préparer. Nous fûmes mariés secrètement et je suivis Orazio dans cette forêt, où depuis lors j'ai vécu avec lui.

Mon bonheur serait parfait si le souvenir de la mort de mon père, accélérée peut-être par ma disparition, ne venait me remplir de tristesse.

Irène se tut. Les larmes coulaient au souvenir qu'elle venait d'évoquer.

Silvia, fatiguée comme elle l'était, écouta cependant avec le plus grand intérêt l'histoire de la patricienne, heureuse épouse d'un brigand. Clélie, aussi, ne perdait pas un mot. Souvent, un soupir s'échappait de sa poitrine. — Ah! pourquoi Attilio, si jeune, si beau, si vaillant, si digne d'amour, — de son amour, n'était-il pas avec elle?

Irène, après avoir embrassé ses nouvelles amies et leur avoir souhaité une bonne nuit, prit congé d'elles.

CHAPITRE XXXI

GASPARO

Tous ceux qui ont visité Civita-Vecchia en 1849, doivent avoir entendu parler du fameux chef de brigands Gasparo, parent du cardinal X.... Bien des touristes se sont arrêtés dans cette ville, uniquement pour voir cet homme extraordinaire.

Gasparo, à la tête de sa bande, avait longtemps tenu le gouvernement pontifical en échec. Plusieurs fois il avait défait, réduit à une fuite honteuse les gendarmes et les troupes régulières.

Ne réussissant point à s'emparer du brigand par la force, le gouvernement eut recours à la ruse.

Comme je l'ai déjà dit, Gasparo tenait de près à un ardinal très-puissant.

Ils étaient tous les deux natifs de S..., où ils avaient encore un grand nombre de parents et d'amis communs. Le gouvernement sut gagner ces parents et ces

amis, ils consentirent à servir de médiateurs entre les deux partis et firent au chef des offres superbes.

Gasparo eut foi en la parole de ses parents, de ses amis, et licencia sa bande armée.

Quelques jours après, il était pris, enchaîné et renfermé dans les prisons de Civita-Vecchia. C'est là qu'on le trouva pendant la période républicaine de 1849.

Le prince T..., frère d'Irène, avait, en faisant parler des bergers, obtenu des détails qui lui laissaient peu de doute sur l'endroit où sa sœur était cachée. Tout ce qu'on lui dit sur la fée de la forêt lui parut se rapporter absolument à Irène. Il fit part de sa découverte au cardinal X..., et résolut de tout tenter pour délivrer sa sœur.

Soutenu par le gouvernement, autorisé à faire marcher, pour ce cas personnel, le régiment qu'il commandait, il doutait encore de la réussite, vu son peu de connaissance des mille replis de la forêt.

Il fit donc un appel au cardinal, lui demandant les services de son parent Gasparo.

— C'est une bonne idée, répondit le cardinal. Gasparo connaît chaque pouce de la forêt mieux que les plus grandes rues de Rome.

On dit aussi que ses puissances olfactives sont telles qu'il pourrait, en sentant une poignée d'herbe, vous dire, à minuit, exactement dans quelle partie de la forêt vous vous trouvez. Il se fait vieux, le pauvre diable, mais il a encore assez de courage pour marcher contre Satan lui-même.

On tira donc Gasparo de sa prison.

Lorsqu'il sut qu'on le conduisait à Rome, il se crut perdu.

— Mieux vaudrait mourir tout de suite, se dit-il. Je suis fatigué de cette misérable existence. Mais alors je mourrais sans m'être vengé de la trahison dont j'ai été victime.

Deux escouades de gendarmes, une à pied, l'autre à cheval, conduisirent ce redoutable brigand de Civita-Vecchia à Rome. Le gouvernement aurait préféré accomplir son transfert de nuit, mais on craignait que la nuit ne favorisât son évasion, comme il était probable que des frères brigands tenteraient de le délivrer.

La route était couverte d'une foule nombreuse, venue tout exprès pour voir le fameux chef.

Dès son arrivée à Rome, Gasparo fut amené devant son parent le cardinal X... et devant le prince T...

Tous les deux lui promirent les récompenses les plus belles en honneurs et en richesses, s'il consentait à les aider à détruire la bande de coquins qui infestait la forêt.

Gasparo remercia le ciel de trouver enfin l'occasion qu'il demandait depuis si longtemps de pouvoir se venger de ses ennemis mortels. Il affecta d'entrer entièrement dans les idées de ses deux interlocuteurs et accepta leurs propositions.

CHAPITRE XXXII

LA SURPRISE

Les hôtes d'Orazio et d'Irène, Silvia, Clélie et Jacques, passaient agréablement leur temps dans le château de Lucullus. Promenades, chasses, douces causeries, réunions du soir, se succédaient et faisaient paraître les journées courtes, malgré l'inquiétude que Clélie et sa mère éprouvaient au sujet de Manlio et d'Attilio. Irène mettait tout en œuvre pour rassurer ses amies, puis elles, de leur côté, s'efforçaient de ne pas attrister leur aimable hôtesse.

Plusieurs jeunes gens de bonne famille avaient suivi Orazio. Leurs parents et leurs amis de Rome leur faisaient régulièrement parvenir de fortes sommes, et c'est au moyen de ce revenu qu'ils alimentaient si grandement la table de leur chef. Ils rivalisaient aussi d'attentions et de galanterie pour « la perle du Transtevère. » Clélie était flattée de tous les hommages qu'on

lui rendait; mais loin de lui faire oublier Attilio, ces hommages, qu'elle eût voulu recevoir de lui seul, lui rendaient plus amer l'éloignement de son amant.

Quant à Jacques, rien n'égalait son bonheur. Orazio l'emmenait à la chasse et même il lui avait fait cadeau d'une des carabines enlevées aux brigands qui avaient attaqué Manlio et sa famille.

Un jour Orazio, suivi du matelot, pénétra dans le plus épais de la forêt; il espérait faire lever un cerf. Jacques devait faire la battue, pendant qu'Orazio se tiendrait en embuscade.

Au bout d'une demi-heure, un cerf s'élançait du côté du jeune chasseur; il tira et blessa l'animal; il tira une seconde fois et la pauvre bête tomba en poussant un cri.

Au même instant Orazio crut entendre un bruissement dans le fourré.

Il prêta l'oreille : une seconde lui suffit pour lui donner la ferme conviction que quelqu'un approchait avec précaution et en se tenant caché dans les broussailles.

Ce ne pouvait être Jacques, qui était allé trop loin pour avoir pu revenir si vite.

Qui cela pouvait-il être?

Un ennemi peut-être... Et il maudit l'imprudence extrême avec laquelle il avait déchargé les deux coups de sa carabine.

Il la posait précipitamment par terre pour la recharger quand une tête, qui offrait plus d'analogie avec celle d'une bête fauve qu'avec celle d'un être humain, avança subitement de derrière un buisson.

Orazio saisit son poignard et il allait se jeter sur cette effrayante apparition, quand un « Arrêtez ! » prononcé d'un ton de commandement, le fit reculer étonné.

L'étranger était armé de pied en cap, et sa personne n'avait rien de rassurant. Sa tête, couverte d'une forêt de cheveux blancs mêlés, était surmontée d'un chapeau calabrais, et sa barbe grise, raide, épaisse, envahissait presque toute sa figure. On n'apercevait que deux yeux d'un éclat extraordinaire.

Des années d'emprisonnement et de persécutions n'avaient pas courbé ce front audacieux ; cette tête se tenait droite et fière sur de splendides épaules.

Une veste de velours foncé couvrait sa large poitrine : elle était serrée à la taille par une ceinture qui retenait l'inséparable boîte à cartouches. Des culottes de velours et des guêtres en cuir complétaient le costume.

— Je ne suis pas un ennemi, Orazio, dit Gasparo ; car c'était lui. Je ne suis pas votre ennemi. Je viens, au contraire, pour vous prévenir du danger qui vous menace et qui pourrait être fatal pour vous et pour vos amis.

— Que vous ne soyez pas mon ennemi, vous ne l'avez que trop bien prouvé, répondit Orazio. Vous auriez pu, si vous l'aviez voulu, me tuer avant qu'il m'eût été possible de me mettre sur la défensive. Je sais que Gasparo sait manier la carabine mieux que personne.

— Oui, répliqua le fameux brigand. Il fut un temps où je n'avais jamais à tirer deux fois pour abattre

sangliers ou cerfs, mais aujourd'hui ma vue commence à faiblir. Cependant, je ne resterai pas en arrière à l'heure du combat contre nos ennemis communs. Et cette heure approche, Orazio. Asseyez-vous près de moi, et écoutez. J'ai d'importantes communications à vous faire.

Gasparo s'était assis sur le tronc d'un arbre, et dès qu'Orazio se fut placé à côté de lui, il lui dit la résolution du prince T..., l'appui que lui prêtait le gouvernement, l'approche du prince à la tête de son régiment, et comment lui, Gasparo, avait été tiré de prison pour servir de guide dans la forêt aux pontificaux; comment, — brûlant de se venger, — il était parvenu à se sauver et venait offrir à Orazio ses services et ceux de ses adhérents, à la seule condition d'être accepté par les « libéraux » comme un des leurs.

— Mais, Gasparo, si ce qu'on dit est vrai, vous vous êtes rendu coupable de tant de crimes que nous ne pouvons réellement vous admettre dans notre compagnie.

— Des crimes ! répéta le brigand. Des crimes ! Je n'en ai pas commis d'autre que celui de purger la société de quelques scélérats puissants et sanguinaires. Est-ce là un crime ? Est-ce un crime de venir au secours des malheureux et des opprimés ? Et croyez-vous que si j'eusse été un simple criminel le gouvernement m'eût redouté autant, et le peuple autant adoré ? Le gouvernement me craint parce que je n'ai d'autre péché à confesser qu'un profond ressentiment contre sa basse méchanceté, et aussi parce

qu'il a conscience de m'avoir lâchement trahi, et qu'il n'ignore pas que si jamais je suis rendu à une vie libre je lui ferai payer cher ses ignobles mensonges.

Jacques approchait en ce moment. Orazio lui fit entendre par un signe que l'étranger était un ami.

Après les arrangements à faire pour transporter le produit de leur chasse, ils se mirent tous les trois en route pour regagner le château et se préparer à repousser l'attaque.

CHAPITRE XXXIII

LE SIÉGE

Le prince apprit par des espions — plus dociles que Gasparo — que les « libéraux » occupaient le château de Lucullus. Il fit promptement ses préparatifs d'assaut : s'étant approché du château il disposa ses hommes de telle sorte que toute fuite était impossibie. La place était parfaitement cernée. Mais le frère d'Irène, aussi inhabile que beaucoup d'autres généraux, commit la très-grande faute de trop disséminer son armée, d'en détacher trop de sentinelles, de piquets, d'éclaireurs, en sorte qu'il ne restait auprès de lui qu'un petit corps d'assaillants.

Impatienté de ne pas voir revenir Gasparo qu'il avait envoyé reconnaître les lieux, le prince T.., fit resserrer ses troupes et commanda à ses officiers d'avancer leurs colonnes et d a ttaquer le fort à mesure qu'ils s'en approcheraient.

Ces ordres confus causèrent la perte de l'armée catholique. Elle était encore à une petite distance du château et les arbres lui en masquaient la vue. Puis elle ne connaissait pas tous les sentiers de la forêt et devait s'en tenir absolument aux indications de ses guides, qui étaient peu désireux d'être exposés au feu. Aussi le désordre le plus complet ne tarda-t-il pas à régner dans les rangs de l'armée. Plusieurs colonnes mal renseignées s'égarèrent dans des sentiers inextricables. On s'appelait, on se répondait, on tournait sur soi-même, on revenait au point de départ pour s'éloigner ensuite du château au lieu de s'en approcher.

Cependant le prince T... avec sa réserve de deux cents hommes, parvint à atteindre la place. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi.

On n'avait guère que deux heures de jour devant soi, et des préparatifs de défense avaient été faits. Le prince constata la chose avec douleur. Il hésita un instant, compta ses hommes, et, prenant une héroïque résolution, il tira son épée et ordonna l'attaque à la moitié de sa petite colonne. Il tenait l'autre moitié en réserve.

Orazio s'était hâté en rentrant avec Gasparo de faire barricader les portes, percer des trous dans le mur pour les mousquetaires et préparer toutes les armes, tous les instruments qui pourraient être mis en réquisition pendant la défense.

Il aurait pu éviter le combat en se réfugiant avec ses jeunes Romains dans les passages souterrains. Mais il prenait pour méprisables de semblables mesures et ne

voulait tenter la retraite qu'après avoir mesuré ses armes avec celles des mercenaires du pape.

Le jeune chef avait recommandé à ses hommes de ne pas bouger tant que l'ennemi n'était pas sous les murs. Il ne fallait pas perdre une seule balle !

Les assaillants s'avancèrent donc hardiment jusqu'au seuil du château, quand une décharge des assiégés abattit presque autant d'hommes qu'il y avait eu de balles tirées.

Cette brusque attaque déconcerta les papalins. Terrifiés de voir leurs camarades tomber comme des mouches, ils voulurent prendre la fuite. Le prince T... les retint et avança sa réserve.

Orazio avait eu soin de réunir toutes les armes de rechange dans la tour, afin de les avoir sous la main. Les femmes et les domestiques étaient occupés à les recharger. Jacques devait les aider, mais il méprisa bientôt cette occupation, et alla se placer, avec son inséparable carabine, à côté d'Orazio. Pendant toute la durée de l'attaque, il ne le quitta pas plus que son ombre.

Le prince comprit qu'il avait affaire à des soldats consommés, que la retraite, sous un feu meurtrier, serait un désastre complet, sans penser à la honte d'un tel mouvement, et que mieux valait aller bravement en avant, monter à l'assaut.

Il passa le mot d'ordre à ses aides-de-camp, fit sonner la charge, et le premier tenta l'assaut de la barricade, frappant avec son sabre, à droite et à gauche, les quelques défenseurs de ce poste.

Orazio était du nombre. Il trouvait dans les traits du

prince une telle ressemblance avec ceux de sa bien-aimée Irène, qu'il resta confondu. Il ne songeait à pas tirer, bien qu'il eût à la main une carabine chargée.

Jacques ne comprenant rien à cette hésitation, à cette pâleur de son maître, levait son fusil pour viser à la poitrine du prince, quand Orazio, par un coup vigoureux et prompt, releva le canon; — la balle alla frapper un soldat qui venait d'atteindre le sommet de la barricade.

Les quelques hommes qui avaient pu suivre le prince furent mis hors de service en peu de temps par la vaillante petite garnison du château.

Une circonstance imprévue vint mettre en fuite ce qui restait de l'armée ennemie.

Au moment où les officiers s'efforçaient de ranimer le courage de leurs hommes et leur commandaient de suivre le prince, une voix s'écria: « L'ennemi est derrière nous! » En effet, dix hommes s'élançaient comme autant de lions sur le flanc droit de la petite armée. Une terreur panique s'empara d'elle, les dix lui parurent être une centaine, et elle se dispersa comme de la menue paille par un grand vent.

Quelques-uns cependant s'arrêtèrent. Ils espéraient que ces nouveaux amis étaient peut-être ceux des leurs qui s'étaient égarés dans la forêt. Mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien l'uniforme des libéraux... Les derniers papalins s'enfuirent en proie à la plus grande terreur, laissant leurs ennemis maîtres du champ de bataille, et leur prince prisonnier.

Le prince T... avait remarqué l'acte de générosité

de son ennemi : dès qu'il se vit seul, abandonné de tous les siens, il remit son épée entre les mains d'Orazio.

Le brigand la reçut avec une courtoisie extrême, et amena son prisonnier à Irène.

CHAPITRE XXXIV

UNE PRÉCIEUSE ACQUISITION

Le progrès accompli en ce siècle est immense.

Ce fait est admis par les réformateurs les plus zélés, même par ceux qui sont dévorés de la soif d'avancer.

En parlant de progrès nous n'avons pas uniquement en vue ceux des arts mécaniques et des sciences pures qui sont merveilleux assurément, mais bien plutôt ceux de la politique et des sciences morales.

Certes, les nations sont encore loin d'avoir secoué le joug de la superstition, mais la génération présente marche à grands pas vers ce but glorieux.

Et ce progrès si éclatant a quelque chose de merveilleux, de surnaturel, lorsqu'on se rend bien compte que cette destruction est l'œuvre des prêtres eux-mêmes.

Si Pie IX avait persévéré dans la voie qu'il avait choisie au commencement de son règne, s'il avait continué ses réformes et s'il s'était identifié avec la nation italienne, quelle consolidation la papauté n'aurait-elle pas reçue !

Mais la Providence, qui régit toutes choses, a rendu aveugle ce moine d'humeur vacillante, elle l'a abandonné sur la route suivie par ses prédécesseurs : comme eux, il a trafiqué de l'honneur romain pour le profit de l'étranger, vendant le sang de ses compatriotes.

La nation italienne, qui aurait pu être déçue longtemps tant sa nature est généreuse, a enfin eu les yeux ouverts. Car elle a vu ces imposteurs marcher crosse en main à la tête des troupes étrangères opposées à celles des patriotes italiens.

J'ai vu moi-même, de mes propres yeux, et plus d'une fois, des prêtres conduire les Autrichiens contre les libéraux.

Pour servir la papauté, ils ont maintenu, favorisé le brigandage ; ils ont permis dans les provinces du sud les crimes les plus horribles ; ils ont travaillé de tout leur pouvoir à la dissolution de l'unification italienne, — unification à peine constituée et déjà puissante et résistante.

Un autre signe certain du progrès qui s'accomplit de nos jours, est le lien qui unit de plus en plus l'aristocratie et le peuple.

Il existe encore, cela va sans dire, des oligarques endurcis, insolents, qui affectent une arrogance, une

autorité dignes des siècles où la féodalité régnait sans partage et faisait valoir ses droits outrageants.

Mais leur nombre est très-petit et décroît tous les jours.

La plupart des nobles, ceux qui sont nobles de cœur aussi bien que de naissance, s'associent avec nous et partagent nos aspirations.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartenait le frère d'Irène, le prince qui avait fait la déplorable expédition relatée dans le précédent chapitre, et cela uniquement en vue d'arracher des mains des brigands sa sœur, leur victime, pensait-il.

Lorsqu'il apprit que ses ennemis étaient des Romains nobles de cœur et d'esprit, et nullement les assassins qu'il s'imaginait trouver, il félicita ses compatriotes de leur valeur.

Et lorsqu'il sut qu'Orazio à qui il devait la vie, avait légalement épousé sa sœur, et que sa sœur aimait tendrement son mari, il changea complètement de manière de voir, Orazio devint pour lui un frère.

Dès qu'Irène avait vu son frère, elle s'était précipitée vers lui les bras tendus pour l'embrasser. Mais les traits du prince lui rappelaient tellement ceux de son père bien-aimé, de ce père qu'elle n'avait plus revu depuis son mariage, qu'elle éclata en sanglots, et de douleur s'affaissa aux pieds de son frère et serra convulsivement ses genoux.

Le prince, ému jusqu'aux larmes, releva doucement Irène et la tint pressée sur son cœur.

Orazio lui-même sentait vibrer toutes les fibres de

son âme : l'émotion le gagnait. Il prit l'épée du prince par la lame et la lui tendit :

— Un soldat aussi noble, aussi courageux, dit-il, ne devrait jamais être privé de son arme, même par accident.

Le prince accepta son épée avec joie et serra amicalement la main bronzée de l'enfant de la forêt.

Mais Clélie ! Pourquoi a-t-elle fui cette touchante scène ? Qu'a-t-elle donc entendu parmi le groupe des combattants ?...

C'était la voix d'Attilio.

Elle l'avait reconnue au moment de l'assaut, au plus fort du combat, alors que du sommet de la tour on saluait par des cris de joie l'arrivée d'une troupe amie.

Tout ce bruit, tout ce tumulte ne l'avait pas empêchée de distinguer clairement la voix aimée. Elle jeta un fusil qu'elle était en train de charger et courut à un balcon d'où elle pouvait voir toute l'action. La fumée de la poudre enveloppait d'un voile impénétrable les combattants, cependant une éclaircie d'une seconde lui permit d'entrevoir les traits si profondément gravés dans son âme, et un tressaillement indéfinissable ébranla tout son être.

C'était bien Attilio. Il était venu avec Silvio et Muzio, et quelques autres de leurs frères, et ils avaient porté un dernier coup à la troupe papaline.

Silvio connaissait parfaitement la forêt, il lui était même souvent arrivé d'être l'hôte d'Orazio au château de Lucullus, et de l'accompagner dans ses expéditions, soit guerrières, soit de chasse.

C'est lui qui servait de lien entre les libéraux de la

ville et ceux de la forêt. Et lorsqu'il résolut de quitter Rome, il s'était décidé à rejoindre Orazio et à se placer sous son drapeau. Ses amis le suivirent avec joie et nous avons vu comme ils sont venus inopinément.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire la joie de la petite garnison lorsque après la victoire elle embrassa ceux qui avaient si puissamment contribué au salut des proscrits. Que de questions ! Que de serrements de mains ! Que d'exclamations de reconnaissance, de tendresse, de bonheur ! Avec quelle avidité on s'informait des frères, des parents, des amis qui étaient restés à Rome ! Comme on s'oubliait vite dans des rêves de paix, de repos, de douce tranquillité, splendides illusions de la jeunesse !

Attilio avait reçu Clélie dans ses bras et ses lèvres avaient imprimé un baiser sur le front pur de la jeune fille émue, tremblante, exaltée par le bonheur et aussi par le combat qu'elle avait vu, auquel elle avait pris part. L'odeur de la poudre semblait l'avoir enivrée. Elle ne sentait plus qu'une chose, c'est qu'elle vivait, qu'elle était dans les bras de celui qu'elle aimait, que son haleine chaude lui caressait le front. Elle entoura son cou de ses deux bras, et levant ses beaux yeux sur lui, murmura :

— Attilio ! mon ami, mon bien-aimé ! Ah ! tu es à moi, et je suis à toi, malgré les prêtres, malgré le monde entier !

Qu'il est grand et sublime cet amour qui se débarrasse de tous les préjugés, de toutes les coquetteries ; qui dans sa splendide simplicité devient la vie tout

entière, le mobile de tout ce qui est noble, l'âme de l'humanité !

. . . .

Ce fut une glorieuse acquisition pour les libéraux que celle qu'ils firent en la personne du prince T....

Il avait été entièrement converti par les scènes dont il avait été témoin, par les paroles qu'il avait entendues. Sa nature brave, généreuse, franche, souffrait de l'humiliation de son pays : il aurait voulu le voir affranchi du gouvernement du prêtre et de l'étranger ; mais, élevé loin de Rome et placé dans un milieu bien différent de celui des patriotes qui tenaient en leurs mains la trame des complots révolutionnaires, il ignorait nombre de faits, et il avait même accédé au désir de son père en acceptant un grade dans l'armée pontificale, grade qui l'avait de plus en plus éloigné de l'influence immédiate de nos amis.

L'écaille venait enfin de tomber de ses yeux et il eut une vision de la grandeur future de son pays, de cette belle Italie, si divisée aujourd'hui, si méprisée par les nations ! Il la vit unifiée, relevée, respectée comme aux plus beaux jours de sa grandeur passée. Et cette vision est celle des patriotes italiens de toutes les époques. C'est le sujet de toutes leurs prières.

. . . .

Le prince fut enchanté de ses nouveaux quartiers et de ses nouveaux compagnons. Il fit le vœu de vivre et de mourir pour la cause sacrée de son pays.

Riche, généreux, influent, il devint le plus ferme appui des proscrits. Jamais ils ne se repentirent d'avoir placé leur confiance et leur espérance dans ce noble compatriote.

CHAPITRE XXXV

L'AMÉLIORATION DE L'HUMANITÉ

Après s'être complétement acquitté de tous les devoirs de l'hospitalité, Orazio s'occupa de la sûreté générale de la petite troupe de proscrits.

Il appela Attilio et le prince et s'entretint avec eux des moyens de profiter de leur victoire, et de se mettre en garde contre de nouvelles attaques.

— Bien que nous ayons eu le dessus dans cette dernière rencontre, dit-il, et que nous vous ayons vaincu par les armes, prince, tandis que par votre noble conduite vous avez conquis nos cœurs, je ne suis pas sans inquiétude sur l'avenir. Ce château est trop connu maintenant pour que nous y soyions en sûreté. Le gouvernement emploiera tous les moyens possibles pour nous faire sortir de notre asile, et même il pourrait envoyer contre nous toute une armée munie de pièces d'artillerie pour détruire ces vieux murs.

Je ne conseillerais cependant pas une retraite immédiate, car les cardinaux auront besoin de temps pour arrêter leurs délibérations et faire leurs préparatifs. Mais il nous incombe d'user de toute vigilance et de chercher dès aujourd'hui à connaître les mouvements de l'armée ennemie, et à nous mettre en garde contre toute surprise. Pour vous, prince, ce que vous auriez de mieux à faire serait de retourner à Rome. Votre présence ici n'est nullement nécessaire aujourd'hui, tandis que vous pourriez nous être du plus grand secours à Rome. Vous pourrez laisser croire que vous êtes libre sur parole, que vous avez pris l'engagement de ne jamais marcher contre nous, et vous enverrez votre démission au ministre de la guerre.

— C'est vrai, répondit le prince, je pourrai vous être plus utile à Rome qu'ici, et j'engage ma parole d'honneur de servir votre drapeau jusqu'à la mort.

Attilio partageait l'opinion d'Orazio, et il ajouta que déjà Régola était chargé de les tenir au courant des mouvements de l'armée pontificale.

Le prince exigea quelque signe de ralliement, il ne voulait pas rester hors du danger. Attilio lui remit alors une ligne de recommandation pour Régola. Le papier était tellement petit, qu'on aurait facilement pu l'avaler en cas de prise avec la police.

La fin du jour fut consacrée à l'ensevelissement des morts et aux soins donnés aux blessés. Leur nombre était grand, hélas! et ils appartenaient tous à l'armée papaline. Les libéraux ne comptaient que trois blessés, et encore les blessures étaient-elles légères.

Dans le fort d'un combat, ce sont toujours les vaillants qui courent le moindre danger. Si l'on consultait la statistique des champs de bataille, on reconnaîtrait que les fuyards perdent plus d'hommes que ceux qui restent bravement sur le terrain.

Le prince partit à minuit.

Et qui put lui servir de guide à travers la forêt ?

Gasparo, le vétéran des chefs de brigands. Il fut dès ce jour affilié à la troupe des libéraux. Il avait, pendant la mêlée, fait des prodiges de valeur, et sa carabine avait toujours porté juste.

Quant à moi, je suis profondément convaincu que l'humanité progresse tous les jours, que son amélioration est continue.

Je suis diamétralement opposé à l'opinion des pessimistes, je crois de toute mon âme à la loi de la progression. Cette progression s'accomplit de diverses manières, mille influences contraires semblent parfois l'arrêter, mais elle n'en existe pas moins et finit toujours par vaincre l'obstacle.

La Providence a décrété que le bonheur serait le dernier mot de notre triste planète et de notre race abattue et souffrante, mais ses décrets s'accomplissent lentement. Le bonheur ne sera atteint que par la soumission de l'humanité à la grande loi de la lumière et de l'entendement.

Les hommes ne seront pas régénérés par des miracles.

Si l'humanité ne grandit pas en raison des progrès accomplis par la science, la faute en demeure aux gouvernements qui nous écrasent.

De bons traitements, des soins judicieux apprivoisent même les bêtes féroces.

Que ne pourrait-on faire par de semblables traitements des hommes les plus dégradés, les plus avilis ?

Mais peut-on rien attendre d'un peuple qui est sciemment tenu dans l'ignorance la plus abjecte, qui est réduit à la plus grande misère par des exactions de tous genres, par des impôts, par des taxes ?

Et nous savons que ces taxes et ces exactions ne sont pas imposées aux Romains pour la défense de l'État et pour le soutien de l'honneur national, mais uniquement pour engraisser le gouvernement pontifical et sa multitude de parasites, parasites qui sont au peuple, ce que le ver est au cadavre, — ils n'existent que pour ronger et dévorer.

Qui pourrait nier que le peuple de l'Italie du sud était plus prospère en 1860 qu'il ne l'est de nos jours, et cela parce qu'il était mieux gouverné ?

Alors le brigandage était à peine connu. Il n'y avait ni préfets, ni gendarmes, ni assassins.

Aujourd'hui, avec les satellites du pape, qui pullulent dans le Midi et qui épuisent les finances de l'Italie, l'anarchie, le brigandage et la misère règnent.

Pauvre peuple !

Il espérait après tant de siècles de tyrannie, après la glorieuse révolution de 1860, obtenir un gouvernement sous lequel il pourrait jouir du repos, de la prospérité, et marcher dans la voie du progrès.

Hélas ! quelle déception !

« Ne mettez pas votre confiance dans les princes, » dit l'Écriture sainte.

. . . .

Gasparo avait reçu dans le sang des oppresseurs le baptême d'un *libéral*. Il fut admis par le jeune chef non-seulement avec bonté, mais avec enthousiasme. Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est lui qui fut chargé de conduire à Rome le prince T...

La prédilection d'Orazio sur les mesures que prendrait le gouvernement pontifical se réalisa complétement.

Les évêques décidèrent en conseil d'envoyer contre le château de Lucullus un corps d'armée considérable, muni de pièces d'artillerie de gros calibre, et de faire dans le plus court délai le siége de cette forteresse des libéraux.

Les troupes désignées pour cette expédition se composaient moitié de papalins, moitié de soldats étrangers. Un célèbre général étranger fut nommé commandant en chef et les préparatifs se firent avec une rapidité extrême, afin de pouvoir faire l'assaut de la place le jour de Pâques.

Mais pendant ce temps Orazio et ses compagnons ne dormaient pas. Leurs amis de Rome les tenaient parfaitement au courant de tous les projets, de tous les préparatifs du gouvernement pontifical, qui s'imaginait tout faire secrètement.

Orazio commença par une exploration des passages souterrains. Il ne les connaissait encore qu'imparfaite ment.

Gasparo, de retour de sa mission, le guida dans les recherches qu'il fit dans les entrailles de la terre.

CHAPITRE XXXVI

LES PASSAGES SOUTERRAINS

Les catacombes aux longs passages souterrains et voûtés ne sont pas une des moindres merveilles de la métropole du monde.

Les premiers chrétiens, persécutés de la manière la plus atroce par le gouvernement impérial et païen de Rome, cherchaient souvent un refuge dans les catacombes ; souvent aussi ils s'y réunissaient en grand nombre pour s'instruire dans les doctrines de leur nouvelle religion.

Ces passages souterrains devaient également servir d'abri aux esclaves fugitifs, aux êtres malheureux poursuivis par les lois tyranniques de la Rome impériale, où régnaient les monstres les plus affreux que la terre ait portés, les Néron, les Caligula, les Héliogabale et autres despotes couverts de pourpre.

Ces grandes voûtes souterraines ne se ressemblent

pas toutes. Il en est qui furent construites pour recevoir les cendres des morts, d'autres servaient de conduits pour les eaux qui alimentaient une ville de deux millions d'âme ; d'autres enfin, comme le *Cloaca maxima,* qui conduisaient de l'intérieur de Rome au bord de la mer, étaient de simples chemins souterrains creusés par les plus riches d'entre les citoyens et à des frais énormes, pour échapper, au besoin, à ces premiers d'entre les voleurs, les empereurs. Plus tard on s'y réfugiait pour éviter les massacres et les persécutions des barbares.

Le sol sur lequel Rome est construite offre de grandes facilités aux terrassiers. Il est composé d'argile volcanique, facile à perforer et cependant suffisamment solide et assez impénétrable à l'humidité pour que l'on n'ait aucun éboulement à craindre. De nos jours encore, des bergers se logent, eux et leurs troupeaux, dans ces cavernes artificielles.

Avant la grande exploration des passages souterrains, Orazio se décida à renvoyer à Rome tous les blessés. Ceux qui l'étaient grièvement furent placés sous la garde de ceux qui ne l'étaient que fort légèrement. Des bergers leur servirent de guides.

Plusieurs soldats papalins avaient demandé comme une grâce la permission de suivre Orazio et de partager les bonnes et les mauvaises fortunes des proscrits.

Bien peu d'Italiens, à quelque degré d'abaissement qu'ils soient arrivés, s'enrôlent tout volontairement sous le drapeau des prêtres. Et lorsque sonnera l'heure de la délivrance de Rome et de l'Italie entière, je suis persuadé qu'à l'exception des mercenaires

étrangers, le pape n'aura pas un seul soldat pour le défendre et le protéger.

Après avoir expédié tous les blessés, Orazio et ses hommes transportèrent dans les souterrains tout ce que le château contenait d'objets utiles ou précieux et des provisions de tout genre. Puis ils attendirent l'ennemi avec calme.

Malgré les nouvelles exactes qu'Orazio recevait de Rome, il ne négligeait aucune précaution militaire. Il plaça des sentinelles de tous les côtés, et envoyait constamment des éclaireurs reconnaître les alentours.

Le noyau des proscrits avait été considérablement augmenté par l'arrivée d'Attilio et de ses camarades, et aussi par les recrues faites dans les rangs des papalins.

La petite armée comptait maintenant soixante hommes et plusieurs femmes.

L'autorité d'Orazio, loin de décroître, grandissait toujours.

Bien que chef des Trois-Cents, Attilio apportait un soin extrême à l'exécution des moindres ordres de son brave et vaillant frère d'armes.

Orazio divisa sa petite armée en quatre compagnies, placées sous les ordres d'Attilio, de Muzio, de Silvio et de l'antiquaire Emilio.

Ce dernier avait été le second en rang avant l'arrivée du jeune chef des Trois-Cents. Il s'effaça immédiatement devant lui et se fit un point d'honneur de lui abandonner son poste. Il s'ensuivit de part et d'autre un assaut de générosité. Orazio dut intervenir.

Il persuada à Attilio de prendre le premier commandement et donna le second à Emilio.

Quel désintéressement dans ces champions de la liberté romaine !

« La liberté de Rome ou la mort ! » telle était leur devise.

Ils se souciaient peu de grades, de distinctions, de décorations. Pour eux, ce n'étaient que des instruments du despotisme, mis en usage pour corrompre la moitié de la nation et tenir l'autre moitié dans l'humiliation et le servage.

CHAPITRE XXXVII

L'ANTIQUAIRE

On était à la veille de Pâques.

Dans l'antique castel tout était prêt pour la défense, et ceux qui n'étaient pas de service étaient réunis dans la salle à manger avec Orazio et les dames.

Le souper fut homérique. On porta divers toasts, et au dessert l'antiquaire Emilio, voulant préparer ses amis à tous les contre-temps possibles et fâcheux qui pourraient survenir, demanda la parole à son chef. Celui-ci la lui accorda et il parla en ces termes :

— Comme nous allons dans très-peu d'heures nous réfugier dans les souterrains, je voudrais, par mesure de précaution, vous raconter ce qui m'est arrivé, il y a quelques années, dans les environs de Rome.

Vous connaissez tous le superbe mausolée de Cécilia Métella, élevé par un patricien à la mémoire de sa fille, morte à l'âge de douze ans.

Vous savez aussi toute la beauté de ce monument, le mieux conservé après le Panthéon.

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'au-dessous du mausolée s'ouvre un passage souterrain qui conduit Dieu sait où.

Un jour, je voulus reconnaître ces noirs sentiers, et je pensai, dans ma folie insouciante, qu'il n'y aurait pas grand mérite à le faire si j'étais accompagné par un ami. Je résolus donc d'y aller seul.

Je me munis d'un immense paquet de ficelle, — je pouvais à peine le tenir, — de bougies, de pain et d'un flacon de vin ; je partis de très-grand matin, j'arrivai au tombeau, j'attachai le bout de ma ficelle à l'entrée du tunnel et je commençai bravement ce voyage de découverte.

Je marchai longtemps, longtemps sous les sombres voûtes, et plus j'avançais, plus ma curiosité était éveillée. J'étais saisi d'étonnement, de stupéfaction à la pensée que des êtres destinés par Dieu à vivre sur la surface de la terre, à jouir de la douce lumière du soleil, aient pu se condamner à végéter dans de perpétuelles ténèbres, et même aient pu travailler comme des taupes à se creuser une habitation aussi sûre et cependant aussi redoutable.

Que de malheurs, que de terreurs ont dû éprouver ceux qui ont fouillé les entrailles de la terre pour y préparer ces immenses lieux de retraite !

Tout en réfléchissant, je continuais à marcher, à dérouler mon peloton de ficelle, et je m'efforçais de suivre à la lumière de ma bougie la direction du premier sentier. Mais ce sentier étroit allait s'élargissant

toujours, des colonnes d'argile s'élevaient à droite et à gauche, et de nouvelles allées s'ouvraient dans toutes les directions; elles se croisaient en tous sens, véritable labyrinthe où il devenait impossible de se reconnaître.

Je me sentis troublé, et, je dois l'avouer, mon courage faiblissait. Plusieurs fois je fus sur le point de rebrousser chemin, et ma vanité m'arrêta.

A quoi bon tous tes préparatifs, me criait-elle, si ton expédition n'aboutit à rien?

J'eus honte de ma peur. D'ailleurs, n'avais-je pas entre les mains le fil qui me ramènerait très-sûrement sur la surface de la terre?

Je repris donc ma marche. J'allais toujours déroulant mon fil, toujours renouvelant mes bougies à mesure qu'elles se consumaient.

Enfin, j'arrivai au bout de mon peloton. Je n'avais rencontré partout qu'une solitude profonde. Je m'arrêtai interdit. J'étais fatigué et découragé. Je regardais vaciller la flamme de mon dernier bout de bougie et je tenais avec force l'extrémité du fil, tant je craignais de le perdre.

Tout à coup j'entendis un frôlement comme celui de la robe d'une femme. Je me retournai vivement, mais au même moment ma lumière fut éteinte. Mon fil me fut arraché violemment des doigts, mes deux bras furent saisis avec une telle force que mes os semblaient être broyés, tandis qu'on me jetait un manteau sur la tête.

Le pressentiment d'un danger est souvent plus pénible que le danger lui-même.

La terreur que j'avais éprouvée au bruit des pas

avait complétement disparu maintenant que j'étais pris et lié. Je marchai bravement où l'on me conduisait.

Bien que j'eusse la tête couverte d'un voile épais, j'eus conscience qu'une lumière avait été rallumée et que les pas qui m'accompagnaient, les mains qui me touchaient, étaient bien ceux d'êtres humains, et nullement d'esprits ou de revenants.

Au bout de quelques minutes de marche le manteau qui couvrait ma tête fut enlevé et, à ma surprise extrême, je me trouvai dans une salle merveilleusement éclairée : au centre, se trouvait une table autour de laquelle vingt joyeux convives faisaient bonne chère.

Pendant le récit de l'antiquaire, on vit un sourire illuminer de temps à autre la figure de Gasparo, et quand il fit mention du festin, le vieux chef se leva, étendit la main du côté d'Émilio et d'une voix émue :

— Ah ! mon ami, dit-il, vous étiez donc cet explorateur imprudent ?

J'habitais les catacombes alors avec toute ma bande, et les émissaires de Rome ne s'aventuraient jamais dans ces souterrains sans avoir fait leur testament. La femme qui éteignit votre lumière, et qui, peu après, vous témoigna tant de bonté, n'était autre que ma chère Alba. Elle est morte il y a peu de temps, morte de chagrin de mon long emprisonnement et de toutes les souffrances que j'avais à endurer.

— Vraiment, s'écria l'antiquaire, c'est vous qui étiez assis au haut bout de la table ! Jamais souverain n'a reçu plus d'hommages que vous n'en receviez de vos hommes.

— Oui, c'était moi, répondit Gasparo avec tristesse, car il avait remarqué l'étonnement qu'exprimait le visage d'Émilio.

C'était bien moi : les années et les fers ont courbé mon front et blanchi mes cheveux. Mais ma conscience est pure. J'ai traité avec bonté toute créature malheureuse, et vous savez vous-même que vous n'avez pas souffert le moindre outrage chez nous ; vous pouvez certifier que pas un seul de vos cheveux n'a été touché. Mon seul désir était d'humilier ces hommes voluptueux et orgueilleux qui vivent dans la luxure, dans le vice, aux dépens de l'humanité souffrante.

Quoique je sois vieux, j'espère encore voir, par l'aide de Dieu et le vôtre, mon pays délivré de ce monstrueux joug.

— C'est bien vrai, reprit l'antiquaire avec douceur, je n'ai reçu de vous et de votre femme que les soins les plus tendres. Jamais je ne l'oublierai, dussé-je vivre un siècle.

Et reprenant son récit :

— Je fus si éprouvé par ma longue marche dans ces couloirs déserts, si oppressé par cette solitude effrayante, si ébranlé par cette rencontre inopinée que je tombai malade. Pendant deux jours je fus la proie de la fièvre. Il est impossible d'être mieux soigné que je ne l'ai été. L'aimable Alba ne quittait pas mon chevet et me prodiguait les soins les plus intelligents, les attentions les plus délicates.

Après ces deux jours je pus me remettre en route. On me conduisit, par un chemin beaucoup plus direct que celui que j'avais suivi, à l'entrée des catacombes.

Une joie indéfinissable inonda mon cœur lorsque je revis la lumière du soleil que je croyais avoir perdue à tout jamais. Mes deux guides, après m'avoir fait solennellement promettre de ne jamais révéler le lieu de leur demeure, m'indiquèrent la route de Rome et me quittèrent.

CHAPITRE XXXVIII

L'ARMÉE ROMAINE

« Maintenant s'ouvre devant nous, dit un célèbre écrivain en parlant de l'ancienne Italie, cette région splendide où l'homme atteignit une stature plus grande, plus noble que dans tout autre partie du monde, où il sut accomplir des prodiges d'énergie et de jugement moral.

« Nous allons entrer dans cette terre consacrée par d'héroïques vertus. Là brillait une grande lumière qui illuminait le monde entier.

« A cette vie fière, orgueilleuse, altière, a succédé le silence et l'obscurité de la mort.

« Aujourd'hui la majesté antique, la domination universelle a fait place à des ruines. Ruines morales, ruines matérielles. Partout la mort, des solitudes accablantes, de grands déserts peuplés des débris d'œuvres merveilleuses.

« La ville des anciens maîtres du monde est tombée, mais on ne peut effacer les vestiges de sa gloire passée.

« Depuis des siècles, ses ruines s'élèvent comme une puissante voix pour rompre ce silence de mort et proclamer la grandeur du peuple latin.

« Le pays est dévasté, mais il conserve encore une apparence de majesté : une nature austère ajoute de la solennité aux ruines des villes, aux sépulcres, aux monuments écroulés.

« Dans ce vaste désert, on rencontre à chaque pas des signes d'une puissance qui outrepasse toute imagination.

« Souvent au même endroit, sur la même pierre, le voyageur lit le récit des joies et des douleurs de générations séparées par de prodigieux intervalles de temps.

« Ici s'élèvent les colonnes des temples où les prêtres de l'antiquité trompaient le peuple et le réduisaient à la servitude morale, par leurs idoles et leurs augures.

« Mais en cela il s'est fait bien peu de changement, car un peu plus loin on rencontre les temples modernes dans lesquelles la religion est encore employée comme l'instrument de la tyrannie.

« Les tristesses du passé et les tristesses du présent se confondent. Les uns à côté des autres s'élèvent les vestiges de la tyrannie passée et les signes de la tyrannie présente.

« Si nous frissonnons au souvenir des cris poussés par les malheureux plébéiens que la sauvage aristocratie précipitait du sommet de la Roche Tarpéienne, pouvons-nous entendre sans trembler d'indignation les soupirs des victimes vivantes de la furie papale,

enfermées aujourd'hui encore dans les plus noirs donjons ?

« Les cendres des martyrs de notre époque, de ceux qui ont versé leur sang pour la République nouvelle, de ceux qui sont tombés en protestant contre l'amère domination du prêtre, se mêlent aux cendres des héros du peuple antique. Tout vrai Romain peut, en méditant sur ces nobles mémoires anciennes et modernes, puiser une douce consolation pour son âme meurtrie : il reconnaîtra que, malgré l'accablement des siècles, malgré la puissance écrasante des tyrannies qui se sont succédé, les enfants de Rome n'ont jamais perdu l'énergie de leurs pères, et il pourra tirer des rapprochements une conclusion pleine d'espérance : — Que maintenant, comme dans l'antiquité, le génie de ce peuple sublime ne lui permettra pas de gémir longtemps sous un asservissement honteux. »

Nous nous sommes permis de citer ce beau passage, noble cri d'un patriote, pour nous aider dans la tâche difficile de rapprocher les temps glorieux, héroïques avec les vertus très-vivantes mais paralysées du Latium moderne. Ce passage répond entièrement à nos idées. Il ne nous reste plus qu'à parler de cette bande étrange, hétérogène qu'on appelle « l'armée romaine. »

La soi-disant « armée romaine » est un composé de Romains placés sous la surveillance de la soldatesque étrangère et de soldats étrangers, tandis que le peuple lui-même est protégé (ou plutôt subjugué) par les gendarmes.

Et que peuvent être ces mercenaires vendus, sinon des amoureux du gain, sans principes, prêts à

entrer dans n'importe quel service, s'il est payé ?

Le titre de « soldat du pape » est donc loin d'être une distinction.

D'un autre côté l'intrus étranger, dédaigne le soldat romain qu'il a tâche de soutenir et de protéger. Il s'ensuit que l'étranger et le Romain n'étant pas, dans toute l'étendue du terme, des *frères* d'armes, en viennent souvent aux coups. Dans ces rixes, l'étranger est généralement battu, car malgré toute la peine que prennent les prêtres pour dégénérer le Romain, il conserve encore quelques restes de son ancienne valeur.

Telle est la condition actuelle de l'armée romaine.

On comprend le mépris que les *proscrits* lui avaient voué et la tranquillité avec laquelle ils attendaient son approche.

Dans le cas présent, comme toujours du reste, bien du temps fut perdu par les querelles intestines qui agitaient la triste armée.

Les étrangers, avec leur air de supériorité méprisante, réclamaient l'honneur de former l'aile droite pour l'assaut de la forteresse d'Orazio. Les Romains qui, avec raison, se sentaient supérieurs dans l'art de la guerre à leurs insupportables camarades, refusèrent positivement de céder l'honneur de l'attaque à la troupe étrangère. Et les prêtres, incapables de ramener l'ordre dans les rangs de leur armée, se rongeaient les ongles de fureur, de crainte et d'impatience.

Le jour de Pâques, jour fixé pour la destruction des « brigands, » aurait très-probablement vu l'extermination complète des mercenaires sans le cri de « Ordre et Fraternité » lancé par les modérés.

Perdre une aussi belle occasion d'en finir avec cette bande, la plaie le de l'Italie, —quelle douleur !

Régala, voyant qu'il ne pouvait rien faire actuellement pour la libération de l'Italie, obéissant d'ailleurs aux ordres de ses chefs, s'enrôla avec le plus grand nombre des Trois-Cents dans l'armée pontificale. Il fut l'un des plus ardents à demander pour les Romains l'honneur de former l'aile droite. Cet honneur leur étant refusé, ils se révoltèrent et maltraitèrent les officiers. On dépêcha contre eux le général D... avec une compagnie étrangère. La lutte fut presque aussi sérieuse que dans une bataille rangée, et les étrangers battus se réfugièrent dans leur camp.

L'un des principaux instigateurs de la révolte était le frère de Dentato, l'infortuné sergent des dragons qui périt sous les tortures de l'Inquisition. Il avait pris la résolution de venger la mort atroce de son frère, et ne manqua pas de profiter de la première occasion qui lui était offerte de frapper ses persécuteurs. Sous-officier de dragons aussi, il s'élança le sabre en main, et suivi de ses hommes, au plus fort de la bagarre, et fit un sérieux carnage des troupes étrangères.

Sachant parfaitement ce qu'il lui adviendrait s'il restait à Rome après cette affaire, il s'éloigna sans retard avec la meilleure partie de sa compagnie, et vint rejoindre les proscrits dans la forêt.

Il fut reçu à bras ouverts, et le récit de ses dernières aventures remplit de joie la petite garnison.

CHAPITRE XXXIX

LE MARIAGE

Sans contredit, le lien le plus étroit et le plus saint qui existe dans la grande famille humaine est celui du mariage.

Il unit pour la vie deux êtres de sexes différents, et s'ils sont dignes de ce noble état, il leur procure le bonheur suprême.

Nous disons avec intention — s'ils sont dignes — car ce rite solennel ne devrait être accompli qu'avec la résolution mutuelle de travailler chacun au bonheur de l'autre.

Une telle union a pour base l'amour vrai, l'amour céleste, que les anciens distinguaient avec raison de la passion, amour pur qu'aucun intérêt égoïste ou mondain ne peut influencer. Même avant la consommation du mariage, l'amour contribue à adoucir, à améliorer le caractère des deux époux, car tous les deux

sentent que le but de leur vie est le bien-être et le bonheur de l'autre.

Et l'atmosphère de l'amour, du bonheur, par conséquent, rend la vie conjugale infiniment plus noble que la vie de célibataire. On grandit l'un pour l'autre et l'un par l'autre. Plus tard, l'amour des parents pour leurs enfants les rend doux, patients, indulgents, en premier lieu vis-à-vis du fruit de leur tendresse, puis vis-à-vis de tous.

L'inconstance est malheureusement un incident trop fréquent dans les mariages actuels. Mais je suis persuadé que celui qui pèche contre la fidélité que les deux époux se doivent l'un à l'autre, à moins qu'il ne soit endurci dans le vice, éprouve un remords si affreux que tout sacrifice lui semblerait facile pour retrouver sa première pureté.

La vérité devrait suffire pour fortifier l'âme contre les assauts de la tentation et du déshonneur et l'empêcher de tomber et de s'avilir.

O vous qui vous engagez dans ce lien sacré, soyez l'un vis-à-vis de l'autre aussi vrais que les astres du ciel ! Par votre fidélité, par votre constance, vous mettrez votre conscience à l'abri des plus douloureuses épreuves, vous trouverez sur la terre un paradis — avant-goût de la vie bienheureuse, ineffable qui nous attend au-delà de ce fleuve.

Oui, le mariage est un acte saint. Par cet acte l'homme s'impose le devoir d'aimer, de protéger, de soutenir sa femme et les enfants qu'elle lui donnera. Cet acte est la cause première de la civilisation de l'humanité.

Les autorités municipales qui doivent être instruites de tout ce qui concerne les citoyens, et enregistrer tous les actes de leur vie, peuvent seules présider à la cérémonie du mariage, et, à défaut d'autorités municipales, le mariage devrait être contracté devant les parents des deux époux, parents qui sont les tuteurs naturels et légaux des jeunes gens.

C'est à ces dernières autorités qu'Attilio et Clélie eurent recours.

Pendant quelque temps, Clélie avait résisté aux sollicitations passionnées de son amant. Cette résistance fut de courte durée. Enivrée par tant d'amour et par l'atmosphère de bonheur qui l'entourait, elle s'écria :

— Parle à ma mère ! Si elle consent, je suis à toi pour la vie !

Silvia avait peu de décision de caractère, et elle souffrait doublement d'avoir à décider du sort de son enfant bien-aimée pendant l'absence de Manlio.

Cependant elle réfléchit que, vu leur exil très-long, sans doute, et leur bannissement dans la forêt, le mariage des jeunes gens était désirable, et que son mari ne pourrait que l'approuver de l'avoir autorisé.

Elle détestait les prêtres, et l'idée d'avoir recours à leur office pour cette cérémonie ne lui vint même pas. Quant aux autorités civiles, elles n'existaient pas dans la forêt ; elle n'en connaissait d'autre que celle de la juridiction sylvaine d'Orazio et sa propre autorité maternelle. Sa conscience droite et éclairée lui fit comprendre facilement que cette célébration simple, naturelle, légale, suffisait.

Le mariage eut donc lieu. Ce fut une vraie fête

pour tout le château et principalement pour Irène, qui était fière et heureuse de servir de prêtresse pour l'accomplissement de ce rite noble et sacré. N'était-elle pas elle-même un exemple vivant du bonheur parfait qu'elle souhaitait aux jeunes époux ?

Elle érigea, sans le leur dire, un autel au pied d'un splendide chêne des environs. Aidée de ses femmes et de Jacques, elle enlaça au-dessus de l'autel des branches de verdure et des guirlandes de fleurs sauvages. La cîme de l'arbre séculaire formait la coupole de la chapelle, — chapelle qui était illuminée le jour par les brillants rayons du soleil, la nuit par des milliers d'étoiles et de planètes, les premières des créations de Dieu.

La cérémonie fut courte : elle était simple et solennelle.

Elle eut lieu en présence des fidèles enfants de Rome qui formaient un cercle autour des jeunes mariés, si beaux tous les deux.

Irène joignit leurs mains, déclara qu'ils étaient unis pour la vie et leur adressa ces quelques paroles émues :

— Mes chers et fidèles amis, l'acte que vous célébrez aujourd'hui vous unit corps et âme pour toute votre vie.

Vous devez, à partir d'aujourd'hui, partager toutes les joies et toutes les douleurs de la vie, toutes ses prospérités et tous ses revers. Rappelez-vous que vous ne trouverez de bonheur durable que dans l'amour que vous aurez l'un pour l'autre et dans une fidélité parfaite.

Si l'affliction descend sur vous, votre amour réciproque vous soutiendra et vous fera vaincre l'épreuve. Que Dieu bénisse votre union !

Silvia, les yeux humides de larmes, plaça ses mains sur la tête de ses enfants bien-aimés et répéta le *che Dio vi benedica!*

Elle ne put articuler une autre parole.

L'acte de mariage avait été préalablement dressé. Orazio le fit signer aux jeunes contractants, puis aux témoins, et il apposa sa signature au bas.

C'est ainsi que fut célébré, avec l'ordre le plus parfait, dans le propre temple du Tout-Puissant, éclairé par l'éclatante lumière de l'univers, cet acte solennel du mariage, plus indissoluble que s'il avait été béni par un prêtre.

Jamais homme et femme ne se sentirent plus étroitement unis que Clélie et Attilio.

En quittant l'autel, toute la joyeuse société rentra au château, où un banquet l'attendait. Bien des toasts furent portés, bien des chants patriotiques chantés. Jacques, exalté par le contentement général, régala ses amis du *God save the Queen* et *Rule Britannia*.

CHAPITRE XL

LA CROISIÈRE DE LA MOUETTE.

L'armée de Rome laissa aux proscrits bien du temps pour se préparer. Eux, connaissant les causes du retard, s'inquiétaient peu à ce sujet.

Nous les quitterons donc pour rejoindre quelques-uns des principaux personnages de notre histoire, Julia et ses compagnons, que nous avons abandonnés après le terrible orage qui avait mis leurs vies en danger.

Deux jours après son départ de Porto d'Anzo, la *Mouette* entra toutes voiles déployées dans le port de Lodgone (île d'Elbe).

A peine l'ancre était-elle jetée que nos amis virent un groupe de personnes sortir de Libéri, petit village près du port, entrer dans une barque et ramer vers le yacht.

Julia reçut avec courtoisie et grâce cette députation

composée d'hommes et de femmes. Elle les fit asseoir dans le salon et leur offrit des rafraîchissements qu'ils acceptèrent avec reconnaissance.

Les visiteurs, tenant à la main un verre de vin de Marsala, s'adressèrent à Manlio, qu'ils croyaient le maître du navire. Ils parlaient la douce langue toscane, plus sympathique, mais bien moins vigoureuse que la langue romaine. Ce n'est qu'un dialecte du pur italien, mais l'Italie lui doit sa renaissance, et ce dialecte anobli par le génie deviendra la langue de l'Italie unifiée et nationalisée.

— Monsieur, dit le doyen de la députation, il existe à Libéri la coutume étrange peut-être, mais à laquelle nous tenons, que s'il entre un vaisseau dans le port le jour où un enfant vient au monde, on demande au capitaine de ce vaisseau de vouloir bien être le parrain du nouveau-né. Voulez-vous vous conformer à cet usage établi, et nous faire l'honneur d'être le parrain de l'enfant qui est né ce matin ? Et votre gracieuse jeune femme voudra-t-elle être la marraine ?

Cette singulière requête fit sourire Manlio. Il admirait la facilité avec laquelle tout visiteur peut s'allier avec une famille d'insulaires. Il répondit cependant avec une courtoisie extrême :

— Je ne suis, comme vous, signor, qu'un simple hôte sur ce navire. Il appartient à cette jeune dame anglaise, qui décidera elle-même ce qu'elle voudra faire.

Julia, voyageuse, artiste, antiquaire tout à la fois, et de plus, amie passionnée de la liberté italienne, fut enchantée de trouver parmi ces bonnes gens une si grande simplicité.

— Quant à moi, dit-elle, je serai enchantée d'accéder à votre demande. Mais puisque c'est le capitaine du vaisseau qui doit être parrain, je vais l'envoyer chercher, et, si cela lui est agréable, nous nous mettrons à votre service.

Le capitaine Thompson, appelé immédiatement, fut mis au courant de la demande des insulaires. Il en rit de bon cœur et accepta joyeusement l'invitation, déclarant qu'il se sentait très-honoré d'être parrain avec sa charmante maîtresse. Puis il donna des ordres à son second et tous s'embarquèrent pour Libéri.

Une table modeste, mais hospitalière, était dressée dans la maison des braves paysans. Les hôtes, tout charmés, ne s'arrêtèrent cependant pas longtemps à table. On se mit en route pour l'église.

Le capitaine Thompson était heureux au-delà de toute expression de l'honneur que lui faisait Julia en s'appuyant sur son bras, et surtout de l'honneur plus grand d'être son compère. Il en perdait presque la tête, ce brave marin, — il ne voyait ni n'entendait, et même, heurtant une grosse pierre, il manqua de tomber, — suivant sa propre expression, il manqua de chavirer et d'emporter son beaupré.

Julia parut ne pas s'apercevoir de l'extrême confusion de son cavalier. Elle continua à marcher calme et majestueuse, singulier contraste avec la gaucherie du pauvre loup de mer qui avait une telle frayeur de faire un nouveau faux pas, qu'il comptait toutes les pierres du chemin.

Enfin ils arrivèrent à l'église.

Le capitaine prit alors un air imposant, et bien qu'il

éprouvât et fatigue et ennui de la longueur inusitée de la cérémonie, il ne laissa paraître aucun signe d'impatience. Du reste il avait un cœur excellent, et l'ennui du service fut compensé par le plaisir de tenir dans ses bras vigoureux son filleul qui lui paraissait léger comme la plume, bien que ce fût un bébé des mieux constitués et des plus forts.

La cérémonie terminée, les invités se rendirent à la maison du second parrain, qui leur servit un véritable banquet. L'excellent vin de Libéri coulait à flots ; mais le capitaine Thompson, se rappelant qu'il avait à reconduire Julia et craignant de trébucher, y goûta à peine. Il se contenta d'en faire un éloge désintéressé.

Le brave capitaine avait un autre motif pour tenir en échec son goût très-décidé pour le bon vin. Il désirait plaire à Monna Aurélia, qu'il trouvait fraîche et aimable, bien qu'elle eût depuis longtemps passé la première jeunesse.

Quant à elle, elle éprouvait une véritable reconnaissance des attentions que le capitaine lui avait prodiguées durant la traversée et elle ne repoussait aucunement les marques de sympathie loyales et honnêtes, si ce n'est courtoises, que l'excellent marin lui montrait.

Tout se passa dans la perfection. Thompson lui-même se réjouit de se trouver sur terre ferme pendant quelques heures. Ce fut un véritable repos après la tempête qu'il avait essuyée.

Julia se retira comblée de remerciments et de bénédictions de la part de ses nouvelles connaissances. Cette scène la fit rêver aux temps primitifs.

Manlio méditait une œuvre nouvelle. Dès son retour

à Rome, il voulait faire une statue de la belle Julia, représentant Amphitrite guidant un Triton.

Aurélia et Thompson, absorbés l'un par l'autre, oubliaient les incidents du passé. Et toute notre petite société revint à bord accompagnée jusqu'à la côte par la musique et les hourrahs des joyeux villageois.

CHAPITRE XLI

LE SOLITAIRE

On peut trouver dans l'archipel italien, qui s'étend depuis le nord de la Sicile jusqu'au sud de la Corse, une petite île presque déserte : elle est formée d'immenses rochers de granit d'où découlent de délicieux ruisseaux d'une eau pure et limpide. Les sources n'y tarissent jamais, même au plus fort de l'été. La végétation y est riche, mais ne s'élève pas haut. Les vents furieux de la Méditerranée viennent s'abattre sur elle et empêchent les arbres de croître à de grandes hauteurs.

Aucun endroit n'est plus sain que cette petite île, on y respire toujours un air frais et vivifiant. Presque toutes les plantes qu'elle produit, toutes celles qui sortent des moindres crevasses des rochers, sont aromatiques, et lorsqu'on fait un grand feu de brous-

sailles tout le voisinage est embaumé par les parfums qu'exhalent les feuilles et les branches.

Les troupeaux qui broutent sur les promontoires de l'île sont de petite espèce, bien que très-robustes.

Les quelques habitants de cette île sont aussi de taille un peu au-dessous de la moyenne. Ils vivent, si ce n'est dans l'abondance, au moins dans l'aisance, du produit de leur culture, de leur chasse et de leur pêche, et leurs amis du continent leur font parvenir toutes les autres choses nécessaires à la vie.

Les habitants étant en fort petit nombre, gouvernement et police sont choses superflues, et l'absence de prêtres est un des bonheurs de ce petit endroit.

Dieu y est adoré comme il devrait toujours l'être, en pureté d'esprit, sans formalisme, sans joie, sans moquerie, sous la voûte bleue des cieux, et n'ayant pour cierges que les planètes, pour musique que les brises de la mer, pour autels que les pelouses de l'île. . . . .

Le chef de la principale famille de cette petite île est un homme qui a, comme beaucoup d'autres, joui de grandes prospérités et souffert de grands malheurs.

Sans doute il a ses défauts, — serait-il homme autrement ? — mais il a servi avec honneur la cause du peuple. Il est assez cosmopolite pour aimer tous les pays, il en chérit cependant quelques-uns plus que d'autres.

Quant à Rome et à l'Italie, il les aime à l'adoration.

Toute sa vie, il a vécu de l'espérance de voir les populations s'ennoblir, et il a travaillé de tout son pouvoir à faire reconnaître leurs droits.

Mais il avoue avec douleur que son espérance était vaine, car il a vu plus d'une nation, élevée par la Providence jusqu'à la lumière de la liberté, s'abaisser et retomber dans le despotisme représenté par des hommes plus injustes, plus tyranniques que des patriciens.

Cependant il ne désespère pas de l'amélioration finale de l'humanité, quelque attristé qu'il puisse être de la lenteur avec laquelle elle s'accomplit et de tous les obstacles qu'elle rencontre.

Les pires ennemis de la liberté du peuple sont, à ses yeux, les doctrinaires démocratiques qui ont prêché et qui prêchent encore la révolution, nullement comme un remède terrible, une sévère Némésis, mais comme un commerce qui les fera prospérer et avancer.

Ces mercenaires de la liberté ont causé la ruine de bien des républiques et apporté le déshonneur dans le système républicain. L'exemple le plus frappant se trouve en France : les despotes et leur bande se servent encore de la grande et glorieuse République de 89 comme d'un épouvantail contre ceux qui proclament l'excellence du système républicain.

Il définit la république : le gouvernement d'un peuple vertueux et honnête par l'honnêteté et la vertu. Toute république tombera lorsque le peuple s'éloignera de la vertu et s'adonnera au vice.

Il n'ajoute aucune foi à un gouvernement républicain composé de cinq cents gouverneurs.

La liberté de la nation consiste dans le choix libre d'un gouvernement, — ce gouvernement devrait être dictatorial ou avoir pour chef un président, — c'est-à-dire qu'il ne doit y avoir qu'une seule autorité.

C'est à cette forme de gouvernement que le plus grand peuple de la terre a dû sa grandeur. Malheur à ceux qui, au lieu d'élire un Cincinnatus, nomment un César !

La dictature devrait être limitée à une période fixe et n'être prolongée que dans des cas tout à fait exceptionnels, ainsi que cela a eu lieu pour Abraham Lincoln lors de la guerre des États-Unis.

Les droits du peuple et l'opinion publique doivent empêcher la dictature de devenir héréditaire ou tyrannique.

Le solitaire de la petite île n'est pas un dogmatiseur. Il trouve que la forme du gouvernement désirée et adoptée par la majorité du peuple est toujours la meilleure : il n'en veut pas d'autre preuve que la constitution actuelle.

Le système continental actuel est à ses yeux de la plus grande immoralité : les gouvernements sont coupables des crimes et des souffrances qui règnent partout, car au lieu de chercher le bien et la prospérité des peuples, ils intriguent pour conserver et affermir leur despotisme.

De là cette légion d'armées, de fonctionnaires politiques, d'officieux, qui dévorent dans la paresse et la fainéantise les produits de l'industrie, qui flattent leurs appétits vicieux et propagent la corruption universelle. Ces bourdons de la ruche humaine, nullement satisfaits de ce qui suffit à un homme, conspirent pour s'approprier la portion de cinquante individus afin de continuer à vivre dans le luxe, afin de fournir à leurs voluptés.

Et c'est là la cause des taxes qui écrasent les peuples, et de cette loi atroce qui sacrifie les plus forts de leurs fils, qui les arrache à la charrue et à l'industrie pour grossir les rangs des armées, armées nécessaires, dit-on, pour faire respecter l'ordre dans le pays ; mais en réalité elles ne font que soutenir une monstrueuse forme de gouvernement.

Les populations demeurent, par conséquent, dans la misère, dans la souffrance, dans un mécontentement incessant.

Les guerres continuelles qui déchirent l'Europe sont une preuve du gouvernement détestable de chacune des nations. Si elles étaient dirigées d'une manière noble et juste, elles apprendraient bien vite à respecter les droits les unes des autres sans avoir un recours coupable et passionné aux armes.

Une fédération de toutes les nations de l'Europe devrait être cimentée par une réunion de représentants de tous les pays. La base du traité serait : « Toute guerre est devenue impossible, » et l'article suivant porterait que « toutes les disputes qui s'élèveraient entre les nations seraient examinées, éclaircies et arrangées par le congrès international. »

La guerre, ce fléau et cette honte de l'humanité, serait ainsi à tout jamais exterminée. La nécessité de payer des armées n'existerait plus et les enfants de la patrie, conduits au carnage aux noms mensongers de gloire et de patriotisme, resteraient dans leurs familles, cultiveraient la terre et travailleraient dans les ateliers.

Alors s'accroîtrait la prospérité de tous les pays et s'étendrait le progrès général.

Tels étaient, sur tous ces graves sujets, les sentiments du solitaire. Je les partage en tous points.

. . . .

Julia avait formé le projet de conduire tous ses amis à cette petite île. Mais lorsqu'il devint impossible à Silvia et à Clélie — vu l'orage — de rejoindre le yacht, Julia changea ses plans : elle résolut de ne toucher que peu d'heures à l'île, uniquement pour demander les conseils du solitaire, et de retourner immédiatement sur le continent pour retrouver, si possible, la famille de Manlio.

Pouvez-vous vous représenter, ami lecteur, un de ces splendides levers de soleil de la Méditerranée, alors que la mer revêt comme par magie des teintes de pourpre et d'or qui font oublier à ceux qui ont le bonheur de vivre sur ses côtes toutes les misères de la vie pour se plonger dans une admiration infinie de ces merveilleuses lumières, de ces splendeurs, — parures que le créateur a, dans son amour, données à la terre ?

L'aube paraît à l'horizon, les nuages légers se dorent et, peu à peu, prennent toutes les teintes de l'arc-en-ciel. L'éclat des étoiles pâlit insensiblement, elles disparaissent bientôt entièrement devant le rayonnement du soleil levant, et le voyageur s'arrête émerveillé devant ce spectacle magique. La douce brise du matin vient caresser sa joue et agiter légèrement la surface bleue de l'onde.

La petite île apparaît bientôt couleur de cendre sur

le fond éblouissant du ciel et de la mer, et la *Mouette*, délicieusement poussée par un souffle d'est, approcha gracieusement de la côte. Elle avait quitté Porto Longone la veille et la traversée avait été des plus heureuses. Les passagers romains furent promptement reconnus et salués par les habitants de l'île.

La vue de ce joli yacht était toujours une joie pour nos solitaires. Ils le connaissaient de longue date, car bien des fois il était venu mouiller près de leurs côtes. Tous se hâtèrent d'aller souhaiter la bien-venue à leur hôte. Il se rendirent à la plage, suivis par le chef de famille dont le pas était ralenti par l'âge et surtout par les épreuves.

Julia fut reçue avec tendresse par tous les membres de la petite communauté.

Elle présenta Manlio et Aurélia au chef ; il les accueillit comme des amis : tous se dirigèrent vers la demeure du solitaire.

Après un moment de repos, son regard ardent interrogea Julia.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, quelles nouvelles de Rome ? L'étranger est-il parti ? Les prêtres laissent-ils enfin respirer librement ce malheureux peuple qu'ils ont torturé pendant tant de siècles ?

— Les misères ne sont pas encore terminées, dit la belle Anglaise. Hélas ! qui pourrait dire quand elles le seront ? L'étranger s'est retiré, c'est vrai, mais on recrute d'autres étrangers pires que les premiers, et votre gouvernement se prépare honteusement à acheter des représentants italiens pour retenir cette malheureuse ville sous la domination des prêtres.

Je suis Anglaise de naissance, mais de cœur je suis Italienne, et j'éprouve de la honte à vous dire que Rome ne doit pas être la capitale de l'Italie. Le gouvernement y renonce ; le Parlement sanctionne lâchement cet acte odieux pour satisfaire aux demandes infâmes et vexatoires d'un Bonaparte ! Oh ! que de douleurs, quelle amertume dans la politique du jour ! L'Italie, ce trône de la gloire, est devenue la sentine de toutes les bassesses ! L'Italie, ce splendide jardin, est devenue un fumier !

— Julia, un peuple qui se déshonore est un peuple qui meurt. Moi-même... je désespère presque de l'avenir d'une nation !

Et une larme mouilla la joue de ce patriote qui avait commandé bien des batailles.

CHAPITRE XLII

LA COMMÉMORATION DU 30 AVRIL

Le 30 avril 1849, on amena devant le commandant du Gianicolo un sergent qui avait été fait prisonnier. Il était tombé pendant la nuit dans une embuscade romaine, et les prêtres lui ayant dit que les défenseurs de Rome étaient tous des assassins, il se jeta à genoux et supplia que, pour l'amour de Dieu, on lui laissât la vie sauve.

Le commandant lui tendit la main et lui parla avec douceur.

— Ceci est d'un bon présage, ajouta-t-il en se tournant vers les officiers qui l'entouraient. Voyez l'orgueil de l'étranger écrasé devant le droit romain. C'est un signe certain de victoire.

La victoire, en effet, resta aux Romains.

L'armée étrangère, débarquée à Civita-Vecchia, s'était emparée par fraude du port. Elle avait assumé le titre mensonger d'alliée et d'amie, et elle marcha sur Rome en se moquant de la crédulité et de la poltronnerie du peuple romain. Mais, écrasée par les soldats républicains, elle dut refaire avec honte tout le trajet de Rome à la mer.

Le 30 avril fut un jour glorieux pour Rome, un jour à jamais mémorable entre les sept collines.

Mais pouvait-on célébrer ce bel anniversaire au milieu d'une foule d'ennemis?...

La petite ville de Viterbe, exempte de troupes, résolut de fêter le souvenir de l'expulsion de l'étranger : elle fit de prompts préparatifs.

Si les troupes brillaient par leur absence, il ne manquait, hélas! pas d'espions qui se hâtèrent d'informer le gouvernement romain de la fête qui se préparait.

Le comité avait dressé un programme. A midi, tout travail devait cesser, et les jeunes gens en habits de gala, avec un ruban tricolore au bras, devaient se réunir sur la place de la cathédrale, et là, se plaçant quatre de front, former une procession qui se rendrait à la Porte-Romaine (*Porta Romana*), où l'on saluerait l'antique maîtresse du monde en faisant des vœux pour sa délivrance.

Le gouvernement, effrayé à cette nouvelle, dépêcha en toute hâte à Viterbe un corps de troupes étrangères, qui n'avait encore servi le clergé que fort peu de temps, avec ordre d'arrêter à tout prix la démonstration du peuple.

La petite ville ne s'inquiéta nullement de cette mesure et tint sa fête. Pendant un moment elle oublia dans le bonheur présent toute la longue période d'esclavage.

La salutation solennelle à la Porta Romana eut lieu malgré les autorités urbaines, et la procession revenait en bon ordre, précédée d'un orchestre qui jouait les hymnes nationaux, et saluée sur son passage par une foule de femmes qui de leurs balcons agitaient des mouchoirs tricolores, lorsqu'une colonne de soldats étrangers envahit la rue au pas de charge et la baïonnette en avant.

La cité, bien que sous le gouvernement des prêtres, s'était jusqu'à ce moment laissée aller à une douce joie en souvenir de ce beau jour; mais la joie s'évanouit à la vue des soldats et la colère lui succéda.

Un commissaire de police, qui, avec quelques agents, précédait l'armée des mercenaires, s'avança et signifia au peuple l'ordre de se retirer. On lui répondit par des sifflets et quelques pierres habilement lancées. Les policiers se réfugièrent derrière les soldats et leur crièrent de faire feu.

Cet ordre atroce avait été donné par le commissaire peureux, jaloux aussi de satisfaire sa vengeance et de gagner une décoration.

On ne se pressait pas d'obéir ; mais lui, craignant de voir diminuer la haine entre les deux partis, commanda d'une voix péremptoire la charge à la baïonnette.

Les Viterbiens se laissaient diriger par le comité révolutionnaire, comme tous les citoyens, du reste, et

ils avaient reçu l'ordre de ne commencer aucune hostilité.

D'ailleurs, ils n'étaient pas préparés pour un combat. Ils se dispersèrent donc avec rapidité et regagnèrent leurs logis par les petites rues.

L'obscurité croissante du soir et plus encore l'extinction soudaine de toutes les lumières, favorisèrent leur fuite. Les femmes avaient compris le danger et ce sont elles qui eurent cette initiative.

La charge des vaillants champions des prêtres ne blessa que quelques chiens perdus et quelques ânes qui rentraient à leur étable.

A dix heures, tout était calme et tranquille dans la ville. Les troupes s'étaient réunies sur la place du Marché et se préparaient à se reposer, après les fatigues du jour, sur les lauriers qu'elles avaient gagnés.

Pas un citoyen ne paraissait dans la rue, et les maisons semblaient désertes, car aucune fenêtre n'était éclairée.

Par contre, le mouvement régnait à l'hôtel de *la Pleine-Lune*, et comme on sonnait pour annoncer que le souper était servi, une calèche attelée de quatre chevaux s'arrêta à la porte. Il en descendit une femme revêtue d'un élégant costume de voyage. L'élasticité de son pas disait sa grande jeunesse.

L'hôtelier se précipita à la porte pour recevoir la belle voyageuse et s'enquérir respectueusement si elle voulait être servie dans son appartement. Elle répondit que non, qu'elle souperait dans la salle commune pendant qu'on lui préparerait sa chambre.

La salle à manger était déjà pleine de voyageurs, de

touristes, d'officiers italiens et étrangers quand Julia y entra — car la belle voyageuse n'était autre que Julia. Elle possédait au plus haut degré cet air de noblesse et de distinction qui caractérise en général sa race ; aussi son entrée produisit-elle une grande sensation. Tout le monde se rangea pour lui faire place. Les Italiens ne surent cacher leur admiration respectueuse, et les officiers portèrent involontairement la main aux deux bouts de leurs moustaches qu'ils tortillèrent, tout en se redressant et en donnant à leurs personnes l'apparence de conquérants. L'admiration des femmes leur était acquise de droit !

Le maître de l'hôtel s'assit au haut de la table et pria la belle Anglaise de vouloir bien prendre place à côté de lui. Elle accepta, et immédiatement tous les officiers se pressèrent les uns les autres pour se placer le plus près possible de la jeune voyageuse. Un mercenaire du pape réussit à s'emparer du couvert le plus rapproché de Julia. Elle en éprouva dépit et dégoût, et elle regrettait de s'être rendue à la prière du maître de l'hôtel. Pour éviter toute conversation avec son voisin, elle prit un air distrait et parcourut des yeux l'autre bout de la table. Quel ne fut pas son étonnement en rencontrant le regard de Muzio ! Elle ressentit comme un choc électrique. Ses yeux se baissèrent un instant, puis se relevèrent. N'était-elle pas le jouet d'un rêve ? Était-ce bien Muzio ?... Oui, c'était lui, à n'en point douter.

Il était assis entre Attilio et Orazio, et tous les trois portaient le costume de voyageurs étrangers, pardessus, cravates de soie, chapeaux de feutre.

Julia ne les avait jamais vus dans cette tenue ; jamais Muzio ne lui était apparu autrement qu'enveloppé de son manteau de lazzarone, et Attilio autrement qu'en veste d'atelier. Quant à Orazio, elle ne l'avait vu qu'une seule fois dans la forêt et il était alors armé de pied en cap. Il n'est donc pas étonnant qu'en entrant dans la salle elle ne les eût pas immédiatement reconnus.

Que faire maintenant?... Se lever, s'approcher d'eux, leur faire mille questions sur toutes les choses qu'il lui tardait de savoir? Ce fut sa première impression. Mais un invincible sentiment de timidité la tint clouée à sa place, elle se sentait le point de mire de cinquante paires d'yeux.

Et Muzio, à la fois lazzarone, gentilhomme, chef de la contre-police; Muzio, qui aurait, à l'exemple de son patron (Scævola) mis non-seulement sa main, mais sa tête sur le brasier si Julia le lui avait dit, quel ne fut pas son bonheur! Revoir Julia! la retrouver après une absence qui aurait pu être éternelle! Mais aussi quelle douleur, quelle agonie de voir son astre, sa divinité, assise auprès d'un soldat étranger, vil instrument d'une tyrannie abjecte, et forcée d'accepter de petits services, simples hommages de cette main souillée, de cette main qui venait peut-être de se tremper dans le sang de Romains?

O vous, jeunes hommes, qui êtes amoureux d'une noble fille, n'avez-vous pas senti que sa présence seule centuplait vos forces?

Et lorsque des êtres indignes lui faisaient l'affront de l'accabler d'attentions, n'avez-vous pas éprouvé

que vous aviez dix cœurs à lui donner et dix vies à lui sacrifier ?

Si de tels sentiments vous sont inconnus, vous n'êtes qu'un lâche, digne du mépris des femmes.

Car elles peuvent pardonner les fautes, mais jamais elles ne pardonnent la lâcheté.

Muzio, lui, n'était pas un lâche, son sang bouillonnait, ses yeux lançaient des éclairs. Malheur au beau parleur qui était assis près de la jeune Anglaise ! Peu s'en fallut que la lame éblouissante d'un poignard ne vînt étinceler aux yeux des convives et s'enfoncer froide dans le cœur du séducteur aux moustaches pointues.

Julia avait compris l'orage qui grondait dans l'âme de son ami. Un regard que seul il put saisir calma sa nature passionnée.

Entre les services, la conversation roulait sur les affaires de Rome et sur l'événement du jour ; les officiers étrangers apportaient si peu de réserve dans leurs expressions que Julia, indignée, se leva, et de l'air d'une reine demanda à être conduite à son appartement. Nos trois amis brûlaient de lui baiser la main ; déjà ils s'étaient levés quand un éclat de rire de tous les officiers les fit se rasseoir. Ce rire avait été causé par une plaisanterie du plus mauvais goût. Les dernières paroles en arrivèrent aux oreilles des trois amis.

— Je croyais, avait dit un officier, venir à Viterbe pour y combattre des hommes, mais je n'y ai trouvé que des lièvres qui à notre seule vue se sont sauvés dans leurs trous ? Où diable sont tous ces libéraux qui font tant de bruit ?

Attilio, qui lui ne s'était pas rassis, fit un paquet

de ses gants et de ceux de ses amis et le jeta violemment à la figure du faiseur de bons mots.

— Holà ! s'écria-t-il, qu'est-cela ? Et prenant le paquet il le déroula. Ainsi donc, reprit-il, me voici provoqué par trois individus ! Autre exemple du courage italien ! Trois contre un ! Trois contre un ! Et il se remit à rire en se tenant les côtes.

Les trois amis restèrent impassibles, mais dès que l'accès d'hilarité fut calmé, Muzio s'écria d'une voix vibrante :

— Trois contre tous ceux qui osent insulter des Italiens, messieurs ?

Tous les trois se tenaient debout et leurs yeux noirs lançaient des éclairs d'indignation sur chacun des officiers. Ces jeunes fronts découverts marqués par des veines qu'un sang généreux et bouillonnant de colère faisait gonfler, ces attitudes fières en imposèrent à toute la société. Les Italiens étaient heureux de voir se lever des champions aussi valeureux, ils les regardaient avec orgueil, et les étrangers étaient frappés de stupeur. Ce paroles fières, ces regards de feu les paralysaient.

Au bout d'un instant cependant ils secouèrent cet étonnement et le plus jeune des officiers s'écria :

— Un toast, amis !

Et comme tous se levaient verre en main :

— Je bois, dit-il, au bonheur d'avoir enfin trouvé dans ce pays des adversaires dignes de nous !

— Je bois, répondit Orazio, à Rome ! Que mon pays soit bientôt délivré de la pourriture étrangère !

Ces paroles étaient trop insultantes pour ne pas

être relevées. Les officiers mirent la main sur la garde de leur épée, mais l'un d'entre eux, le doyen d'âge, les arrêta d'un geste.

— Amis, leur dit-il d'une voix grave, nous ne pouvons nous battre ici : rappelez-vous que nous sommes venus pour rétablir l'ordre dans cette ville. Attendons le matin, et en nombre égal nous donnerons raison à ces seigneurs batailleurs. Tout ce que nous avons à faire est d'avoir soin qu'ils ne nous privent pas de l'honneur de croiser le fer avec eux.

— L'occasion de combattre les ennemis de l'Italie est une circonstance trop fortunée pour que nous la laissions échapper, répondit Attilio. Si la chose vous convient nous pourrions rester ensemble jusqu'au matin, puis nous nous rendrions sur le terrain en votre compagnie.

La proposition fut acceptée à l'unanimité.

Les officiers étrangers demandèrent plumes et papier afin d'écrire leurs noms et de tirer au sort ceux qui auraient l'honneur du duel.

Trois Italiens s'offrirent comme témoins de nos amis.

L'insulte ayant été de celles qu'on ne pardonne pas, il fut convenu que le duel serait à mort, que les adversaires seraient à quinze pas et qu'on se battrait d'abord au pistolet, puis à l'épée, puis au poignard.

Un chapeau servit d'urne, et les noms qui sortirent pour défendre la cause des prêtres furent ceux d'un légitimiste français, Foulard ; d'un carliste espagnol, Sanchez, et d'un Autrichien, Haynau.

Les témoins passèrent la nuit à examiner les armes et à les appareiller avec une justesse absolue.

CHAPITRE XLIII

LE COMBAT

Le 1er mai, à la première lueur de l'aube, on aurait pu voir douze personnes, enveloppées dans leurs manteaux, monter la route escarpée qui traverse les bois Cimiens — aujourd'hui le mont Viterbe — et disparaître sous les arbres.

Ils marchaient en silence et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint le sommet d'une éminence qui dominait une partie de la forêt.

— C'est ici, dit Attilio, que les derniers champions de l'indépendance étrangère se sont réfugiés après avoir été défaits et poursuivis par nos pères les Romains, et c'est ici, dans une dernière bataille, que disparut pour toujours du rang des tribus italiennes le peuple le plus ancien, le plus renommé, le plus richement doué de toute la Péninsule.

Le capitaine Foulard comprenait assez l'italien pour

savoir la portée du discours d'Attilio, et il lui répondit d'un air fanfaron :

— Et j'imagine que c'est ici ou dans les environs que mes ancêtres les Gaulois ont remporté leurs grandes victoires sur vos aïeux les Romains qui, sans leurs oies, auraient disparu de la surface de la terre.

Le rouge monta à la figure d'Attilio, cependant il sut garder son sang-froid, et dit non sans dédain :

— Quand vos aïeux, semblables à des bêtes fauves, habitaient les forêts, ce sont nos ancêtres qui sont allés les tirer de leurs tanières, et leur dire : Levez-vous, soyez des hommes ! Votre politesse française laisse peu de place à la reconnaissance envers ceux qui vous ont porté la civilisation. Mais nous sommes ici pour nous battre, non pour nous quereller.

L'endroit où ces paroles acerbes furent échangées était une de ces ravissantes clairières perdues au cœur des forêts italiennes, et qui semblent ne pouvoir inspirer que bonheur et repos.

On se prépara au combat. On mesura les quinze pas, et après quelques formalités remplies les témoins se retirèrent à l'écart.

Les adversaires se tenaient prêts à fondre les uns sur les autres. Le premier signal, puis le second se font entendre ; ils attendaient avec trépidation le troisième, quand soudain le son d'une trompette les fait se retourner, et à leur grande douleur ils voient s'approcher une compagnie de soldats du pape, suivie de l'agent Sempronio et de quelques autres policiers.

Nous devons rendre cette justice aux officiers étrangers, qu'ils furent cruellement mortifiés de cette

occurrence et sur le point de prendre la défense de leurs adversaires et même de favoriser leur fuite. L'ordre donné par Sempronio de cerner les combattants, baïonnette en avant, prévint tout mouvement.

Plus d'un se serait cru perdu s'il se fût trouvé à la place de nos amis. Mais ils étaient faits au danger et leur présence d'esprit ne leur faillit pas un instant. Il leur suffit d'un coup d'œil pour acquérir la conviction que leurs antagonistes n'étaient pour rien dans le guet-apens où ils tombaient et, le revolver à la main, ils firent front à l'ennemi et lentement ils reculèrent vers la forêt.

La troupe ne s'attendait pas à trouver quelques-uns de ses officiers au nombre de ceux qu'elle avait mission d'arrêter, et elle restait interdite, ne sachant si elle devait obéir ou baisser les armes. Sempronio, furieux de voir échouer ce qu'il appelait son « plan de bataille, » cria de toutes ses forces :

— Feu ! faites feu de ce côté ! sur ceux-là ! indiquant de la main ses compatriotes. Il paraissait avoir soif de leur sang.

Les soldats hésitaient encore, mais les créatures de l'agent de police firent feu sur les six Italiens. Deux témoins furent légèrement blessés. Attilio vengea ses compagnons ; il tira, et la balle emporta le nez du père Sempronio (car le policier n'était autre qu'un prêtre déguisé).

Il aurait été impossible de mieux frapper. Sempronio se sauva en poussant les cris les plus lamentables, laissant aux autres l'exécution de son « plan de bataille. »

Les officiers étrangers étaient pour la plupart très-embarrassés et véritablement honteux de la position où ils se trouvaient, bien qu'ils ne fussent pour rien dans l'entreprise de Sempronio.

Celui-ci avait appris le duel par un de ses espions et il espérait s'emparer facilement des chefs des Italiens proscrits, les envoyer à Rome et obtenir pour prix de son exploit un chapeau de cardinal.

Le capitaine Tartiglio, carliste enragé, commandant la compagnie que Sempronio avait soudoyée, était digne de son ami. Il pensa qu'il serait facile de mettre la main sur les proscrits puisqu'ils étaient en si petit nombre et s'aventura bravement à leur poursuite dans le cœur de la forêt.

Ceux-ci supplièrent les deux blessés de se cacher dans des fourrés, et protégés par les arbres, ils purent, tant qu'il leur resta une cartouche, tenir l'ennemi en échec.

Mais bientôt il ne leur resta plus une balle, et ils auraient inévitablement été pris si Orazio n'avait eu son cor, ce cor que nous avons déjà entendu au château de Lucullus. Il en sonna longtemps, et l'écho répondait encore qu'on entendait déjà le bruit de pas qui approchaient.

C'étaient les compagnons d'Orazio et un détachement des Trois-Cents, qui s'étaient réunis dans la forêt Cimienne après les événements de Rome que nous avons rapportés.

A la tête de la troupe marchaient les deux plus gracieux commandants qu'il fût possible de voir : Clélie et Irène, nouvelles amazones, courageuses,

vaillantes et délicates d'apparence. Jacques était à leurs côtés et brûlait de faire son devoir.

Les proscrits, voyant arriver ce renfort, chargèrent les mercenaires à la baïonnette. Frappés de terreur à la vue d'ennemis qui croissaient en nombre comme par enchantement, les soldats prirent la fuite sans prêter la moindre attention aux menaces de leurs officiers.

Le capitaine Tartiglio restait seul. Il ne manquait pas de courage et méprisait de fuir. Attilio s'approcha de lui et le somma de rendre son épée.

— Non, cria Tartiglio, je ne la rendrai pas.

Attilio enveloppa son bras gauche de son manteau, para le coup que le capitaine lui destinait et s'élança sur lui le poignard à la main.

L'Espagnol était de petite taille, mais il ne manquait ni de force ni de souplesse.

La lutte dura un instant : Attilio, incomparablement plus fort, eut bientôt le dessus. Irrité de la résistance de ce pygmée et dédaignant de le tuer, il se contenta de lui faire faire une pirouette en l'air, et de le lancer au loin sur le gazon, humide fort heureusement pour les os de l'Espagnol.

Les proscrits ne poursuivirent les soldats que jusqu'à la clairière, puis ils revinrent s'occuper des blessés. On renvoya les blessés des ennemis à Viterbe, sous la conduite des prisonniers. On ne garda que le capitaine Tartiglio, et plutôt comme ôtage que comme prisonnier.

Clélie et Irène s'étaient rendues très-utiles dans tous ces arrangements, et tout le monde les complimenta sur le courage et la présence d'esprit qu'elles

avaient déployés. Muzio leur embrassa les mains et leur exprima toute son admiration.

— Il vous sied bien, dit-il, nobles et dignes filles de Rome, de donner un aussi bel exemple à nos compagnons, et surtout à ceux des fils d'Italie qui attendent que la liberté leur tombe du ciel comme la manne des Israélites — qui attendent lâchement sous le joug de l'étranger.

Ils n'ont pas honte d'embrasser le sceptre d'un maître, d'un patron, d'un tyran étranger, de renier leur Rome, véritable et légitime métropole de l'Italie, — réclamée comme telle par toute la nation. Ils n'ont pas honte de la laisser aux prêtres. C'est aux femmes, oui, aux femmes qu'il appartient de délivrer notre pays de cette infamie, puisque les hommes sont incapables de le faire, ou redoutent d'agir.

Muzio s'arrêta soudain au milieu de sa péroraison. Une troisième femme s'était jointe aux deux autres. Elle lui semblait une apparition céleste pour lui, sa figure était celle d'un ange. Il ne l'avait pas vue approcher, sa présence avait quelque chose de surnaturel. En réalité elle n'était autre que Julia, qui arrivait de Viterbe.

L'éloquence de Muzio s'était entièrement éteinte, et il restait là immobile comme une statue. Son embarras fut peu remarqué grâce à l'exaltation de Jacques. Dès que le brave matelot reconnut sa maîtresse, il jeta sa bien-aimée carabine par terre, ce qu'il n'eût jamais fait en aucune autre circonstance, et se précipita devant Julia, la salua à la manière des

jeunes garçons anglais, en portant la main à son front et en tirant une mèche de ses cheveux.

Que de souvenirs, patrie, famille, amis, que d'affections étaient concentrés pour lui dans la personne de cette maîtresse adorée !

Julia, touchée de l'expression du jeune matelot, lui prit affectueusement la main. Clélie et Silvia embrassèrent la belle Anglaise avec des transports de joie et lui présentèrent Irène. Julia savait déjà la romanesque histoire de la femme d'Orazio et il lui tardait de faire la connaissance personnelle de cette noble princesse romaine.

La suite d'Orazio oublia pendant un instant la discipline du camp. Tous se pressaient autour de la fille d'Albion et la contemplaient avec admiration. Julia était femme : elle reçut avec plaisir et orgueil l'hommage de ces honnêtes et courageux fils d'Italie.

CHAPITRE XLIV

LE VIEUX CHÊNE

Attilio et Orazio avaient respectueusement embrassé la main de la belle Anglaise; Muzio, lui, se tenait à l'écart et ne savait trop quelle contenance prendre pendant toutes ces démonstrations d'ardente amitié.

Enfin Julia se tourna vers lui dès que ses amis lui laissèrent un moment.

De nouveau elle fut frappée du changement qui s'était opéré en lui. Ce n'est pas qu'il n'eût toujours conservé, même quand il n'était qu'un enfant des rues, cet air noble, cette fierté d'attitude qu'il tenait de sa naissance, mais il y avait quelque chose de plus. C'était l'homme qui se sentait rentré à sa place, l'homme qui était appelé à jouer un rôle digne de son nom.

Sa position s'était en effet notablement améliorée.

Avant de mourir, Scipio, ce fidèle et dévoué servi-

teur, avait écrit au cardinal, oncle maternel de Muzio ; il lui avait fait connaître toute l'histoire du jeune homme, et lui avait donné tous les détails qu'il possédait sur la spoliation de ses biens. Le prélat chargea son homme de loi de se mettre en rapport avec Muzio, de lui fournir tout ce dont il aurait besoin et de chercher à le ramener dans le bercail de l'orthodoxie.

Au fond, le prélat était un homme excellent et parfaitement bien disposé en faveur de son neveu. Il vit un moyen de recouvrer les biens si criminellement confisqués par les vautours de Paolotti, et méditait d'ajouter aux propriétés des Pompéo une portion de sa fortune particulière.

Ceci se passait à la fin de l'année 1866, alors que les Italiens, malgré tous les obstacles qu'on leur suscitait, avaient réussi à rentrer en possession de leur territoire, et à se débarrasser des étrangers amis et alliés des prêtres.

Le moment était donc des mieux choisis pour un rapprochement entre le cardinal S... et son neveu. Le prélat pouvait même prévoir qu'il y aurait tout avantage pour lui à être en de bons termes avec un jeune parent, l'un des principaux chefs du parti libéral.

Julia avait tant admiré Muzio lorsqu'il était enveloppé de son misérable manteau et qu'il posait dans les ateliers du Transtevère, qu'une ombre de regret se mêla au bonheur de retrouver son ami transformé en gentilhomme.

Elle lui dit quelques gracieuses paroles qui prouvaient

qu'elle n'avait oublié ni les services rendus, ni celui qui les avait rendus ; lui ne sut répondre qu'en embrassant la main adorée, avec autant d'ardeur que de respect. Ce langage n'avait aucunement besoin de commentaire.

. . . .

Clélie et Irène nageaient dans la joie.

Quel plus grand bonheur peut-il y avoir que celui de retrouver son époux sain et sauf, après une journée des plus périlleuses ?

Sur toutes ces jeunes figures on ne lisait que bonheur. On semblait oublier que le sang avait coulé ; on ne sentait qu'une chose, c'est qu'on se retrouvait après la victoire.

La victoire ! quelle heure glorieuse ! quelle jouissance austère et sauvage ! Nous oublions alors que le champ de bataille est couvert de morts et de blessés ; nous oublions que nous sommes épuisés. Notre esprit n'est ouvert qu'à la seule notion de la cause conquise, de la victoire remportée.

L'ennemi est défait !... Lorsque les amis se retrouvent après le combat, ils n'ont que félicitations à échanger et touchants serrements de mains ! Bonheur complet parce que le cœur est tout à une seule pensée.

Et cependant des frères ont tué leurs frères ! Oui, hélas ! Manzoni est dans le vrai, mais tant que dure l'enivrement de la victoire, ce fait navrant semble ignoré.

Ah ! quand les peuples deviendront-ils réellement frères et échangeront-ils les brutales délices du triomphe pour les joies plus réelles de la paix !

Bientôt. Espérons-le !

Telle était assurément l'espérance de cette petite troupe de proscrits réunis sous un antique chêne et sur le sol émaillé de la forêt autour de ces femmes si nobles, si tendres de cœur, que la destinée avait si étrangement amassées sur un champ de bataille.

Qu'elles étaient belles et séduisantes !

L'orgueil de l'amour rayonnait autour d'elles ; elles admiraient, elles aimaient ! La grâce se mêlait à l'héroïsme. Et pour mériter un regard de ces beaux yeux, que de combats n'aurait-on pas livrés !

. . . .

Silvia, oubliée un instant dans ces moments de grand enthousiasme, s'approcha enfin de Julia et lui demanda d'une voix émue :

— Et Manlio, pourquoi n'est-il pas ici ? Où est-il resté ?

— Je l'ai laissé dans l'île avec le solitaire, répondit la belle Anglaise. Il est parfaitement bien et je lui ai promis de lui apporter de vos nouvelles.

— Quelle est l'opinion du général sur les affaires de Rome ? interrompit Attilio.

— Il approuve la noble conduite des quelques Romains qui harcèlent le gouvernement papal, qui protestent devant le monde entier que cette abomination n'est plus compatible avec l'époque où nous vivons.

Cependant il admire la patience dont vous faites preuve en attendant l'heure favorable à un mouvement général.

De cette manière, vous ne compromettez pas

l'unification de l'Italie, et vous enlevez à l'étranger tout prétexte de vous susciter de nouveaux obstacles.

Mais il est d'avis que tant que le gouvernement italien demeurera aux pieds du maître de la France et que pour lui plaire il renoncera à Rome comme capitale et supportera l'affreux parti clérical, vous devez vous tenir prêts à vider ces questions par les armes. Et tout Italien qui réellement possède un cœur italien devrait se préparer à vous soutenir.

— De la patience, de la patience ! murmurait Muzio. La patience est la vertu des âmes ! Et nous en avons trop eu, nous autres Romains ! Il est honteux que nous tolérions la plus inique, la plus dégradante des tyrannies humaines, que nous permettions aux prêtres d'être nos geôliers.

— Et cette île dont vous parlez, dit Silvia, est-elle loin ? Ne pourrions-nous pas y passer quelques jours ?

— Rien ne serait plus facile, répondit Julia. Nous sommes près de la frontière, nous la franchirons aisément et nous irons à Livourne où la *Mouette* est mouillée. La traversée de Livourne à l'île est très-courte. A propos, il faut que je vous apprenne le mariage du capitaine Thompson et de votre amie Aurélia ; il a été célébré d'une manière simple, patriarcale, dans la retraite de notre chef. Là il n'y a point de prêtres.

— *Per la grazia di Dio !* s'écria Orazio en se tenant de toute la hauteur de sa taille d'athlète et en se tournant vers l'ouest, qui peut nous arriver ici ?

Au même moment on vit avancer un jeune homme robuste accompagné d'une femme admirablement belle,

mais dont l'expression de tristesse parlait clairement de grands chagrins, de véritables malheurs.

On reconnut Silvio et Camille.

Notre jeune chasseur de sangliers, après la décision prise par les libéraux d'abandonner les faubourgs de Rome, était allé, avant de se diriger vers le nord, prendre congé de son amie infortunée.

Il trouva Camille agenouillée suivant sa coutume sur la tombe de son père.

— Dieu juste ! s'écria-t-il, le crime d'un misérable peut-il plonger à tout jamais une âme innocente dans la folie et dans la douleur ? O ciel ! dit-il lorsqu'il fut près d'elle, rends-lui la raison, et rends-moi l'astre de ma vie !

Camille se leva à ces mots, son air égaré fit place à un regard d'une tendresse exquise. Cette prière passionnée et toute pleine de pardon fit vibrer les fibres les plus sensibles de son cœur ; poussée par un instinct tout-puissant, elle se réfugia dans les bras de son ancien amant.

Pressés l'un contre l'autre, aucune explication ne fut nécessaire, aucun vœu ne fut demandé. L'amour, l'amour tout-puissant fut seul interprète et guérisseur.

Des larmes abondantes coulaient le long des joues de Camille, mais ces larmes n'avaient plus d'amertume.

Une grande douleur, une grande faute lui avaient fait perdre la raison ! — Un sublime pardon et l'amour le plus noble la lui rendirent.

CHAPITRE XLV

L'HONNEUR DU DRAPEAU.

Les nouveaux arrivés furent accueillis avec une joie mêlée de surprise. Les jeunes femmes, toutes au courant de l'histoire de Camille, l'accablèrent de caresses et de prévenances.

Quelque chose de solennel enveloppait toute sa personne, ombre de la longue folie dont elle avait souffert. Le changement opéré en elle à l'ouïe de la prière pathétique de son amant tenait du miracle, et tous le sentiments d'affection et de repentir qui agitèrent son cœur lorsqu'elle se vit de nouveau entourée par ses bras amoureux firent d'elle une créature nouvelle et heureuse tout en lui laissant une apparence de vague mysticisme.

Après le premier moment d'étonnement et de bienvenue, Silvio dit à Orazio :

— Je viens de traverser Viterbe et il règne dans

la ville une confusion que je n'ai pu expliquer. Les citoyens couraient par les rues et cherchaient à éviter les soldats. Ceux-ci, qui ont fait vœu de tuer tous les Italiens, ont reçu des renforts considérables, et pour commencer leurs hauts faits d'armes, ils ont pillé les marchands de vin et on rencontre sur les bornes des soldats ivres-morts. Les autorités papales tentèrent de ramener un peu d'ordre dans les rangs de l'armée, mais elles furent reçues à coups de crosse et forcées de fuir. Il paraît qu'elles se sont rendues à Rome.

Le renfort de troupe s'écrie que « son drapeau a été déshonoré et que la tache devra être lavée dans le sang ! » Drapeau déshonoré !

Cette phrase me rappelle certain gouvernement voisin qui, après avoir violé avec infamie notre territoire, après s'être emparé de notre principal port de mer et après avoir traîtreusement attaqué notre capitale, s'écriait au premier échec : « Trahison ! trahison ! notre drapeau est déshonoré ! »

Cette confusion, reprit Silvio, m'a fourmi une occasion favorable de tout observer et de venir tranquillement vous trouver. Un singulier accident aurait cependant pu me retenir à Viterbe. Comme je passais devant l'hôtel de la Pleine-Lune, quelques officiers arrivaient de Rome et descendaient de voiture. Personne n'était là pour les recevoir ou prendre leur bagage ; l'un deux m'arrêta : « Holà ! ici ! » cria-t-il en me saisissant à la taille et en cherchant à me pousser vers la voiture.

Camille, heureusement, était assez loin en avant.

Au premier moment j'aurais voulu me servir de mon

poignard, mais je sus vaincre ma colère ; je repoussai violemment la main qui me tenait, et d'un vigoureux coup de poing lancé en pleine figure, j'envoyai rouler mon homme sous la calèche.

Je ne restai pas là à recueillir le prix de mon exploit, ainsi que vous pensez ; bien au contraire, je quittai assez précipitamment la place et je ne tardai pas à rejoindre ma compagne à l'entrée du bois.

— Bravo, Silvio ! s'écrièrent tous les auditeurs, très-amusés par son récit. — Bravo !

— Je crois pourtant, reprit-il lorsque les rires eurent cessé, que nous ne sommes plus en sûreté ici. Nous aurons sans nul doute et dès demain toute la bande d'étrangers à nos trousses.

— Si nous étions tant soit peu plus nombreux, dit Orazio, nous pourrions dans cette forêt tenir tête à toute l'armée du pape. Mais nous avons avant tout ces dames aimées à protéger.

— Dames à protéger ! s'écria Irène avec une nuance d'ironie.

A la vérité, vous oubliez promptement, signor Rodomonte, que ces mêmes dames vous ont protégé aujourd'hui.

Un éclat de rire accueillit ces paroles, et le vaillant chef mit un genou en terre et embrassa la main de sa courageuse et tendre épouse.

Pendant ce temps les ombres des géants de la forêt Cimienne s'allongeaient sensiblement et s'étendaient au loin, vers l'est ; le soleil, enveloppé de nuages transparents de pourpre et d'or, se préparait à disparaître derrière les flots de la mer Thyrrénienne.

Clélie s'arracha à ce spectacle enchanteur pour s'occuper, en bonne ménagère, de détails plus matériels. Elle appela Jacques, qui ne la quittait pas, fasciné comme il l'était par sa beauté et son amabilité, et lui confia le soin important des provisions.

— Allons, mon ami, dit-elle en anglais, tous ces véritables héros de roman s'occupent peu du souper, à ce qu'il paraît, et si vous ne le préparez, nous risquons fort d'aller nous coucher sans avoir rien mangé.

— Oui, madame, oui, certainement, répondit Jacques, j'y vais tout de suite, et faisant son invariable salut, il se dirigea vers l'endroit où étaient les deux mules qui portaient les provisions et les bagages du chef ; avec une grande activité, il s'occupa à les décharger.

CHAPITRE XLVI

LE SOUPER CHAMPÊTRE

Qui ne préférera la civilisation à la barbarie, les conforts d'une maison charmante, chaude en hiver, fraiche en été, abondamment pourvue de tout le nécessaire et de tout le superflu, à la rase campagne avec toutes ses intempéries et son absence de tout bien ?

Personne en vérité.

Et cependant lorsqu'on se souvient combien peu nombreux sont ceux qui jouissent du monopole de la civilisation et combien, au contraire, sont nombreux ceux qui en souffrent, ceux qui sont les victimes, on se demande si véritablement l'humanité retire un bien général d'une civilisation extrêmement avancée et développée, comme est la nôtre, et s'il ne serait pas bon de revenir à un état plus simple, voire même à un état primitif, alors qu'il n'y avait ni palais, ni

cuisiniers, ni manières raffinées, ni vêtements coûteux, ni conventions élaborées, ni mets exquis et malsains ; il n'y avait non plus ni police, ni préfets, ni percepteurs des contributions, ni aucune autre de ces douloureuses innovations modernes. Et on n'était pas obligé de donner ses enfants pour servir les caprices d'un tyran, sous prétexte de servir le pays et de laver « les taches du drapeau. »

Quoi qu'il en soit, un repas frugal partagé entre amis sur la belle pelouse d'une splendide forêt vaut bien toutes les délices de la civilisation. Pour moi, je préférerais de beaucoup être assis sur un même tronc d'arbre près d'un feu de broussailles, et dans la société de Julia, de Clélie, d'Irène, à être mollement enfoncé dans un fauteuil moelleux, au milieu d'une société mondaine. Je connais ce doux plaisir du repas fait le soir avec mes compagnons de peine de la journée, repas de fruits et parfois d'un produit de chasse partagé au bord d'un chemin ou à l'ombre d'un bois. La bonne entente, la noble satisfaction du cœur supplée à la maigreur du souper et à l'insuffisance du service.

Mais nos amis ne faisaient pas maigre chère. Gasparo s'était occupé des provisions et les paniers étaient bien fournis. Aidé de Jacques, il arrangea pour les chefs et les dames une collation si délicate et si bien servie que Lucullus lui-même aurait pu être tenté par la vue appétissante de mets excellents entourés de guirlandes de verdure.

Quelques bouteilles de vin de Montepulciano et d'Orviéto complétaient le festin.

Le travail de la journée avait singulièrement aiguisé les appétits, et les plats disparurent avec rapidité.

Julia était enchantée. Jamais elle n'avait participé à semblable fête dans la société de ceux qu'elle admirait le plus au monde. La galanterie et le romanesque, ces deux fleurs de la chevalerie, se trouvaient réunis chez ceux qui l'entouraient. C'était son idéal, et son bonheur était parfait.

D'ailleurs Muzio n'était-il pas là? Muzio qu'elle aimait lorsqu'il servait de modèle dans les ateliers et qu'elle ne cessa pas d'aimer lorsqu'elle apprit qu'il était le descendant d'une ancienne et grande famille, et l'un des plus riches héritiers de Rome.

Cette vertu irrésistible, qui semblable à l'aimant attire invariablement deux cœurs amoureux l'un vers l'autre, tenait Muzio rivé aux côtés de Julia.

Il était là surveillant ses moindres mouvements, devinant ses moindres désirs pour les prévenir, heureux et fier de la servir, ayant pour elle ce regard que l'art n'a jamais su saisir, ce regard compris seulement de ceux qui aiment d'un amour pur, parfait, immense.

Elle était heureuse! mais son bonheur n'était pas égoïste. Elle savait encore s'occuper des autres, et même elle écoutait avec plaisir le babil de Clélie et d'Irène qui, en anglais, s'entretenaient avec Jacques et lui faisaient raconter ses voyages aux Indes et en Chine, car il avait été mousse dès l'âge de sept ans et il avait beaucoup vu et beaucoup observé. Le récit de quelques-unes de ses aventures, et la description des tempêtes que son vaisseau avait éprouvées, intéressèrent infiniment ses interlocuteurs.

Le tableau qu'il leur fit de la Chine et des Chinois qui demeurent à la maison et font les travaux des femmes, tandis que leurs femmes labourent la terre tout en portant leurs nourrissons dans une espèce de hotte, excita une hilarité générale.

— Mon pays doit en grande partie sa puissance à la profession de marin que Jacques représente ici, dit Julia. Nous avons un véritable respect pour les matelots. Chez nous, partout où il y a une rivière ou un lac, — car on se borne pas à la mer, — on voit les jeunes garçons s'exercer constamment à ramer et à diriger de petites pirogues ; ils affrontent mille dangers en le faisant. Mais ils deviennent ainsi marins consommés, et ce sont eux qui rendent le nom de l'Angleterre redoutable sur l'Océan.

J'ai connu en France et en Italie des jeunes gens destinés à devenir officiers de marine. Ils passaient toute leur adolescence sur les bancs de l'école et ne s'embarquaient qu'à quinze et même à dix-huit ans. Il en résulte qu'ils souffrent horriblement du mal de mer et qu'ils sont exposés au ridicule et au mépris des matelots.

En Angleterre, on procède autrement. Les jeunes garçons destinés à l'état de marin s'embarquent dès l'âge de onze ans, font de longs voyages, apprennent par la pratique tous les détails de leur profession. Ils deviennent ainsi les meilleurs officiers de marine que le monde connaisse.

Les Anglais aiment peu à accumuler des richesses pour le seul plaisir de se sentir riches. Ils aiment à employer leur fortune et souvent ils achètent un yacht.

Il est même fort peu de personnes habitant près de la mer ou d'une rivière qui ne trouvent moyen de posséder ou de louer quelque embarcation petite ou grande, dans laquelle ils s'exercent dans l'art qui fait la gloire et la force de leur pays.

Vous avez en Italie des marins qui, je n'en doute pas, égalent nos plus habiles, mais vos officiers ne sauraient être comparés aux nôtres. Vos ministres de la marine ont toujours fait preuve d'incapacité complète, et ils ont par conséquent toujours failli au devoir d'élever et de perfectionner une profession qui rendrait l'Italie l'une des plus importantes nations de la terre.

Ce sujet, traité comme Julia le faisait, était quelque peu étranger aux vaillants Romains assis autour d'elle. Comment auraient-ils pu avoir aucune notion des affaires maritimes ? Les prêtres avaient depuis longtemps trouvé le filet et la rame de saint Pierre infiniment trop lourds pour leurs bras efféminés, et ils s'adonnaient au plaisir et au luxe comme moyen le plus efficace de faire avancer le règne de Dieu.

Le silence se fit après la simple exposition de Julia. Elle fut la première à le rompre et à réclamer un chant ou un récit. Orazio saisit cette idée :

— Gasparo, dit-il, ce chef fameux, pourrait, je suis sûr, nous raconter quelques épisodes émouvants de sa vie aventureuse.

Le vieillard répondit par un mouvement de tête affirmatif et un sourire. Il se recueillit un instant et dit :

— Je ne pourrais vous narrer aucune histoire relative à la mer, car j'ai fort peu navigué ; mais j'ai

eu une large part d'étranges aventures sur terre, et si cela ne vous fatigue pas d'en entendre une, je pourrai vous rapporter des faits qui peut-être vous feront frémir.

Tout le monde voulut savoir de quoi il s'agissait. La curiosité de l'auditoire était des plus recueillies, et Gasparo s'étant assis confortablement, raconta ce qui suit.

CHAPITRE XLVII

HISTOIRE DE GASPARO

— Je suis né dans la petite ville de S..., située dans les États de l'Eglise, assez près de la frontière napolitaine. Mes parents étaient d'honnêtes gens, employés comme bergers par le cardinal B...

De bonne heure je fus envoyé aux champs pour garder des troupeaux de moutons, de bœufs ou de buffles ! J'étais presque toujours à cheval : je devins vigoureux et très-habile cavalier.

A dix-huit ans, j'étais un véritable fils des solitudes italiennes, je n'avais d'amour que pour mon cheval, ma fronde, mes armes.

J'étais devenu un terrible ennemi des cerfs et des sangliers des forêts romaines. J'aimais la chasse à la passion, cet exercice convenait à ma nature sauvage, et je passais des nuits entières en embuscade guettant

les daims et plus encore les sangliers, qui aiment à venir se rouler dans la boue des marais.

Je connaissais tous les endroits fréquentés par les faons et les biches ; souvent je rentrais avec un de ces jolis animaux pendu à ma selle.

Un jour, j'avais attaché mon cheval à une petite distance de l'endroit où je voulais me coucher pour attendre un cerf et le tuer au passage, et je m'étais blotti depuis un moment derrière un buisson, quand j'entendis près de moi un bruit de pas.

Le sentier était très-étroit, il traversait la forêt et conduisait au village. Au premier abord, je crus à l'approche de quelque bête fauve, et je tenais ma carabine en garde, tout prêt à faire feu. Mais bientôt je crus distinguer un son de voix et je ne tardai pas à voir apparaître un jeune prêtre que j'avais parfois rencontré dans le village, et à ses côtés marchait une jeune fille. Elle semblait l'accompagner avec répugnance.

J'eus le temps de les observer tous les deux. Le prêtre pouvait avoir vingt ans. Il était grand et parfaitement proportionné ; il aurait fait un superbe soldat ou chasseur agile, il ne lui manquait que la carabine et le chapeau calabrais.

La jeune fille... Ah ! pardonnez mon émotion, je ne puis même aujourd'hui penser à elle sans avoir le cœur serré... La jeune fille avait une figure d'ange ! Je ne sais comment ils ne me découvrirent pas, car je fus tellement émerveillé par sa beauté, que je ne pus retenir une exclamation de surprise et d'admi-

ration. Une émotion nouvelle et immense remplissait mon âme.

Il avait dû l'offenser par quelque proposition impertinente, car elle voulait rebrousser chemin ; mais il l'arrêta, et passant violemment son bras autour de la taille svelte de la jeune fille, il l'embrassa sur la joue. Je n'entendis pas ce qu'il lui dit, mais je vis le regard terrifié, affolé de la pauvre enfant qui reculait comme si elle avait été mordue par une vipère. De nouveau il lui parla. — Elle, poussant un cri d'horreur, s'arracha de ses bras et se sauva du côté du village.

Il la poursuivit, et ne tarda pas à l'atteindre ; il lui dénoua brutalement son fichu et s'en servit pour lui attacher les mains, car elle se débattait de toutes ses forces.

Je ne sais comment j'ai pu me retenir suffisamment pour ne pas tuer ce misérable... Jamais je n'avais lâché la détente de mon arme contre un être humain, et j'hésitai.

Cependant lorsque je le vis sur le point de commettre le dernier des outrages, je m'élançai sur lui, je l'étendis à terre d'un coup de crosse et je soulevai la pauvre enfant qui s'était évanouie.

Je la pris dans mes bras et la portai près d'un ruisseau. Là, je lui baignai la figure et les mains dans une eau limpide et courante, jusqu'à ce qu'elle ouvrît les yeux. Lorsqu'elle le fit, elle chercha à se rendre compte de l'endroit où elle était, et reprenant enfin ses sens, elle m'adressa un regard rempli de recon-

naissance de ce que je l'avais délivrée de son persécuteur.

Au bout d'un instant elle se leva, m'exprima sa gratitude par quelques mots d'une douceur infinie, dit qu'elle se sentait assez forte pour regagner le village, et voulut prendre congé de moi.

Elle était encore fortement ébranlée, je la suppliai de me permettre de la reconduire jusqu'à sa demeure. Elle fit un signe d'assentiment modeste et charmant, et je marchai à côté d'elle, heureux et fier de pouvoir la protéger, et éprouvant pour elle le respect le plus tendre.

A l'entrée du village, elle m'arrêta, et me montrant du doigt une jolie chaumière, et dit :

— Voilà la maison de mon père. Je n'ai plus rien à craindre. Adieu ! Merci de votre protection.

Je lui pris la main et l'embrassai avec effusion, et je lui exprimai mon espérance de la revoir bientôt et dans des circonstances meilleures.

J'étais épris de sa grâce et de sa beauté. Je ne pouvais plus goûter de bonheur loin de sa présence.

Je restai à la place où elle m'avait quitté jusqu'à ce que je la vis entrer chez elle, puis je revins prendre mon cheval qui hennissait d'impatience.

Tous les jours je retournais au village. J'appris par quelques connaissances le nom de celle que j'avais sauvée de l'outrage ; mais quelle ne fut pas mon horreur lorsqu'on me dit qu'elle était la nièce de celui qu'il avait tenté de l'outrager !...

Elle s'appelait Alba. Deux fois j'eus ce bonheur de la rencontrer et d'échanger quelques mots avec elle.

Je ne lui parlai pas d'amour ; mais je sentis qu'elle n'ignorait pas la passion qu'elle m'avait inspirée... Peut-être cette passion était-elle partagée... J'espérai et j'attendis.

Le prêtre était furieux, comme bien vous le pensez, — furieux, non-seulement de ce que je l'avais arrêté avant l'accomplissement de son crime, mais plus encore de ce que le père d'Alba avait connaissance de son attentat... Il résolut de se venger.

Un jour que le vieillard lui faisait de justes reproches sur sa conduite infâme et le menaçait de la dévoiler publiquement s'il ne quittait l'endroit, le prêtre saisit un maillet qui gisait là et d'un seul coup lui brisa le crâne.

Puis il porta le cadavre dans la cour et le coucha près d'une grosse pierre, de façon à ce que l'on pût croire qu'il s'était fendu la tête en tombant. . . .

. . . .

Gasparo s'arrêta un moment. Le souvenir de ce crime le remplissait d'indignation . . . .

. . . .

. . . .

Gasparo reprit :

— Un soir que, fatigué d'une longue et pénible chasse, j'étais assis dans ma hutte pensant à Alba, redoutant pour elle quelque malheur, la porte s'ouvrit brusquement, et l'objet de mon culte se précipita vers moi en criant : « A l'assassin ! à l'assassin ! » et tomba sans connaissance sur le sol.

CHAPITRE XLVIII

SUITE DE L'HISTOIRE DE GASPARO

— Les paroles d'Alba m'apprirent le crime épouvantable du prêtre.

Je relevai la pauvre enfant brisée et je la déposai sur mon lit. J'étais seul à la soigner, car mes parents étaient morts tous les deux. Elle resta longtemps évanouie, et tout en veillant sur elle, j'admirais son exquise beauté. Elle était si belle que j'en arrivais presque à excuser la passion affreuse du prêtre.

Lorsqu'elle revint à la vie, je ne lui adressai pas une seule question ; j'ignorais ce qui s'était passé la nuit du meurtre. Bientôt cependant elle parla. Elle me dit qu'elle était venue m'avertir de me tenir sur mes gardes ; — que le meurtrier était jaloux de l'amour que je lui portais et voulait se venger. Obéissant à sa nature satanique, il avait laissé entendre que j'étais l'assassin du père d'Alba. Il

souffla cette infernale insinuation à ses amis intimes, et même il voulait payer des bravi pour se débarrasser complétement de moi par un nouvel assassinat.

Malgré l'avertissement d'Alba et toutes les précautions que je prenais, je faillis tomber dans leur guet-apens et je courus les plus grands dangers. Je ne dus mon salut qu'à ma force et à mon extrême agilité. Vous pouvez vous rendre compte par la force qui me reste encore, après toutes mes épreuves, de ce que j'étais dans ma jeunesse. Dix hommes ne m'auraient pas effrayé.

Je ne faisais jamais un pas hors de chez moi sans prendre ma carabine, et mon fidèle petit chien *Lion* redoublait d'attention et de sagacité. Au moindre bruit il dressait l'oreille, et si ce bruit était celui d'un pas lointain, il accourait auprès de moi et son regard m'avertissait du danger.

Pauvre chien ! il fut victime de son affection pour moi !

Un soupir s'échappa de la poitrine de Gasparo. Il s'arrêta un instant :

— Oui, reprit-il, ces misérables, ces démons l'empoisonnèrent un jour que j'étais allé à S...

En revenant de S... à ma cabane située dans le bois, j'avais à passer plusieurs endroits couverts. Deux fois, mes assassins s'y étaient cachés pour m'attendre, et deux fois, épouvantés à la vue de ma carabine, ils avaient battu en retraite et étaient allés dire au père Giacomo qu'ils renonçaient à l'entreprise. Celui-ci se fâcha, et après bien des pourparlers entremêlés de phrases injurieuses, après la promesse d'un plus gros

salaire, il obtint un troisième essai. C'est lui qui devait conduire les coupe-jarrets.

Un soir, ils se blottirent tous quatre derrière un gros buisson qui croissait près de l'étroit sentier que j'étais forcé de suivre pour rentrer chez moi.

Ah ! si mon pauvre chien avait été là, comme il m'aurait averti de l'approche des bandits !

Cette fois, malgré toutes mes précautions, je tombai dans le piége.

Quatre coups partirent ensemble de derrière le buisson, et au même moment les quatre démons s'élancèrent sur le chemin en poussant un cri de joie, car ils pensaient me trouver mort. Je fus sauvé miraculeusement, car les quatre balles me touchèrent, et trois d'entre elles me blessèrent légèrement. La plus grave des blessures fut causée par la première balle, qui m'emporta, comme vous voyez, une portion de mon oreille gauche; la seconde balle vint frapper mon sac de cuir, et écrasa quelques-unes de mes cartouches ; la troisième traversa mon chapeau et rasa ma tête, et la quatrième effleura mon épaule droite, n'y laissant qu'une légère trace.

La première personne qui voulut fondre sur moi était le prêtre. Il tenait de sa main gauche une carabine, de sa droite, un poignard ; il avait l'air d'un démon, tant sa figure exprimait de haine et de rage. Je tirai et l'envoyai rouler dans la poussière où il se tordit un instant en poussant d'horribles gémissements. Un second coup renversa un des bravi, tandis que les deux autres prenaient la fuite, car ils avaient eu le

temps d'apercevoir les pistolets qui étaient à ma ceinture.

C'était la première fois que je versais le sang, et j'en éprouvai un certain remords en contemplant les cadavres du prêtre et de sa créature.

Dans tout autre pays, j'aurais pu plaider la cause de légitime défense. Je n'avais pas de témoins, c'est vrai, mais le cas aurait pu être facilement établi. La rancune que me portait le prêtre était si connue, que je n'aurais eu aucune peine à prouver mon innocence.

Mais sous un gouvernement clérical, la chose était impossible. J'aurais été jugé comme assassin d'un membre du corps sacré, et ma condamnation ne laissait aucun doute.

Je trouvai plus prudent de fuir.

C'est alors que commence l'histoire, féconde en événements, de mon soi-disant brigandage. Et je vous jure que tous les agents et policiers expédiés par moi dans l'autre monde avaient tous attenté à ma vie.

Bien des jeunes gens, persécutés par le clergé comme je l'avais été, vinrent me rejoindre, et j'organisai en peu de temps une bande si formidable que le gouvernement papal traitait avec moi de puissance à puissance.

Jamais je n'ai admis dans ma société des assassins et des voleurs de grands chemins.

J'ai secouru les malheureux partout où je les ai trouvés, et si j'ai attaqué parfois les autorités cléricales, c'était pour les avertir de mettre un terme à leurs actes injustes et infâmes.

J'ai passé ainsi bien des années, plus puissant,

plus obéi en réalité que celui qui trône au Quirinal.

Les créatures de cette cour artificieuse, voyant qu'il était impossible de me prendre, eurent recours à la ruse.

Le cardinal X..., cette perle de sainteté, — mon parent, — que Dieu le récompense ! — contribua pour beaucoup à ma capture. J'eus la faiblesse d'ajouter foi à ses promesses mensongères, et la récompense en fut quatorze années de fers dans le plus affreux donjon.

Pendant que j'étais dans les galères du pape, j'ai entendu parler de vous, Orazio, et de votre courageuse résistance aux âmes damnées du Vatican, et je puis vous assurer que souvent j'ai prié le ciel de vouloir bien m'accorder, avant de mourir, la grâce de devenir votre aide, votre compagnon. Ma prière a été entendue, et je n'ai d'autre désir que celui de consacrer les quelques jours que je puis avoir encore à vivre à la cause défendue si vaillamment par vous et par vos nobles amis.

Julia écouta avec la plus grande attention le récit du fameux bandit, et après lui avoir exprimé toute sa sympathie, elle se préparait à demander à Orazio quelque épisode de sa vie aventureuse, quand elle aperçut sur la figure de ses amis les signes évidents d'une grande fatigue. Certes, après une journée aussi laborieuse, le repos de la nuit était bien nécessaire. La jolie Anglaise renonça à son idée et suivit avec curiosité et intérêt les préparatifs qu'on faisait pour coucher en plein air.

On étendit sur l'endroit le plus uni du sol et

au-dessous des chênes gigantesques, une épaisse couche de feuillages. C'est là que les femmes devaient reposer tandis que les hommes iraient s'étendre simplement sur l'herbe, à une petite distance.

Pour couvertures, elles avaient le manteau de leurs protecteurs. Muzio offrit le sien à Julia, en accompagnant son geste d'un regard tendre et timide à la fois, et ses yeux brillèrent de reconnaissance quand la jeune Anglaise l'accepta gracieusement.

Orazio plaça des gardes et des sentinelles tout autour du petit camp et donna l'ordre de sonner le *réveillé* à l'aube.

C'est là sous les arbres, étendus sur le gazon, que dormirent ceux en qui les vrais Romains mettaient leur espoir. Car Rome, après ses dix-huit siècles d'un sommeil léthargique, commençait à s'éveiller et réclamait une place d'honneur, elle qui autrefois était la maîtresse du monde.

CHAPITRE XLIX

LA RENCONTRE

Le ciel apparemment veut que le comble de la grandeur humaine soit mis en contraste avec les plus bas-fonds de l'humiliation nationale. Voyez « l'armée romaine » actuelle, et comparez-la à la glorieuse « armée romaine » qui a conquis tout le monde connu ! Des prêtres seuls ont pu produire une transformation aussi étonnante.

Tandis que la bonne entente, l'ordre et le calme régnaient parmi les proscrits, la discorde s'était établie dans les rangs des troupes papalines. Le général avait réuni en conseil ses officiers supérieurs dans une salle de l'hôtel municipal de Viterbe. On distinguait parmi eux un gentilhomme au nez colossal et couvert de bandes de taffetas gommé. C'est ce noble guerrier qui avait reçu le fameux coup de poing de Silvio.

Outre les marques de coups, sa figure portait les traces évidentes d'un excès de boisson ; il avait dû demander au vin l'oubli de l'outrage qu'il avait essuyé. Il aurait voulu marcher sur les « brigands » à l'heure même, et il soutenait son avis avec une volubilité extrême.

Le général fut de l'avis contraire. Il voyait bien qu'il ne pouvait compter sur ses soldats, tous plus ou moins ivres, et proposa au conseil d'attendre au lendemain matin pour se mettre en marche. Après une discussion assez animée, la proposition du général fut adoptée.

Ainsi donc, au point du jour, les champions de la tiare obéirent à l'appel du cor et formèrent leurs rangs.

Travail assez laborieux : les uns avaient mal aux pieds par suite de leur marche forcée de Rome à Viterbe ; d'autres ressentaient les effets de leur fuite de la forêt Cimienne, et un assez grand nombre souffraient encore des trop fortes libations de la veille. Le soleil avait eu le temps de s'élever au-dessus des Apennins avant que l'armée se mît en marche. Et même alors il y eut de nouveaux retards causés par l'ignorance des routes et la mauvaise volonté des guides de l'endroit.

Les proscrits, levés avec l'aube, s'étaient immédiatement mis en marche, et ils avaient atteint le sommet de la montagne au lever du soleil. De là ils pouvaient reconnaître toute la contrée, et de fort loin ils virent approcher les troupes.

Orazio détacha une centaine de ses hommes, qu'il confia à Muzio et qu'il envoya escarmoucher sur la

lisière du bois, du côté de la route de Viterbe, route que les ennemis suivaient. Puis il forma une colonne du restant de ses compagnons, la fit placer sur une éminence et lui recommanda de se tenir prête à tirer au premier signal.

Ces préparatifs faits, il appela le capitaine Tartiglio et lui adressa plusieurs questions sur les officiers de l'armée ennemie. Elle était alors au pied de la montagne.

— Celui qui commande l'avant-garde, répondit Tartiglio, est le major Pompone, un brave, mais aussi un matamore de la première force.

— Si je ne me trompe, dit Silvio, qui suivait la marche de l'ennemi avec un télescope, c'est l'individu qui voulait me faire porter ses bagages. Impossible de ne pas reconnaître son nez.

— Et qui est à cheval, là-bas, commandant le corps principal de l'armée ? reprit Orazio.

— Attendez, prêtez-moi votre télescope. Morbleu ! c'est le commandant en chef de l'armée papaline. Voyez ! son état-major le suit !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le comte de la Roche. Ces légitimistes français, derniers représentants de la féodalité, ont tous des noms commençant avec *de*, et nous avons diablement de la peine à les prononcer, nous autres, parlant la langue de *si*.

— Ah ! nous appartenons à la langue de *si*, signor espagnol ? dit Orazio assez brutalement.

— *Came no!* (et pourquoi pas ?) répondit l'Espagnol. Vous croyez-vous les seuls descendants des anciens

Latins et les seuls possesseurs de cette langue universelle ? Apprenez qu'il y a autant de rapports entre les langues italienne, espagnole et portugaise qu'il y a de ressemblance entre la figure d'un Calabrais et celle d'un Andaloux. On les prendrait pour deux frères.

— Bravo, capitaine Tartiglio ! s'écria Attilio qui venait de s'approcher. Vous êtes heureux de posséder tant de science ! Nous autres, infortunés Romains, nous n'avons appris de nos prêtres qu'à embrasser les mains, à nous agenouiller et à aller à la messe ! Nous ignorons absolument ce qui existe en fait de sciences grammaticales et autres en dehors des murs de Rome.

Pendant ce temps l'armée romaine approchait et Orazio, en capitaine expérimenté, suivait attentivement chacun de ses mouvements. Il ne se sentait en aucune façon troublé, bien qu'il dût éprouver cette inquiétude que tout chef ressent lorsqu'il commande un corps de troupes bien moindre que celui de l'ennemi qu'il va attaquer.

L'épreuve la plus dure que doive supporter une bande de guerilleros en temps de guerre, la préoccupation continuelle du chef, est la nécessité d'abandonner les blessés en cas de retraite, ou de les laisser à la charge des habitants terrifiés et craignant toujours de se compromettre. Cette considération força Orazio, en présence d'une armée tellement plus nombreuse que la sienne, de sonner le signal de la retraite. Il le fit avec le calme, la sagesse qui le distinguaient ; on aurait pu croire qu'il réunissait ses camarades pour faire une nouvelle battue, tant il était maître de lui.

Il communiqua son intention à Attilio et lui recom-

manda d'éviter une trop grande précipitation, et d'exécuter la retraite division par division, puis il rejoignit Muzio qui se préparait à reconnaître l'ennemi.

Il échangea quelques mots avec le chef de l'avant-garde et alla se placer sur le point le plus élevé, d'où il pouvait tout surveiller. Il n'avait avec lui que deux adjudants.

Le général de la Roche ne manquait pas de bravoure. Il aurait dû servir une cause meilleure.

Il attaqua courageusement les libéraux, dont il ignorait le nombre et la position, et se plaça lui-même au milieu de son avant-garde.

Jamais, que ce soit dans une escarmouche ou dans une bataille rangée, le commandant en chef ne devrait se placer dans les rangs de son armée. Il doit toujours rechercher un poste d'observation d'où il puisse embrasser d'un seul coup d'œil, si possible, tout le champ de bataille. Et encore faut-il qu'il soit très-rapproché de l'action pour qu'il n'y ait aucun retard apporté aux ordres qu'il expédie de tous les côtés.

Nous avons toujours trouvé que le meilleur poste d'observation était à la tête même des troupes.

Le général de la Roche commanda une soudaine attaque.

Orazio, bien qu'il fût décidé à la retraite, voulut auparavant châtier son adversaire pour son manque de prudence.

L'irrégularité du terrain et l'épaisseur du bois le servirent. Muzio put placer ses hommes à couvert du feu ennemi et il leur ordonna d'attendre pour tirer

que chaque coup pût porter, puis de reculer et de rejoindre les autres divisions.

L'ordre fut parfaitement exécuté. La première décharge couvrit le sol de morts et de blessés. L'avant-garde des mercenaires, complétement démoralisée par l'épouvantable trouée faite dans ses rangs, se replia sur le principal corps d'armée et y porta la confusion malgré tous les efforts que faisait l'intrépide général pour arrêter ce mouvement de recul.

Les Italiens eurent ainsi le temps d'effectuer leur retraite dans un ordre parfait.

Lorsque Fernand Cortès débarqua au Mexique, il brûla ses vaisseaux.

Lorsque *les mille* de Marsala débarquèrent en Sicile, ils abandonnèrent les leurs à l'ennemi, et se privèrent ainsi de tout espoir de retour.

Ces actes sublimes contribuèrent puissamment au succès des deux expéditions.

Au contraire, la proximité de frontières amies et d'une retraite sûre est souvent une cause de défection parmi les rangs des patriotes italiens.

Nous avons été témoin de ce scandale en Lombardie dans l'année 1848, scandale amené par le voisinage tentant de la Suisse. Le même fait s'est reproduit dans les États romains près des frontières hospitalières du royaume d'Italie.

Il en fut ainsi pour les Trois-Cents. Après tous les événements que nous venons de rapporter, Orazio se retira, sans avoir aucune perte à déplorer, des montagnes Cimiennes jusqu'aux États du roi. Et là il arriva

ce qu'il avait dû prévoir : le manque de vivres et l'amour du repos dispersèrent son armée.

Et pourtant elle était composée d'hommes de grand courage ! Tout ce que les chefs leur dirent sur la servitude où était encore retenu leur pays, sur le devoir qu'ils avaient à remplir en se préparant à de nouveaux efforts pour affranchir cette bien-aimée patrie fut inutile.

Ils restèrent seuls avec huit ou dix, — les braves parmi les braves.

Ceux-ci, conduits par Gasparo et Jacques, suivirent la route de la Toscane et se rendirent à Livourne, où ils espéraient trouver le yacht de Julia.

Nous prendrons congé d'eux pour quelque temps. Plus tard nous les retrouverons engagés de nouveau dans des expéditions aventureuses et hardies.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE L.

LE PÈLERINAGE

A l'époque où nous reprenons notre récit, le général Garibaldi avait quitté son rocher, et sur la prière de ses amis, s'était rendu en Italie.

Il avait un devoir à remplir vis-à-vis de ce pays auquel il consacre sa vie tout entière.

C'était le moment des élections.

Travailler à ces élections et semer en Italie les germes de la conscience et de l'émancipation des esprits, telle était l'œuvre qu'il avait à remplir. Il se mit en route et, partant de Venise, accomplit un véritable pèlerinage politique.

Car le développement de la conscience et l'émanci-

pation des esprits peuvent seuls rendre à l'Italie son ancienne grandeur nationale, peuvent seuls permettre au peuple de s'affranchir de ses liens, peuvent seuls ramener aux vérités d'une religion vraie et vivifiante.

La fraternité est impossible là où règnent les prêtres, puisqu'ils condamnent aux flammes éternelles tout membre de la famille humaine qui refuse de reconnaître la suprématie du pape.

De même le derviche ou prêtre turc condamne aux tortures éternelles tout adhérent au christianisme. Son fanatisme est tel qu'il devient dangereux de traverser les rues de Constantinople ou d'Alep.

Voyez l'affaire de Crimée qui coûta la vie à cent cinquante mille hommes et engloutit des trésors immenses ! Elle fut amenée par une pitoyable querelle au sujet d'une église. Les empereurs de France et de Russie embrassaient la cause de leurs prêtres, l'Angleterre et l'Italie se mirent de la partie et il en résulta une boucherie épouvantable.

A Venise, la foule du peuple jura de suivre jusqu'à la mort le général Garibaldi, et le lendemain cette même foule s'assemblait autour des boutiques où l'on vendait des joujoux bénits, des « indulgences » faites au nom de Dieu, et des images érigeant le christianisme en idolâtrie honteuse.

Tels sont les Vénitiens et tels ils resteront aussi longtemps que dureront la superstition cléricale et la corruption politique.

Pour ce qui regarde la représentation nationale, le peuple est encore exclu de la franchise électorale. Sur

une population de plus de vingt-cinq millions d'âmes, on ne compte pas quatre millions cinq cent mille électeurs. Chaque électeur doit être âgé au moins de vingt-cinq ans et doit savoir lire et écrire. Il est vrai qu'il lui suffit de pouvoir signer son nom, mais il doit de plus payer à l'État ou province un impôt direct de quarante francs au minimum ; cet impôt est complétement en dehors des impositions municipales.

Les gradués des universités, les membres de sociétés savantes, les employés civils ou militaires, les professeurs, les maîtres d'école, les notaires, les avocats, les chimistes, les chirurgiens, toute personne habitant une maison ou étant à la tête d'une boutique, d'un magasin ou d'un atelier, les agents de change peuvent prendre part au vote s'ils payent deux cents francs d'imposition dans une commune de moins de deux mille cinq cents habitants, trois cents francs dans une commune de moins de dix mille habitants, et, au-dessus de cette population, quatre cents francs.

Le gouvernement exerce une immense pression, même sur ceux des électeurs qui n'appartiennent à aucune administration, par le principal fonctionnaire de la ville, le syndic, qu'il nomme lui-même et qu'il peut révoquer suivant son bon plaisir.

Ce fonctionnaire, au risque de perdre sa place, est forcé de recommander aux électeurs le candidat du gouvernement. Malgré l'état déplorable des finances, on a pu, au printemps de l'année 1867, disposer de millions en faveur de la corruption électorale. Tout est mis en réquisition : promesses d'églises, d'écoles, de chemins et surtout de chemins de fer.

Si le candidat officiel remporte la majorité, la ville peut être certaine d'obtenir, pour prix de son obéissance, la voie ferrée si souvent demandée.

Et ce n'est pas seulement le syndic qui est forcé d'agir à l'heure des élections. La police tout entière est mise sur pied, et tout fonctionnaire, jusqu'au maître d'école, est sous le coup d'une révocation s'il ne favorise le candidat officiel et ne lui donne sa voix. Les ouvriers eux-mêmes sont renvoyés s'ils font mine d'indépendance.

Toutes ces menées se font au grand jour. On publie des adresses émanant du gouvernement pour conjurer le peuple de ne pas voter pour le candidat de l'opposition; il est même des exemples de cartes refusées à des électeurs connus pour leur esprit indépendant.

C'était dans le but de chercher à réformer ces abus que le général Garibaldi, s'adressant à la municipalité de Palma, dit :

— Que les nouvelles Chambres comprennent bien la nécessité absolue de réorganiser toute l'administration, et si le gouvernement, en vue de les corrompre, revient à ses voies détournées, qu'il soit maudit !

Nous ne suivrons pas le général dans sa marche à travers l'Italie. Partout il fut reçu avec enthousiasme par la population des villes, avide de voir « l'homme du peuple, » et de lui témoigner sa sympathie; elle applaudissait à sa doctrine de non-soumission à la domination, à l'humiliation étrangère, et surtout à ses dénonciations de l'entente qui existe entre la papauté et les hommes indignes qui gouvernent l'Italie.

Ainsi qu'on peut le penser, de tous les côtés les

prêtres attaquèrent le voyageur et l'accusèrent d'athéisme. Le général répondit à cette absurde accusation à Padoue, devant vingt mille personnes.

— C'est en vain, dit-il, que mes ennemis essayent de me faire passer pour athée. Je crois en Dieu, j'appartiens à la religion du Christ, si je n'appartiens pas à celle des papes. Je n'admets aucun intermédiaire entre Dieu et l'homme. Les prêtres sont les plus grands ennemis de la liberté et du progrès ! Ils sont la cause première de l'esclavage sous lequel nous gémissons, et pour dompter l'âme des Italiens ils ont appelé à leur aide l'étranger qui subjugue leurs corps. Nous avons chassé l'étranger, il nous reste encore à chasser les traîtres qui les ont appelés. Il est temps que le peuple sache qu'il doit être libre, qu'il doit exercer ses droits et accomplir ses devoirs de citoyen libre. Le devoir ! le devoir ! voilà le grand mot. Notre peuple doit connaître ses devoirs envers la famille, ses devoirs envers la nation, ses devoirs envers l'humanité.

A Vicence, il s'adressa en ces termes aux représentants des Chambres de commerce :

— La grandeur de l'Italie dépend en grande partie de nous. Nos guerres contre les étrangers touchent à leur fin, je l'espère. L'Italie est unifiée, est indépendante. C'est à nous de lui donner la prospérité. Nous pouvons produire tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme, et avec de telles matières premières à quelles merveilles d'industrie ne pouvons-nous atteindre ! Notre peuple a la manie de ce qui vient de l'étranger : étoffes, vins, etc. Mais dès qu'il verra que nous produisons des choses aussi belles et aussi bonnes, si ce n'est

meilleures, il se hâtera de les adopter, et les nations étrangères recevront nos marchandises avec autant d'empressement que nous recevons les leurs aujourd'hui. Mais, hélas ! tout progrès est difficile là où gouverne le prêtre, et toute fraternité est impossible.

CHAPITRE LI.

A LA MÉMOIRE DES MORTS

Le nom de l'Italie réveille d'anciens et douloureux souvenirs dans le plus profond du cœur de l'auteur de cette histoire. Il prie ses lecteurs de lui accorder un instant pour retourner auprès de ceux qui combattaient à ses côtés, pour pleurer sur eux.

Que de fois il est obsédé par le souvenir du temps lamentable où Rome affranchie la veille a été de nouveau enchaînée par le despotisme européen, qui avait tremblé en voyant se relever la maîtresse du monde, qui avait jeté un cri d'effroi en entendant le message de la République romaine. Hélas! elle périssait étouffée par une autre grande République! Napoléon, cet ennemi secret et irréconciliable de toute liberté, essayait ses armes sur les Romains aussitôt qu'il eut commis le crime de lèse-nation, et trahi la crédule

population de Paris qu'il assassinait dans les rues sans égard ni de l'âge ni du sexe.

Que Dieu lui-même, au moment choisi par lui, punisse le meurtrier du 2 décembre, l'assassin de la liberté !

Après la défense de Rome, Garibaldi, qui jamais n'a connu le découragement, résolut, bien qu'il lui restât un si petit nombre de partisans, de reprendre les armes.

Mais une poignée de braves ne suffit pas pour libérer une nation. Que peuvent-ils, ces quelques jeunes gens courageux contre quatre armées organisées ?

Il est vrai qu'aujourd'hui le patriotisme s'est beaucoup développé et que ce petit nombre de jeunes braves a accompli d'héroïques faits, comptés dans l'histoire.

Mais alors la nation était découragée, et le peuple garda un profond silence en voyant s'éloigner ce qui restait des défenseurs de Rome pour recommencer la lutte ailleurs. Un air morne, hébété, voilà le dernier salut de cette population romaine pour laquelle les braves avaient versé leur sang. Pas un Romain ne vint grossir leurs rangs. La crainte ! la honteuse crainte, faisait seule battre leur cœur. Et cette peur gagna la petite armée. Tous les matins on comptait de nouvelles désertions. On fuyait en laissant armes et bagages épars sur le sol du bivouac ; les armes ramassées étaient placées sur les mules et sur les wagons qui accompagnaient la colonne. Bientôt la colonne compta plus de mules et de wagons que d'hommes, et peu à peu s'évanouit dans le cœur de ceux qui étaient laissés seuls l'espoir de réveiller la nation écrasée.

A San-Marino, voyant que toute lutte devenait impossible, l'ordre du jour suivant fut donné :

« Retournez chacun dans vos demeures et souvenez-vous que l'Italie ne doit pas demeurer dans l'esclavage. »

La plupart des hommes de la mince colonne obéit à cet ordre.

Il ne resta auprès du chef que quelques déserteurs des armées papales et autrichiennes, qui eussent été fusillés s'ils étaient rentrés chez eux. Ce sont eux qui, une dernière fois, tentèrent d'affranchir Venise.

Et ici commence la plus triste, la plus douloureuse des histoires.

Anita, la noble et courageuse compagne du général, n'avait jamais voulu se séparer de lui, même à l'heure du plus grand danger. Il la supplia en vain de demeurer à San-Marino. Faible, malade, enceinte, elle sut encore résister à tous les arguments qu'il employait. Pour toute réponse, elle lui demandait avec un angélique sourire « s'il voulait l'abandonner. »

Entouré par les troupes autrichiennes, poursuivi par la police cléricale, ce débris épuisé de l'armée romaine sut encore en une nuit gagner douze heures d'avance sur l'ennemi. Le matin, il arriva aux portes de Cesenatico gardées par un détachement autrichien.

— Tombez sur eux, désarmez-les ! s'écria Garibaldi à sa petite bande.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les soldats autrichiens terrifiés se laissèrent désarmer.

Les autorités de la ville furent alors réveillées et on les mit en demeure de fournir aux volontaires des vivres et des bateaux.

Souvent la fortune sourit à Garibaldi dans ses en-

treprises les plus difficiles, mais ce jour-là elle se voila pour lui, et il entra dans une ère de malheurs et d'adversités.

Un sombre nuage était étendu comme un lourd rideau de crèpe au-dessus de l'Adriatique, et le vent du nord, froid, glacial, soulevait ses vagues. La mer était furieuse, et l'entrée étroite du port de Cesenatico n'offrait qu'une masse d'écume tourbillonnante.

Que d'efforts tentés pour quitter le port !

Les treize bateaux lourdement chargés se maniaient difficilement.

Enfin une éclaircie se fit, le vent s'apaisa, la mer se calma, et la lune se montra dans tout son éclat.

Pendant ce temps, les Autrichiens s'étaient assemblés sur la plage. De là ils tiraient sur les fugitifs. Neuf bateaux se rendirent. Les quatre autres, sur l'un desquels se trouvaient Garibaldi, Anita, Cicernachio, ses deux fils et Tyo-Bassi, purent s'éloigner, et le lendemain matin, ils abordèrent à *Foci del Po*.

Anita, portée par celui qu'elle aimait, fut déposée mourante à quelques pas de la côte, dans un champ de blé.

Leggiero, vaillant officier, originaire de l'île de la Madeleine, qui avait suivi Garibaldi en Amérique et était revenu avec lui, était seul avec les deux époux. De temps en temps il se soulevait pour voir au-dessus des épis ce qui se passait sur la côte. Il ne tarda pas à apercevoir les limiers blancs en quête de sang.

Car ces côtes étaient couvertes d'Autrichiens envoyés à la chasse des fugitifs.

Cicernachio, Bassi et neuf autres qui avaient cherché

à échapper à l'ennemi en prenant une direction différente à la nôtre furent pris et tués comme des chiens.

Dès que les Autrichiens eurent mis la main sur eux, ils contraignirent, à force de coups, neuf paysans à creuser neuf fosses dans le sable, et ayant placé les jeunes héros au pied de ces fosses ils les fusillèrent à bout portant. Le plus jeune, un enfant de treize ans, fils d'un tribun romain, remuait encore après la décharge. Un Autrichien lui brisa le crâne d'un coup de crosse.

Bassi et son frère Cicernachio souffrirent le même sort à Bologne.

Que le souvenir de ces actes de brutalité atroce, de ces froides boucheries des nobles et honnêtes champions de la liberté, ne s'efface jamais du cœur des Italiens! Qu'il soit comme un aiguillon pour leurs consciences et ne leur laisse aucun repos tant qu'ils toléreront l'étranger et le gouvernement clérical dans les murs de leur splendide cité!

Le chef, emportant son précieux fardeau, — sa femme si tendre et si dévouée — erra tristement avec son compagnon Leggiero à travers les lagunes du Pô jusqu'au jour où la douce Anita ferma les yeux à la lumière. Il versa des larmes abondantes et amères sur cette compagne si passionnément aimée, puis il reprit sa marche, parcourut montagnes et forêts, toujours traqué par les agents du pape et de l'Autriche.

La destinée l'épargna cependant. Il avait encore de nouveaux dangers à courir, de nouvelles fatigues à endurer et aussi quelques nouveaux triomphes à compter.

Les tyrans de l'Italie le retrouvèrent sur leurs traces, ces traces indélébiles faites de larmes et de sang. Malheur à eux qu'il ait échappé à leur vengeance ! Le jour vint où, à leur tour, ils prirent la fuite, laissant leurs tapis tendus et leurs tables servies pour les Mille de Garibaldi.

Mais revenons à notre récit, et retournons à Venise où nous avons laissé le général heureux témoin de la liberté qu'il avait tant désirée.

Les canaux sont couverts de gondoles remplies d'une foule qui acclame la *Chemise rouge* comme l'emblème de l'affranchissement de la nation. Les douloureux souvenirs s'effacent à l'éclat du bonheur et de la liberté de la reine de l'Adriatique.

CHAPITRE LII

L'ESPION A VENISE

Il est onze heures du soir. Sur les canaux, des centaines de gondoles, sur la place Saint-Marc, merveilleusement illuminée, une foule tellement compacte, qu'on n'aurait pu voir un seul grès du pavé.

Au balcon du palais Zucchini, côté nord de la Piazza, parut Garibaldi, qui salua la foule et la citée rachetée, rachetée au moyen d'un marché conclu entre des souverains, *elle,* la ville ancienne, premier boulevard de la civilisation en Europe! Des cris d'enthousiasme répondirent à la salutation du général.

Malgré la joie, l'enthousiasme de cette foule, elle avait un aspect singulier, elle semblait porter encore la flétrissure du despotisme. Cette flétrissure une fois empreinte sur une figure humaine ne s'efface jamais.

C'est ce que se disait l'ami du peuple penché sur le balcon.

Son émotion ne l'empêchait cependant pas de promener un regard scrutateur sur cette foule animée et bruyante.

Sa vie de soixante années, si riche en événements de tous genres, lui avait donné une grande expérience des hommes, et il pouvait analyser toutes les parties qui composaient la foule où se cachaient les voleurs, l'assassin, l'espion et le mercenaire du prêtre. Et ils étaient nombreux les espions de l'Église, mêlés à l'honnête population de Venise.

Tandis qu'il contemplait d'un air pensif cette grande assemblée de peuple, une main légèrement posée sur son épaule lui fit tourner la tête.

— Voyez-vous, dit Attilio, la figure de ce coquin ? Regardez, là-bas ! Il est coiffé du bonnet vénitien et il s'efforce de se perdre au milieu du peuple de la ville, âmes bonnes et simples ! Il a beau faire, on le distingue aussi facilement qu'on distinguerait une vipère au milieu de lézards ou une tarentule venimeuse au milieu de fourmis. Quand des reptiles semblables se faufilent dans une foule, ce n'est pas sans but, soyez-en sûr. Il doit être venu en droite ligne de Rome et il nous tient en réserve quelque surprise.

Cette canaille n'est autre que Cencio ! Je vais suivre ses mouvements !

Nos lecteurs n'auront sans doute pas oublié l'agent subalterne du cardinal Procopio, celui qui remplissait le rôle d'observateur caché dans la chambre que Gianni avait louée en face de l'atelier de Manlio.

Après la pendaison de ses maîtres, Cencio avait

trouvé de l'emploi chez un autre cardinal, et même il avait été promu au grade de principal agent de Son Éminence.

Il possédait, du reste, toutes les qualités requises pour faire un excellent agent secret du tribunal pontifical. Il avait fait autrefois partie d'une société de libéraux, il connaissait plusieurs démocrates de Rome, et la trahison lui était chose familière.

Plus tard nous saurons la mission qu'il avait à remplir à Venise.

Rentrons à présent dans le palais Zucchini où est réunie une nombreuse et brillante société.

Nos trois héroïnes, Irène, Julia et Clélie, éclipsent encore les beautés vénitiennes.

Les jeunes Vénitiens, émerveillés de tant d'éclat, abandonnaient les nobles filles de la reine de l'Adriaque pour ne s'occuper que des trois Romaines. Nous disons bien trois Romaines, car Julia avait épousé Muzio, et tout en restant tendrement attachée à son pays natal, elle était fière de son nouveau titre de Romaine.

Irène, un peu moins jeune que ses compagnes, avait conservé la fraîcheur éblouissante de la première jeunesse, et son port de reine faisait involontairement penser aux matrones de l'époque de Cornélie.

Le mariage n'avait changé en rien la jeune, jolie, charmante Clélie. Jamais trois femmes ne se sont mieux fait ressortir que ces trois amies. Elles semblaient se compléter les unes les autres et acquérir l'une par l'autre la perfection de la beauté.

Manlio et Silvia étaient près de leur fille, heureux de l'admiration qu'elle éveillait.

De toutes nos anciennes connaissances, Aurélia seule manquait à la réunion. Elle était restée à bord auprès du capitaine Thompson qu'elle avait épousé et auquel elle était attachée comme le lierre l'est au chêne. Son aversion pour la mer avait diminué depuis qu'elle avait pour protecteur ce brave et honnête marin anglais.

Orazio et Muzio causaient ensemble dans un coin du salon sur tous les événements de la journée. Bientôt Attilio vint leur faire part de sa découverte, et après s'être consulté sur ce qu'il y aurait de mieux à faire, les trois amis partirent pour la place Saint-Marc.

Ils eurent de la peine à se frayer une voie à travers la foule. Cependant lorsque Garibaldi, rappelé une troisième fois par des milliers de voix, paraissait de nouveau sur le balcon, il put voir ses jeunes amis s'approcher de Cencio et l'entourer.

A ce moment, l'espion sentit son bras pris comme dans un étau : c'était la main de fer d'Orazio qui l'avait empoigné, et Muzio approchant sa figure de celle de l'agent des prêtres, lui dit à voix basse :

— Cencio, suis-nous !

Cette voix, ce regard indigné, Cencio les connaissait; il trembla, il devint pâle comme la mort. Aussi lâche que fourbe, il ne put articuler une syllabe, et poussé ou plutôt entraîné par Attilio et Orazio, il suivit la direction indiquée par Muzio.

CHAPITRE LIII

LE GOUVERNEMENT

Il est impossible de penser à l'unification de notre Italie, œuvre si nouvelle, et aux chefs qui ont dirigé notre belle patrie dans le sentier raboteux qu'elle a dû traverser, sans s'incliner devant la sagesse de la Providence, car c'est la Providence seule qui l'a soutenue jusqu'au moment où elle s'est constituée en nation.

Méditant sur ce sujet, celui de notre pays si beau, si grand et si malheureux, nous l'avons comparé à un char traîné avec un courage patient par la meilleure portion du peuple. Sa devise est « le bien de tous », et l'étoile de la Providence lui sert de fanal.

Derrière se tiennent tous les méchants gouverneurs avec leur immense suite : déconcertés, fatigués, ils s'attachent au char de l'État, et s'efforcent d'arrêter sa marche, même au risque de le détruire par leurs violences, tandis que la masse du peuple appauvrie,

accablée, humiliée par cette trahison continuelle, demeure soumise et travaille cependant avec une sublime constance à enlever de la route des obstacles qui semblaient insurmontables ; et elle marche lentement mais sans découragement vers la rédemption, vers la réparation.

Réparation ! De qui, bon Dieu, pouvez-vous l'espérer, ô mes compatriotes ? Sera-ce de ces nouveaux professeurs, de ces revendicateurs du clergé replacés dans nos villes et dans nos villages pour y maintenir l'ignorance et la misère, pour y vivre sur votre patrimoine et pour vous enlever, au nom de la religion, justice, lumière, liberté ?

Est-ce là la réparation que tu attends, ô peuple infortuné ?

Cependant, un des agents des prêtres, traîné par Orazio et Attilio, marche, la tête courbée, derrière Muzio, qui sait se frayer un chemin dans le plus épais de la foule. Bientôt tous les quatre arrivent à la taverne de *Vicolo dei Schiavoni*.

CHAPITRE LIV

L'ARRÊT DE MORT

Depuis longtemps le tribunal romain avait prononcé la sentence de mort contre le prince T..., frère d'Irène, et Cencio avait reçu l'ordre de profiter de l'agitation causée par l'arrivée de Garibaldi pour exécuter cette atroce sentence.

Il avait à ses ordres huit coupe-gorges, agents du Saint-Siége, et il les avait placés aux abords de l'hôtel Victoria.

Toutes les issues étaient gardées. Une gondole louée d'avance attendait près de l'hôtel. Aucune mesure n'avait été négligée, avis était même donné de se débarrasser des gondoliers afin qu'il n'existât aucun témoin gênant.

Cencio devait se mettre à la piste du prince, le filer. Heureusement, il échoua ; son flair, généralement très-fin, lui fit défaut ce jour-là, et il ne réussit qu'à tom-

ber entre les mains de nos trois jeunes amis qui le firent comparaître devant un quatrième personnage, infiniment redoutable... Gasparo.

Gasparo n'avait pas voulu quitter ses nouveaux amis après les événements de Viterbe. Il les avait accompagnés hors du territoire romain et avait offert ses services au prince T... qui les agréa. C'est attaché à la personne du prince qu'il vint à Venise.

Tandis que le jeune chef errait d'une façon assez distraite dans les salons du palais Zucchini, le vieillard resté sur le seuil considérait attentivement tout ce qui se passait. Lorsqu'il vit les trois hommes qu'il aimait à l'égal de fils quitter le palais et se mêler à la foule, il les suivit et arriva peu après eux à la taverne de Vicolo dei Schiavoni.

Il serait difficile de décrire la terreur qui saisit l'espion des prêtres à la vue de ce quatrième juge. Il perdit toute présence d'esprit et il lui aurait été impossible de dire comment il était monté au premier étage de la taverne et comment il se trouvait seul dans une pièce éloignée, seul devant cet effrayant tribunal de quatre personnes.

Muzio, après avoir fait monter du vin, dit au garçon de les laisser et de ne pas revenir avant d'être appelé.

Dès que le garçon eut disparu, il eut soin de fermer la porte à clef, puis ayant fait asseoir l'espion contre le mur, il alla prendre place au bout de la table à côté de ses trois compagnons.

Ils étaient assis tous quatre sur un banc, les coudes appuyés sur la table, et ils attachaient sur le misérable un regard qui le faisait trembler.

Dans toute autre circonstance, ce malheureux eût fait pitié. La figure décomposée par la peur, il était hideux. On était tenté de lui pardonner sa trahison.

Le regard froid, impassible, sans merci de ses quatre juges porta sa terreur à son comble. Ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit démesurément, il cherchait à dire quelque chose pour sa défense et ne pouvait rien articuler. Il fit des efforts pour respirer, le souffle lui manquait : — Signore, bégaya-t-il, je... ne... suis... pas... et sa voix s'éteignit.

Le calme des quatre Romains paraîtrait sauvage s'ils n'avaient des motifs aussi sérieux de haïr ce vil personnage. De la pitié pour lui eût été de la lâcheté. Faire grâce à cet être tremblant, mourant d'effroi, c'était ratifier la condamnation à mort d'hommes nobles, fiers, courageux, qui dépensaient leurs forces pour le bien de la patrie. Excusons-les donc de paraître cruels. — Non, ne les excusons pas : approuvons-les d'être justes.

Muzio de sa voix grave fut le premier à rompre ce terrible silence.

— Eh bien, Cencio, dit-il, je vais vous raconter une histoire que, en votre qualité de Romain, vous savez peut-être déjà.

Un jour, nos pères, fatigués de la domination du premier roi de Rome, qui avait, entre autres choses aimables, tué son frère Rémus parce que celui-ci s'amusait à sauter par-dessus les murs qu'il avait eu la fantaisie de faire élever autour de Rome, nos pères, dis-je, décidèrent par un sénatus-consulte de se débarrasser de leur roi qui devenait par trop turbulent et

despote. Ils se ruèrent sur lui, et bien qu'il se défendit avec courage, il succomba sous leurs coups.

Le fait accompli, il s'agissait d'inventer quelque stratagème pour faire disparaitre le corps, car le peuple avait la lâcheté de ne pas haïr son roi guerrier.

Un vieux sénateur émit l'idée excellente que voici : Nous dirons au peuple que Mars (le père de Romulus) est descendu chez nous, et après nous avoir reproché nos rapines, nous a jugés indignes d'avoir pour roi le fils d'un dieu, et l'a enlevé au ciel.

— Mais que ferons-nous du corps ? demandèrent plusieurs sénateurs.

— Du corps ? répéta le vieillard. Rien de plus facile.

Et, tirant son poignard, il se mit à couper le cadavre en morceaux. Quand la dissection fut terminée, il dit :

— Que chacun de nous prenne un de ces morceaux sous sa robe et aille le jeter dans le Tibre. Nous sommes au soir. Dès demain matin, les monstres marins auront fait de dignes funérailles au fondateur de Rome.

Maintenant, Cencio, ne croyez-vous pas qu'en ce qui vous concerne, ce serait vous faire un grand honneur que de vous réserver le même sort qu'à un roi de Rome et fils des dieux, vous qui n'êtes rien autre qu'un misérable traître.

— Pour l'amour de Dieu ! s'écria le malheureux, tremblant et pleurant comme un enfant, ne me tuez pas. Je ferai tout ce que vous voudrez. Ne me condamnez pas à une aussi cruelle mort. Ayez pitié de moi ! Grâce ! pour l'amour de vos femmes, de vos mères, ne me tuez pas !

— Vous parlez de mort cruelle? Peut-il y en avoir une trop cruelle pour un espion, pour un traître? demanda Muzio. Avez-vous déjà oublié, animal rampant, avoir trafiqué de la vie de jeunes gens, les avoir vendus aux Thermes de Caracalla! S'ils ont échappé alors au carnage, vous n'en avez pas moins touché le prix de leur sang!

Les larmes continuaient à couler le long des joues de Cencio. Muzio reprit :

— Pourquoi êtes-vous à Venise? Qui vous a envoyé? Qu'êtes-vous venu faire ici, vil limier!

— Je dirai tout, répondit le misérable en tremblant.

— Vous ferez bien, être infâme! Autrement nous chercherons avec nos couteaux ce que votre corps peut recéler.

— Tout, oui, je dirai tout! répéta Cencio comme un fou. Il ne savait par où commencer.

— Vous devez être plus prompt dans les comptes-rendus que vous faites au saint-office, dit Gasparo.

— Commence! s'écria Orazio d'une voix formidable.

Après une seconde d'un silence de mort, Cencio commença ainsi :

— Si la vie du prince T... vous est chère....

— Le prince T..., le frère d'Irène, vociféra Orazio, et d'un bond il s'élança sur Cencio et le saisit à la gorge.

Cencio n'eût pas été plus complétement terrassé, eût-il été la proie d'un tigre.

Attilio intervint : — Frère, dit-il, aie patience, laisse-le parler. Si tu l'étrangles, nous n'aurons aucun renseignement sur ce que nous voulons savoir.

Orazio lâcha Cencio qui reprit :

— Si la vie du prince T... vous est chère, allons tous ensemble à sa recherche pour l'avertir que huit émissaires du saint-office sont en embuscade autour de l'hôtel Victoria pour l'assassiner lorsqu'il rentrera.

CHAPITRE LV

MORT A PERSONNE!

— Mort aux prêtres ! s'écria le peuple.

— *Mort à personne !* répliqua le solitaire de Caprera, au cri de la foule.

— *Mort à personne !* répéta-t-il une seconde fois, et cependant d'attristantes pensées se pressaient dans son esprit.

Il réfléchissait et pourtant il retenait le peuple. Mais le gros de la populace n'avait pas entendu toutes les paroles du général, et des milliers de voix répétèrent avec un cri sauvage le premier mot seulement : Mort !

A ce cri, tous ceux qui étaient près du palais du patriarche se ruèrent sur la demeure du prélat comme un torrent furieux qui se précipite de la montagne.

En quelques minutes les salons, toutes les belles salles de ce magnifique palais furent envahis par la foule, qui lança par la fenêtre tout ce qu'elle trouva de meubles, œuvres d'art et idoles religieuses.

Les artistes, les amis du beau se seraient lamentés, auraient crié : scandale ! sacrilége!

Car les chefs-d'œuvre les plus rares encombraient le superbe palais épiscopal. Statues de saints, toiles représentant de belles madones et le délicieux Bambino, tout fut impitoyablement détruit.

L'alliance de la religion et de l'art a été la plus grande habileté du clergé. Leurs légendes, merveilleusement reproduites par les plus illustres des artistes, étaient constamment sous les yeux des fidèles, et l'attrait irrésistible du beau commandait un culte. De l'admiration pour le chef-d'œuvre, le pauvre ignorant passait à l'adoration ; son instinct artistique, cet instinct des races du Midi, était habilement employé à l'asservir.

Mieux valait, en vérité, précipiter dans les abîmes ces merveilles d'art et réveiller le peuple au sentiment de la liberté, de la dignité nationale.

Et le patriarche, que faisait-il pendant le sac de son palais ?

Le courage n'était pas son fort. Au premier cri de la multitude, il s'était sauvé par une porte secrète et avait gagné sa gondole dans laquelle il se jeta et put s'éloigner en paix.

Cependant le cri du solitaire : *Morte a nessuno*, entendu par ceux qui étaient le plus rapprochés du

palais Zecchini, répété de bouche en bouche, parvint enfin aux saccageurs.

Cette voix, adorée, respectée par le peuple, calma la colère de la multitude, et en peu d'instants l'ordre et la plus parfaite tranquillité furent rétablis.

CHAPITRE LVI

Lorsque la honteuse loi de la « coscia » existait, les princes n'avaient nul besoin, pour obtenir une humble jeune fille, de lui faire la cour. Aujourd'hui les choses ont changé.

Les princes — bien qu'il en soit d'aussi orgueilleux, d'aussi vaniteux de leur naissance que dans les anciens temps — sont tous forcés en affaires de cœur de se conformer aux lois générales.

Que leur divinité soit une grande dame ou une fille du peuple, ils doivent s'appliquer pour l'une comme pour l'autre à gagner leur cœur.

Aucun *droit* ne les favorise plus.

Le prince T..., grand admirateur de la beauté, se trouvait fort mal dans les salons du palais Zecchini. La foule y était telle qu'il lui était impossible d'observer comme il l'aurait voulu la partie féminine de l'as-

semblée, d'admirer les jolis visages, et d'étudier le jeu des physionomies. Il préféra se tenir dans le vestibule. De là il pouvait mieux voir la foule des jolies visiteuses qui entraient au palais et en ressortaient.

Tout d'un coup il tressaillit comme s'il avait reçu un choc électrique. Une femme à la chevelure ondoyante et dorée, aux grands yeux doux et profonds, aux cils longs, véritable type de la beauté vénitienne, — une de ces femmes que Titien a immortalisées, — venait de le frôler en quittant le palais.

Quel charme secret avait-elle dans les yeux, cette belle fille, pour que le regard distrait qu'elle promenait sur la foule eût en s'arrêtant une seconde sur le prince embrasé son âme ?

Impassible jusque-là, il se leva brusquement, et obéissant à un instinct irrésistible, il se précipita sur les pas de la dame inconnue, qui marchait avec tant de grâce et de légèreté, qu'elle semblait effleurer à peine le sol.

Suivre cette gracieuse apparition n'était pas chose facile à cause de l'affluence considérable de personnes qui encombraient les alentours du palais. L'atteindre était plus difficile encore. Elle semblait avoir l'habitude des foules, et elle était déjà établie dans une gondole et s'éloignait lorsque le prince atteignit le bord du canal.

Que faire ? Se jeter à l'eau, s'accrocher comme un fou au plat-bord du bateau de la dame, la supplier de lui dire un mot ? Ce fut sa première impulsion. Heureusement que tout le ridicule de la situation se présenta en même temps à son esprit.

Non-seulement il risquait sa vie en se baignant au mois de mars dans les lagunes, mais il ferait piteuse mine devant l'idole de son cœur. Il prit le moyen le plus rationnel, s'embarqua sur une autre gondole et suivit ainsi l'inconnue.

— Ramez fort, dit-il au gondolier. Si vous rattrapez cette gondole noire, vous serez bien récompensé.

Après s'être fait clairement indiquer le bateau qu'il fallait suivre, le gondolier retroussa les manches de sa chemise rouge (les chemises rouges étaient alors portées par tout le monde en l'honneur du héros du jour), cria à son compagnon : « *Avanti !* » et se prépara à manier la rame avec cette vigueur et cette grâce que les bateliers de Venise possèdent seuls.

— En avant ! en avant ! gondole chérie. En avant ! rejoins cette trop rapide barque qui emporte ma vie ! Pourquoi cette adorable fille ne serait-elle pas ma vie, mon âme ? N'est-elle pas cette beauté de l'Adriatique qui m'a souvent visité dans mes rêves quand Venise était esclave comme Rome, ma belle Rome l'est encore ?...

Et cependant pourquoi n'ai-je fait que l'apercevoir, cette noble fille ? Pourquoi son regard étincelant m'a-t-il complétement subjugué, rendu son esclave pour la vie ? et n'a-t-il rencontré le mien que pour disparaître ?... Cet œil de flamme n'a-t-il blessé personne d'autre ?... L'atmosphère qui l'entourait m'a enivré, n'en a-t-elle pas enivré d'autres ? Ah ! Dieu ! est-ce enfin l'amour que je ressens ? Est-ce cette passion fugitive, ce bonheur d'une heure, ce fruit que les hommes jettent après y avoir mordu ?... Ou bien sera-ce cet amour profond qui rap-

proche la créature du Créateur, qui transforme en bonheur ineffable les misères de la vie, ses dangers, et la mort elle-même ?

Oui, je le sens, c'est bien ce céleste amour qui consume mon cœur... Osez la toucher, grands de la terre, osez toucher le bord du vêtement de ma maîtresse, et mon épée vous attaquera tous.

En avant ! en avant ! Ramez fort, bon gondolier. Je vous donnerai vingt livres si deux ne suffisent pas. Ramez ! En avant !

Et si c'était une plébéienne ?... Morbleu ! et quand ce serait une plébéienne !

Dieu, quand il créa l'homme, a-t-il créé un patricien et un plébéien ?

Cette puissance qui écrase et terrifie le vulgaire n'est-elle pas le crime des tyrans et des despotes ?

Mais si cette beauté allait se révéler sous un aspect honteux !

Oh ! c'est impossible. Blasphémateur de l'amour, cesse de profaner ! Comment une femme coupable pourrait-elle avoir une expression si pure, si suave ?

Anita était, en effet, une plébéienne. Sa demeure le prouvait. Aucun porche, aucune colonne ne l'ornait. La gondole s'arrêta devant une simple porte. L'escalier était petit et vide, aucun vase rempli de plantes exotiques ne remplissait les angles.

Quelques fleurs cependant se voyaient aux fenêtres, car Anita aimait ses fleurs, ses petites fleurs simples et ordinaires, autant, plus peut-être qu'une princesse n'aime les fleurs rares qui encombrent son appartement.

Une femme âgée attendait avec une anxiété extrême

la rentrée de son enfant. Il était près de onze heures et l'inquiétude devenait de l'angoisse. Elle n'avait su résister au désir de sa fille de voir l'ami du peuple, et n'ayant personne à qui la confier, — son frère Mario étant absent, — elle l'avait recommandée au gondolier de la famille..

Enfin, la gondole qu'elle attendait si impatiemment s'arrêta à sa porte. Elle quitta le balcon en toute hâte et descendit une lumière pour recevoir sa fille bien-aimée.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre comme si elles se revoyaient après une longue absence et se tinrent étroitement serrées, quand le prince entra. Il avait trouvé la porte ouverte, et profitant de l'oubli de la mère et de la fille, il était entré avec l'audace d'un homme qui se croit en pays conquis.

Après un moment de silence, les deux femmes se dégagèrent des bras l'une de l'autre ; d'un ton de doux reproche, Monna Lisa disait à sa fille : — Pourquoi reviens-tu si tard, Anita ? quand la présence de l'étranger les fit sursauter toutes les deux.

Le prince, engagé dans cette aventure, crut de son honneur de remporter la place d'assaut.

Il s'avança donc avec assurance près de la jeune fille, plus belle que jamais, et il allait lui exprimer son admiration, son amour, quand une main de fer lui saisit le poignet et le rejeta avec violence loin des deux femmes.

Une troisième gondole avait suivi de près les deux autres, et de cette gondole s'était élancé un jeune homme grand, vigoureux, beau. Il portait la chemise

rouge, et sur sa large poitrine brillait la médaille des Mille, cette marque distinctive des braves.

C'était Morosini, l'amant d'Anita. Le regard de la jeune fille s'illumina de bonheur à l'aspect de celui qu'elle aimait ; mais à cet éclair de joie succéda une expression de terreur, quand elle entendit la voix courroucée de Morosini.

— Vous vous trompez, signor ! dit-il au prince, vous ne trouverez pas ici le gibier que vous cherchez. Retournez sur vos pas et cherchez ailleurs.

La secousse qu'il avait reçue, les paroles rudes qui suivirent, avaient éveillé la colère du prince.

— Insolent ! s'écria-t-il, je ne suis pas venu ici pour outrager, mais pour offrir à cette belle dame des hommages pleins de respect. Quant à votre impertinence, si vous êtes Romain, vous m'en rendrez satisfaction.

— Je ne vous ferai pas attendre, dit Morosini.

Et le prince s'éloigna, fort déconcerté de sa mésaventure.

CHAPITRE LVII

LE DUEL

Le chasseur italien ne poursuit pas la perdrix dans le fourré. Il a soin de dessécher ou de couvrir toutes les petites marres d'eau des alentours, sauf une seule où le pauvre animal ne manquera pas de venir se désaltérer. C'est là qu'il l'attend. De même le laboureur attend près de l'abreuvoir pour remettre le joug aux bœufs qui ont échappé. De même aussi le corsaire qu'on ne saurait poursuivre sur l'Océan est traqué à l'entrée du repaire où il conduit sa proie.

Nos quatre amis raisonnèrent ainsi en ce qui regarde le prince T..., qu'ils avaient en vain cherché pendant plusieurs heures.

Ils avaient, guidés par Cencio, que la peur rendait servilement obéissant, trouvé et renvoyé tous les coupe-gorge du Saint-Office, et maintenant ils

daient la venue de leur ami dans le voisinage de l'hôtel Victoria.

Vers minuit il parut. Ses amis le suivirent chez lui et lui dirent le danger qu'il avait couru.

Le prince était trop préoccupé pour prêter une très-grande attention au récit qu'on lui faisait. Il ne voulait pas non plus parler de son prochain duel parce qu'il connaissait la nature ardente d'Orazio, qui n'aurait voulu céder à personne la charge de témoin, et le prince ne désirait pas en cette circonstance avoir son beau-frère avec lui. Il avait cependant besoin de s'assurer un témoin pour le lendemain : il profita d'un moment où la discussion était très-animée pour faire signe à Attilio de le suivre sur le balcon, et il lui demanda de rester après les autres et de passer la nuit avec lui.

Bientôt Orazio, Muzio et Gasparo partirent. Attilio resta, prétextant des affaires.

Dès l'aube, un jeune homme, revêtu de la chemise rouge, frappa à la porte du n° 8 de l'hôtel Victoria et présenta au prince un cartel ainsi conçu :

« J'ai accepté votre provocation et je vous attends, dans ma gondole, à la porte de l'hôtel. J'ai des armes, mais vous ferez bien d'apporter les vôtres dans le cas où les miennes ne conviendraient pas. Les témoins régleront les conditions du duel.

« MOROSINI. »

Le prince se leva et appela Attilio qu'il présenta au témoin de Morosini. En quelques instants, les conditions du duel furent arrêtées. L'arme choisie était le

pistolet, la distance vingt pas, feu à volonté. Les adversaires devaient se rendre immédiatement sur le terrain, derrière les Murazzi.

Quand on doit mourir ou tuer, il vaut mieux en finir promptement. Les cœurs les plus fermes éprouvent de l'émotion à ce moment suprême. Moins l'attente est longue, mieux cela vaut.

Que dirai-je du duel?... J'ai toujours trouvé honteux que des hommes ne pussent s'entendre sans se tuer. L'heure ne nous est cependant pas propice, à nous les opprimés de la terre, les méprisés de l'Europe, pour prêcher une paix individuelle ou générale, pour plaider le pardon des outrages privés, nous qui sommes si souvent outragés publiquement.

Il nous est impossible de nous départir de notre seule protection contre toutes les injures que nous avons à souffrir. La plus vile partie de la nation foule aux pieds nos droits, notre conscience, notre honneur, et nous souffririons en silence !

Arrière le duel quand nous aurons une constitution, un gouvernement bien organisé, quand nous jouirons de nos droits au dehors comme au dedans ! Mais dans ces temps dangereux et pour notre honneur et pour notre droit, nous ne pouvons proclamer la paix.

Les gondoles emportaient rapidement les combattants vers les Murazzi. Elles longèrent pendant quelque temps l'immense rempart construit par la république vénitienne, comme une défense contre la fureur des flots, et s'arrêtèrent près d'un rivage désert, toujours sec lorsque souffle le vent du nord.

Les adversaires sautèrent sur la plage, choisirent

l'endroit convenable, et après avoir mesuré les vingt pas, les témoins passèrent les pistolets aux combattants. Attilio fut choisi pour donner le signal : — au troisième coup frappé dans les mains, les antagonistes devaient avancer l'un sur l'autre et tirer. Déjà il avait frappé deux fois, sa main était levée pour le troisième coup, lorsqu'une voix partie de l'endroit où les gondoles étaient amarrées cria : Arrêtez !

Tous les quatre se retournèrent et virent un des gondoliers, vénérable vieillard à barbe grise, s'approcher en toute hâte.

— Arrêtez ! cria-t-il en marchant, et il vint se placer entre les deux adversaires. Puis d'une voix émue et cependant ferme, avec une énergie qu'on ne s'attendait pas à trouver chez un homme de son âge et de sa condition, il dit :

— Arrêtez ! fils d'une même mère, notre patrie commune ! L'acte que vous allez accomplir souillera l'un de vous du sang de son compatriote — de ce sang précieux qui ne devrait être versé que pour notre infortuné pays.

Il a tant à faire encore, ce beau pays, pour atteindre le but qu'il se propose depuis des siècles : son indépendance !

Le vaincu mourra sans recevoir un mot d'amour, une bénédiction de ceux qui lui sont chers, — le vainqueur vivra avec l'aiguillon du remords qui empoisonnera sa vie ! O vous que je reconnais, à votre visage noble et bronzé, pour un enfant de cette malheureuse contrée, l'Italie n'a-t-elle pas assez d'ennemis ? N'a-t-elle pas besoin de tous ses enfants pour la délivrer des chaînes qui la retiennent depuis des siècles ?

Au nom de notre mère commune, abandonnez, je vous en supplie, abandonnez ce combat fratricide! Ne réjouissez pas le cœur des ennemis de l'Italie par le meurtre de ses amis!

Vous êtes venus en adversaires, partez en amis, en frères!

Les vagues de l'Adriatique eussent plus facilement ébranlé les rochers qui bordent les Murazzi, que les paroles patriotiques, humaines du vieillard ne purent ébranler la volonté des deux compatriotes courroucés.

Le prince avec un certain air de dédain aristocratique répondit :

— Retire-toi!

Les témoins recommencèrent leur triste office. Au troisième coup, les adversaires firent un pas en avant, l'arme levée, le regard inflexible : ils voulaient tuer.

Le prince tira le premier, la balle effleura le cou de Morosini, le sang coula, mais la blessure était légère.

Le soldat de Calatafimi, plus maître de lui, avança davantage et tira. Le frère d'Irène tourna sur lui-même et tomba. La balle lui avait percé le cœur.

. . . .

Les membres du saint-office tressaillirent d'aise en apprenant cette nouvelle. Ils riaient d'un rire infernal toutes les fois que des haines particulières rougissaient le sol italien du sang de ses enfants.

Et ce sang, ce pur sang italien, qui a pu le répandre?... Une main italienne, hélas! main consacrée à l'affranchissement de la nation.

Que de fois il en a été ainsi!

CHAPITRE LVIII

ROME

Le deux Décembre, après dix-sept années de domination injuste, le despote de la Seine, l'empereur inique, l'ennemi de toute liberté, le grand allié de tous les tyrans, prétendit, avec une hypocrisie digne de lui, de lui qui tient enchaînée notre grande patrie, — libérer la Niobé des nations, l'antique métropole du monde, — maîtresse, martyre, gloire de la terre.

Il continuait l'œuvre de la vengeance divine. Attila, à la tête de ses tribus féroces, avait conquis et détruit Rome, avait exterminé son peuple.

N'était-il pas l'arme de Dieu ?

« Quiconque frappe par l'épée, est-il écrit, périra par l'épée. »

Les anciens Romains régnaient sur le monde en subjuguant, en écrasant les nations. L'esclavage, la misère, la ruine étaient leurs ministres.

Le successeur des Attilas, bandit, voleur comme eux, se jeta sur une proie facile, et son cœur frémit de joie quand il sentit sa victime sous sa serre.

Et encore cette action n'était-elle qu'une caricature de celles des Attilas, les dévastateurs de Rome !

Pour accomplir de grandes actions dans le mal comme dans le bien, il faut avoir de grands cœurs, et son cœur à *lui* est à la fois petit et craintif.

Dans tout ce qu'il fait nous voyons clairement son désir d'imiter son oncle. Son manque de génie et d'énergie change en défaites tous ses essais.

Attila conquit et fit un monceau de ruines de la grande cité. L'Attila moderne déguisé en jésuite ne détruisit pas parce qu'il considérait sa proie comme sa propriété personnelle.

Plus tard, affaibli par l'âge, pauvre être tremblant sur un trône ébranlé jusqu'en ses fondements, il renouvela en Amérique ses plus noires entreprises et tenta de donner le coup de mort au sanctuaire de la liberté du monde, la grande république, en élevant à ses portes un empire autrichien.

Et le gouvernement italien a pu obéir au commandement d'un ridicule empereur qui remplit le rôle de sbire du Vatican !

Il empêche les Romains de s'affranchir, il les force de se soumettre au saint-office qui refuse à l'Italie sa capitale, réclamée, proclamée par le parlement !

Un gouvernement plus lâche que le gouvernement italien ne saurait être trouvé dans l'histoire ancienne ou moderne !

N'existe-t-il pas une fatalité pour l'humanité? Et

ne trouve-t-on pas toujours côte à côte le bien, la grandeur, avec le mal, l'humiliation, la petitesse ?

C'est bien côte à côte. L'unification de l'Italie est une merveille de bien accomplie malgré les efforts des factions égoïstes, des chefs et des rois, pour renier ce malheureux pays par tous les moyens possibles de tromperies et de pillages, par la pauvreté et la perversité.

Mais quel gouvernement, bon Dieu ! Cette agence de corruption peut-elle s'appeler un gouvernement ? Et le peuple, ce peuple infortuné, qu'est-il ?... La moitié s'est laissé acheter pour retenir l'autre moitié dans l'asservissement et dans la misère.

Salut, braves Mexicains ! Nous voyons avec un œil d'envie, la valeur, la constance que vous avez déployées pour affranchir les mercenaires du despotisme !

Nobles descendants de Colomb, acceptez de vos frères d'Italie leurs félicitations à l'occasion de la conquête que vous venez de faire — celle de votre liberté ! La tyrannie qui nous écrase voulait vous écraser aussi. Vous l'avez balayée, vous l'avez rejetée comme les eaux courantes et pures d'un grand fleuve rejettent toute impureté.

Seuls, grâce à notre vanité, nous gémissons encore sous le joug. Notre race est parleuse, présomptueuse, elle se vante de sa gloire, de sa liberté, de sa grandeur !...

Aveugles que nous sommes ! nous nous affranchissons par des discours, et nous sommes incapables d'accomplir en action cette reconstruction politique qui nous rendrait le droit de prendre rang parmi les nations libres !

Nous tremblons devant le despotisme d'un tyran étranger et sans scrupules. Nous n'osons, par crainte de lui, marcher dans nos propres maisons, nous n'osons dire au monde que nous voulons être nos maîtres, nous n'osons arracher de nos bras les fers qu'on y a attachés !... Et honte plus grande, il a abandonné la proie qu'il voulait s'approprier, car il craignait l'indignation du monde entier, il l'a abandonnée en disant : « Gardez-la, lâches ! Devenez coupe-gorge en mon lieu et place, mais surtout évitez de marcher contre ma volonté ! »

O Rome ! toi la grande, la seule ville, la ville éternelle ! toi qui étais, par la puissance, au-dessus de toutes les grandeurs de ce monde, être dégradée à ce point !.....

Une catastrophe, une révolution qui ébranlera le monde entier pourra seule te ressusciter !

CHAPITRE LIX

VENISE ET LE BUCENTAURE

La tache de l'esclavage ne peut être enlevée qu'avec du sang.

Les classes intelligentes et riches devraient le comprendre, et épargner à l'humanité toutes ces fausses solutions, tous ces moyens termes qui n'arrangent rien.

Autrefois, Venise, suivant l'impulsion donnée par sa sœur la Lombardie, effaça dans le sang toutes ses années d'humiliation et de servitude.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

Elle se dégage de la domination étrangère, non pas par ses actes, mais par le courage des autres.

Oh ! comme elle se serait autrement relevée si cette liberté était due à la valeur de ses fils !

Hélas ! elle ne peut secouer sa torpeur ; elle se laisse racheter par des épées étrangères !

Sadowa, cette glorieuse journée pour la Prusse, a

18.

affranchi Venise. La nation italienne ne cherche pas à voiler ce déshonneur !

Les nations, comme les individus, végètent, ne vivent pas quand toute dignité fait défaut : la vie de l'âme est aussi nécessaire que la vie du corps, la seule que nos maîtres nous permettent.

Une fois la fière reine de l'Adriatique porta son superbe lion jusqu'à l'extrémité de l'Orient, soumit le victorieux Ottoman et lui dicta des lois. Les monarques de l'Europe, appelés, soutenus par les États italiens, jaloux de Venise, conspirèrent contre elle, et furent défaits par ces républicains amphibies et braves.

Qui pourrait reconnaître dans ces hommes qui ne savent plus combattre pour leur liberté, des compatriotes des Dandoli et des Morosini ? Non-seulement ils ne savent plus combattre, mais dès qu'ils sont affranchis par l'étranger, ils se jettent dans le parti des modérés — parti capable de toutes les bassesses, de toutes les infamies !

Comme la tyrannie écrase les êtres les plus nobles, les rend inaptes à toute action !

Prenez courage, cependant, Vénitiens ! Les descendants de Léonidas et de Cincinnatus ont passé par le même degré d'abâtardissement.

L'esclavage fait ressembler l'homme à la bête de la forêt; il est plus vil encore, car il porte au front la marque de son infamie.

Et pourtant, au milieu de tout cet abaissement, les Italiens ne négligent ni leurs plaisirs, ni leurs fêtes. « Du *pain* et des fêtes ! » crient-ils à leurs tyrans comme ils le faisaient autrefois à leurs tribuns, et le

gouvernement pontifical, pour plaire et corrompre à la fois, a imaginé une foule de cérémonies brillantes, plus belles que celles de l'antiquité. Il cache ainsi sa duperie sous des dehors splendides.

Ne vous occupez pas de politique, n'y pensez même pas. Contentez-vous de vous dépouiller de bonne grâce pour faire vivre vos maîtres dans l'abondance, ils nous donneront alors force messes, processions, fêtes, jeux, amusements et plaisirs des sens.

Une des cérémonies les plus chères aux Vénitiens au temps de leur grandeur, alors qu'ils avaient leur propre gouvernement et leur doge, était la sortie du *Bucentaure*, la plus belle des galères de la République.

Au jour dit, le navire tout éblouissant d'or, décoré de bannières, de riches tentures, de banderolles, et portant le doge, les ministres et les plus célèbres beautés, s'éloignait majestueusement du palais Saint-Marc et se dirigeait vers l'Adriatique. Une foule de galères et de gondoles suivaient le *Bucentaure*, chargées de la plus grande partie de la population de Venise.

Oh ! que tu étais belle alors, reine infortunée ! Que tu étais belle quand les Dandoli et les Falieri cherchaient à rendre propices aux hardis navigateurs les vagues de l'Adriatique ! Salut, république vieille de neuf siècles, véritable mère de toutes les républiques !

Si, dans ta grandeur, tu avais cherché à t'associer avec tes sœurs d'Italie au lieu de les haïr, tu n'aurais pas été écrasée, et aujourd'hui l'étranger ne nous marcherait pas dessus et ne nous asservirait pas !

Cache les blessures faites par tes chaînes, efface ces

lignes que la misère a tracées sur ton front ! N'oublie pas dans la douleur ou dans la joie toutes les humiliations que tu as endurées, et à l'avenir souviens-toi que l'Italie unifiée peut seule tenir tête aux puissances étrangères qui redoutent de la voir se réveiller.

. . . .

Garibaldi était appuyé contre la balustrade d'un balcon du palais Saint-Marc. Orazio, Muzio et Gasparo étaient auprès de lui ainsi que les jeunes Romaines, et il regardait le canal tout en écoutant le récit d'un vieux cicérone qui se complaisait dans les détails de l'ancienne splendeur de Venise. Il en était venu à parler de la fête du *Bucentaure* et se lamentait de ce que cette fête ne se célébrait plus. Du doigt, il marquait l'emplacement de la jetée d'où partait le fameux navire.

Muzio, qui suivait tous ses mouvements, tressaillit à ce moment. Il venait de reconnaître Attilio dans une gondole amarrée près du palais.

Muzio disparut soudain. En un instant, il fut auprès de son ami, qui ne put que lui serrer la main en prononçant le mot sinistre : *Mort !*

— Mort ? Il était donc écrit que ce dernier rejeton de la noblesse romaine viendrait ici pour mourir ! dit Muzio.

— Il est mort en brave ! reprit le chef des Trois-Cents.

— Les Italiens savent mourir, pensa Muzio. Mais comme il est plus doux de mourir en combattant contre les oppresseurs !

— Je retourne auprès des nôtres, dit-il à haute voix. Je veux avertir le général afin qu'il dirige nos pas de manière à éviter à Irène et à Orazio la douleur de rencontrer le cadavre de leur bien-aimé frère. Puis je viendrai vous retrouver avec Gasparo.

CHAPITRE LX

LES FUNÉRAILLES

Nous avons toujours aimé le respect que l'on rend aux morts.

Honorer la vertu qui disparaît c'est encourager les survivants à marcher dans une noble voie. Mais nous condamnons toutes les pompes que les prêtres étalent autour d'un cercueil. Ce sont des dépenses inutiles et une vaine ostentation.

La mort — ce véritable type de l'égalité de tous les hommes — la mort qui détruit toutes les supériorités mondaines et qui confond le pauvre et l'empereur dans la même démocratie, la décomposition, — la mort, ce grand niveleur, doit être étonnée de l'immense différence qui distingue les funérailles du pauvre de celles du riche !

Elle doit s'arrêter surprise devant les préparatifs de l'ensevelissement du cadavre d'un seigneur, et rire —

si la mort peut rire — à cette parodie de la douleur qui souvent recouvre la joie très-vive de l'avide héritier, souvent aussi cache l'indifférence la plus complète.

Nous avons vu en Moldavie, à l'enterrement d'un boïard, cette lamentable institution de pleureurs et de pleureuses. Quelles larmes, quels cris !

Le dégoût nous a pris.

Le souvenir de cette institution m'est souvent revenu à l'esprit en lisant les débats parlementaires, en voyant les discours outrageants, les projets de loi avilissants couverts d'applaudissements partis d'une certaine classe de gens payés.

Une grande affluence de monde suivit le cercueil du prince T... Les indifférents étaient en grand nombre, mais on pouvait cependant distinguer des figures qui portaient des traces d'une douleur réelle.

C'étaient celles de ses amis, Attilio, Muzio et Gasparo. Ce dernier était particulièrement affaissé et ses yeux étaient gonflés par les pleurs.

La forte nature du vieux chef romain était profondément ébranlée par la perte de son maître et de son ami. Il lui avait été tendrement attaché, et cette affection prouvait autant en faveur du prince qu'en faveur de l'exilé, du bandit. Ce n'est pas le maître que Gasparo pleurait, c'est l'ami, le bienfaiteur.

Que de véritables amis les grands de la terre pourraient se faire, s'ils ouvraient leur cœur à la générosité, s'ils cherchaient à adoucir par leur bonté les injustices du sort, s'ils voyaient en ceux que la destinée a fait naître pauvres, des égaux par le cœur et l'âme !

Il y a dans les classes élevées bien des hommes qui sont la bienfaisance même et de nobles femmes aimables et bonnes. Mais c'est le petit nombre, et leur excessive charité ne suffit pas à adoucir les misères des déshérités de la fortune.

La classe riche prise dans son ensemble est non-seulement indifférente aux malheurs des autres, mais elle paraît encore par sa morgue aggraver les épreuves des pauvres.

Le soin de tout bon gouvernement, le devoir qu'il devrait se tracer, serait l'amélioration de l'état des prolétaires. Malheureusement, ce devoir reste inaccompli, ce soin est négligé. Les gouvernements ne pensent qu'à se mieux consolider, à augmenter leurs forces. Et pour atteindre ce but égoïste, ils emploient la corruption, ils soudoient des satellites et leurs complices.

Si tous les riches s'entendaient, ils pourraient réparer en une grande mesure les effets de la mauvaise administration, soulager la misère, et améliorer la condition du peuple. S'ils voulaient abandonner une portion seulement, une petite portion de leur superflu! Lorsque le pauvre manque de tout absolument, meurt littéralement de faim, leurs tables regorgent d'une immense variété de mets et de vins rares et coûteux. La conscience de l'homme qui s'assied devant cette table chargée de mets dont le prix ferait vivre longtemps une famille entière, la conscience de cet homme est-elle en repos? Peut-il complétement oublier celui qui n'a pas un morceau de pain? . . . .

. . . .

— Pourquoi une si grande douleur à la mort d'un de nos ennemis, capitaine ?

Ces paroles furent prononcées par un homme assez singulier d'apparence, et il accompagna sa question d'une tape amicale sur l'épaule de Gasparo.

Celui-ci se retourna, et après avoir considéré attentivement la figure de cet interlocuteur familier, s'écria d'une façon assez peu en harmonie avec la solennité du moment :

— Mille tonnerres ! C'est donc toi, Marzio, c'est bien toi ?

— Et qui cela pourrait-il être, mon capitaine, sinon votre lieutenant ?

L'ami de Gasparo était un type superbe du vrai brigand italien. Il n'avait nullement suivi l'exemple de son capitaine qui, depuis quelques mois, avait civilisé sa mise et ses manières. Lui, au contraire, conservait toute la rudesse et la sauvagerie d'aspect du bandit romain. Grand, large d'épaules, fortement taillé, son apparence avait je ne sais quoi d'effrayant et le regard de ses brillants yeux noirs donnait le frisson.

Ses cheveux, d'un noir de jais, contrastaient avec sa barbe grisonnante. Son costume différait peu de celui qu'il portait lorsqu'il était la terreur de la contrée, — peut-être était-il plus propre : large pourpoint de velours foncé, dans les poches duquel devaient être soigneusement cachés les accessoires indispensables au brigand, pistolets, poignards, ou couteau à lame aiguisée des deux côtés, chapeau posé sur l'oreille droite à la façon des ouvriers, et large pantalon bien rempli de poches.

Marzio avait abandonné les guêtres de cuir.

L'occasion était peu favorable pour une conversation, cependant on voyait que les deux hommes avaient du plaisir à se retrouver, et éprouvaient l'un pour l'autre une véritable sympathie.

Appelez comme vous l'entendrez cette poignée d'hommes, ils n'en resteront pas moins des braves. Pendant sept années entières, — à une époque où la gloire et l'honneur italien sont de vains noms, — ils ont su tenir tête à une grande armée, à deux autres armées de carabiniers, à un détachement de gardes nationaux, et à toute une population hostile.

Si vous vous étiez occupés, gouverneurs de ce pays, de l'instruction du peuple, ces brigands ne seraient pas devenus les instruments de la réaction contre les prêtres, mais ils feraient, à l'heure qu'il est, partie de nos rangs, et enseigneraient à nos troupes comment un homme peut en combattre vingt.

Notre sympathie pour les *honnêtes* brigands ne s'étend en aucune sorte aux assassins, qu'on le comprenne bien.

Combien il y en a parmi les grands qui mériteraient un titre pire que celui de brigand !

Pardonnez-moi cette longue digression, lecteurs. J'ai été entraîné à vous parler du brigandage en général et j'oubliais que je vous laissais à un enterrement.

Lorsque le cortége atteignit le cimetière, on descendit le cercueil dans la fosse ; aucun discours ne fut prononcé !

Que pouvait-on avoir à dire ? Le fil de la vie du jeune

prince avait été trop rapidement coupé. Toutes ses nobles qualités n'avaient pas eu le temps de se développer.

C'était une fleur qui avait été cruellement arrachée avant qu'aucun fruit eût pu se nouer.

CHAPITRE LXI

LE RÉCIT DE MARZIO

En revenant des funérailles, Attilio et Muzio eurent à remplir le douloureux devoir d'annoncer à Irène et à Orazio la mort de leur frère.

Fort embarrassés, ils appelèrent à leur aide le général, qui fit venir auprès de lui les jeunes époux, et les prépara à la fatale nouvelle.

Nous laisserons nos amis auprès d'Irène, qu'ils s'efforçaient de consoler.

Elle aimait tendrement son frère. Peut-être aussi n'avait-elle pas entièrement dépouillé ses idées de patricienne, et aux larmes très-sincères qu'elle versait, se mêlait-il le regret amer de voir s'éteindre le dernier rejeton d'une noble famille, famille à laquelle elle était fière d'appartenir, bien qu'elle ne se rendît pas compte de ce sentiment aristocratique enfoui tout au fond de son cœur et qui subsistait toujours malgré

le mariage qu'elle avait contracté volontairement et avec enthousiasme.

Quant à la fortune qui devait lui revenir par la mort de son frère, sa pensée ne s'y arrêta pas un instant. Il y avait trop de grandeur, de générosité dans son âme pour que l'ombre d'une idée intéressée se fît jour en ce moment de deuil.

Il est vrai que les propriétés de la famille du prince étant sur le territoire romain avaient été momentanément confisquées par les dignes serviteurs de Dieu, dont les possessions *ne sont pas de ce monde*.

Après Irène, la personne qui éprouva le chagrin le plus profond de la mort du jeune prince fut Gasparo.

Il trouva heureusement quelque adoucissement à sa peine dans la société de son ancien lieutenant, et il lui tardait de connaître ses aventures. Il l'emmena donc dans sa chambre à l'hôtel Victoria, où les deux *ci-devant* bandits s'enfermèrent soigneusement.

Après un feu croisé de questions et de réponses presque toutes en monosyllabes, le lieutenant parla ainsi :

— Lorsque vous dites, mon capitaine, que vous étiez fatigué de la vie des forêts et que vous alliez rentrer dans la vie privée, je demeurai seul. Je n'abandonnai pas notre genre d'existence, et je ne me départis jamais du plan d'action que vous m'aviez tracé — dépouiller le riche et le puissant, soulager le pauvre et le malheureux.

Nos compagnons, formés par vous, me donnaient rarement sujet à blâme, cependant si l'un d'eux faillissait à son devoir, je le punissais sans merci.

Par la grâce de Dieu, nous vécûmes ainsi pendant plusieurs années. Les charmes du beau sexe étaient toujours le rocher sur lequel nos cœurs se brisaient, comme bien vous savez, capitaine.

A ces mots, Gasparo tordit le bout de sa moustache blanche. Il se rappelait sans doute plus d'une aventure galante.

Le lieutenant reprit :

— Vous vous rappelez Nancy, cette fille que j'adorais, et au sujet de laquelle j'ai été si longtemps persécuté, traqué par ses parents? Ne pensez pas que jamais elle pût me trahir, cette noble enfant. Son âme était pure comme celle des anges.....

Et le vieux bandit se couvrit les yeux avec la main.

— Elle est donc morte? s'écria Gasparo.

— Oui, elle est morte, répondit Marzio.

Après un moment de silence, il continua son récit.

— Un jour, Nancy se sentant indisposée s'arrêta dans la demeure de Marcello, où habitait cette pauvre Camille, perdue et rendue folle par le cardinal Procopio.

J'avais une expédition à faire avec mes hommes et je laissai Nancy dans la chaumière. La nuit, la petite maison fut cernée et mon trésor fut enlevé, emporté à Rome.

A cette nouvelle, je devins comme fou. Je ne pris aucun repos avant d'avoir découvert l'endroit où l'on avait conduit ma Nancy. Je remuai ciel et terre. Enfin, j'appris par des amis qu'elle était enfermée dans le couvent de Saint-François, et condamnée à servir les nonnes et à ne jamais revoir la lumière.

Ma femme au service des nonnes! au service de

jeunes femmes trahies et de vieilles femmes rusées et méchantes !

Je vous donnerai une servante, misérables, m'écriai-je ; j'enverrai au diable le couvent et ses habitants, le ciel m'en est témoin.

La nuit suivante, j'allai seul à Rome. Je trouvai lâche de risquer la vie de mes compagnons dans une entreprise qui me regardait moi seul.

J'achetai à la place Navono un fagot de branches sèches, et je le portai à la taverne, où j'attendis la nuit. Vers onze heures, quelques minutes avant la fermeture de la taverne, je pris mon fagot et je me dirigeai en toute hâte du côté du couvent Saint-François.

Qui pouvait empêcher un malheureux de reporter un fagot chez lui ? Personne assurément, et Rome a cela de bon que, le soir, on ne sort jamais crainte des voleurs, qui peuvent, grâce à la liberté que leur laisse le gouvernement des prêtres, faire absolument tout ce qui leur plaît pourvu qu'ils ne se mêlent pas de politique.

Je déposai mon fagot tout contre la porte du couvent, et je préparai ma boîte d'allumettes. Avant d'en frotter une, je jetai un coup d'œil investigateur sur la route.

Comme on peut le prévoir, la porte brûlée, restaient les grilles, et je pouvais demeurer là un temps infini à chercher à les ébranler sans avancer en rien. Le meilleur moyen à employer était donc de faire assez de bruit pour attirer l'attention des habitantes du couvent.

Je m'en tins à ce projet et j'allai me cacher dans

l'enfoncement d'une porte pour attendre que quelqu'un parût, quand ce ne serait que la patrouille.

Mon attente ne fut pas longue. Au bout d'un instant j'entendis le pas mesuré de la patrouille. Alors, avec la rapidité de course que vous me connaissez...

— Je le crois bien, interrompit Gasparo. Je n'oublierai jamais cet évêque, qui, nous ayant aperçus de loin sur la route de Civita-Vecchia, fit tourner bride à ses chevaux et les lança au triple galop du côté de Rome.

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter, vous étiez déjà devant les chevaux et vous aviez arrêté les voitures.

— Ah ! quelle bonne prise c'était, capitaine, dit Marzio. Comme nous nous sommes amusés ! Comme nous avons été pendant longtemps prodigues de notre argent ou plutôt du produit de la pauvreté d'un descendant des apôtres !

Mais je reprends :

Je me précipitai vers le fagot, y mis le feu, et revins me blottir dans ma cachette. Bientôt une grande flamme éclaira la porte du couvent, et au bout d'un instant cette même porte présentait une certaine analogie avec le cratère d'un volcan. Et la police ? Dieu ! nulle part elle n'est composée d'êtres plus lâches qu'à Rome. Au lieu de courir au feu et de tâcher de l'éteindre, ils se mirent à crier de toutes leurs forces pour éveiller tout le voisinage. Ils n'approchèrent du feu que lorsque bon nombre de personnes y étaient déjà, et que les portes du couvent étaient ouvertes.

— C'est maintenant mon tour, me dis-je, et je suis

dans la *mêlée.* Les nonnes, je suis sûr, auraient été heureuses de se voir délivrées par un champion tel que moi, car elles étaient entourées de personnages fort grossiers.

Tout allait pour le mieux. Les nonnes réveillées étaient accourues au feu, elles avaient ouvert toutes les grilles et elles s'efforçaient d'éteindre l'incendie avec tout ce qu'elles avaient sous la main : baquets, seaux, cuvettes, pots à eau.

Je fis semblant d'aider les travailleurs et, au bout d'un instant, voyant qu'on était fort occupé au dedans aussi bien qu'au dehors, je franchis la porte enflammée et j'allai porter mon secours aux nonnes, dans leur sanctuaire même.

Je cherchai immédiatement, dans cette foule de femmes, celle qui pouvait être la supérieure ; je ne tardai pas à la découvrir. Elle était âgée et sa démarche était altière. J'allai droit à elle, je la saisis par le bras, et lui dis d'un ton bref : Venez avec moi ! Et je l'entraînai vers l'intérieur du couvent. La chose n'était pas des plus faciles. La vieille se débattit et voulut crier. Je lui fermai la bouche avec un mouchoir et la pris dans mes bras.

J'entrai dans la première cellule que je trouvai ouverte. Une lumière y brûlait et le lit avait été occupé. Je déposai mon pesant fardeau sur le lit et fermai la porte.

Elle parut surprise, mais nullement effrayée. Je n'ai jamais rencontré démon animé d'autant de courage.

— Où est Nancy ? m'écriai-je d'une voix propre à l'effrayer.

Point de réponse.

— Où est Nancy ? repris-je plus haut encore.

Point de réponse.

— Répondez ! ou je vous ferai retrouver votre langue avec ceci, vieille sorcière, et je fis briller à ses yeux la lame de mon poignard.

Toujours même silence.

— Par la sainte Vierge ! dit Gasparo, ces abbesses sont toutes les mêmes.

A la défense de Rome, en 1849, il était nécessaire de passer dans le couvent du Sacré-Cœur pour occuper une certaine partie des remparts. Elles nous ont tenus, moi et une compagnie, pendant des heures, à la porte, sans jamais vouloir l'ouvrir. Quand l'abbesse reçut l'ordre du gouvernement de nous laisser passer, elle le déchira. Ce ne fut que lorsque nous eûmes commencé à nous servir de nos haches pour foncer les portes, qu'elle consentit à nous laisser entrer.

— La mienne était de la même trempe, reprit Marzio. Je n'étais pas d'humeur à plaisanter, je voulais ravoir Nancy, et cent vies comme celles de cette religieuse ne m'eussent pas arrêté. La saisissant d'une main et prenant mon poignard de l'autre, j'en approchai la pointe de sa gorge, ayant soin cependant de ne faire que l'effleurer légèrement. Je vis qu'elle n'avait aucun désir de recueillir la palme du martyre.

— Pour l'amour de Dieu... balbutia-t-elle.

— Rendez-moi Nancy, ou je vous enverrai tenir compagnie au diable en personne, morbleu !

— Pour l'amour de Dieu, lâchez-moi !

Je la lâchai. Elle respira longuement et passa la main sur son front.

— Vous demandez une jeune fille de bonne famille qui a passé quinze jours ici ? dit-elle enfin.

— La jeune femme que je cherche est ici, répliquai-je.

— Je vais vous conduire vers elle, si toutefois vous me promettez de ne faire aucun scandale dans cette sainte maison.

— Je ne désire absolument rien autre que d'emmener ma femme, lui répondis-je.

Après qu'elle se fut un peu remise de son émotion, elle se leva et me fit signe de la suivre. Nous marchâmes pendant assez longtemps dans de longs corridors et nous arrivâmes à un couloir sombre, d'où descendait un escalier. Ici j'allumai un rat-de-cave que je portais toujours sur moi.

Nous descendîmes à de grandes profondeurs ; l'escalier paraissait ne jamais finir. Au bas de cette longue rampe j'aperçus une porte bardée de fer et toute verrouillée.

— Pauvre Nancy, pensai-je, quel crime as-tu commis pour qu'on te renferme dans cet infernal cachot ?

Arrivés devant la porte, la supérieure tira une clef de sa poche et la tourna dans la serrure ; elle me fit signe ensuite de tirer la porte vers moi parce qu'elle était trop lourde pour elle. Je fis ce qu'elle demandait, sans toutefois la perdre de vue un instant. Je craignais qu'elle ne m'échappât.

La porte ouverte, je la fis entrer la première et la suivis. A peine étais-je entré qu'une jeune femme, les

cheveux épars, se jeta à mon cou et me serra avec toute la force que donne le désespoir.

— Marzio ! s'écria-t-elle, et un torrent de larmes, des larmes de ma Nancy, baigna ma figure.

Mon instinct de brigand me poussa à ne pas quitter des yeux la supérieure même à ce moment de suprême émotion, alors que je tenais dans mes bras ma femme adorée, que je croyais perdue à jamais.

Ce premier accès de pleurs passé, je pris la main de mon trésor, tirai la porte et demandai s'il n'en existait pas d'autre dans le cachot. Nancy répondit : « Non. » Mais l'abbesse qui avait entendu ma question dit :

— Il y a une seconde porte, et vous ferez bien de passer par là, afin de ne pas rencontrer les sœurs, qui me cherchent sans doute en ce moment.

Elle fut interrompue par un incident inattendu. Une jeune fille s'avançait rapidement vers nous.

Il m'avait bien semblé voir bouger quelque chose dans le coin le plus obscur de cette infernale caverne, mais les émotions du moment m'avaient empêché de me rendre compte de ce que cela pouvait être.

C'était une jeune fille de l'âge de Nancy. Elle s'approcha de moi, et d'une voix émue et tremblante :

— Ne me laissez pas seule dans cette prison, s'écria-t-elle. O signor, je suivrai Nancy partout, à travers la vie et jusque dans la mort !

— Oh ! oui, Marzio, dit Nancy, je t'en supplie, emmenons ma malheureuse amie, ne la laissons pas seule dans cet horrible lieu. On l'avait placée auprès de moi pour remplir le rôle d'espion, et au lieu de me faire souffrir, elle a été pour moi un ange de consolation.

Elle devait me sonder, me faire parler, me faire dire où nous étions toi et tes compagnons, chercher à savoir tous les détails possibles sur ta vie, afin de les rapporter à la supérieure.

— C'est ainsi que les choses se font dans ces laboratoires de mensonge et d'hypocrisie ! pensai-je.

— Elle devait me surveiller,et employer les menaces, les tourments de tous genres, si je ne voulais pas parler, si je refusais de faire connaître les endroits où tu te cachais, tes rendez-vous habituels, tes projets. Au lieu de me persécuter, elle m'a consolée, elle m'a protégée, elle m'a rassurée, elle m'a juré qu'elle mourrait plutôt que de me causer aucun ennui, aucune misère. Hier, elle m'a sauvée des insultes, de la violence d'un infâme prélat qui s'était introduit ici, sans nul doute avec l'aide de la supérieure, — et qui m'offrait de grandes richesses si je voulais lui céder. Elle me sauva en criant de toutes ses forces.

On lui promit sa liberté si elle parvenait à me faire parler. Rien ne put l'ébranler.

Le jour, on nous force à faire les travaux les plus répugnants. La nuit, on nous enferme dans cet infect cachot.

Les larmes baignaient encore la figure de ma femme bien-aimée. Et je puis vous certifier, capitaine, que ma main cherchait instinctivement mon poignard pour venger sur l'heure les souffrances de Nancy.

Je ne sais ce qui me retint, car j'étais furieux. Mais bien me prit de savoir me modérer ; si j'avais tué cette créature immonde, il est probable que je n'aurais jamais revu la lumière du soleil.

— Où est cette seconde porte ? où conduit-elle ? lui dis-je d'une voix brève.

— Elle conduit hors du couvent. Poussez ce lit de fer qui est dans ce coin, et je vous la montrerai.

Je poussai le lit, mais ne vis rien.

— Essayez d'enlever les briques là où le mortier est humide.

J'arrachai une barre de fer au lit et j'enlevai au moyen de cet instrument improvisé les briques qu'elle m'indiquait.

Enfin je découvris un anneau de fer fixé dans du bois. C'était une trappe. Je la soulevai et, à mon extrême surprise, un nouvel escalier s'offrit à mes regards et semblait descendre jusqu'aux entrailles même de la terre.

— Il faut que j'arrange soigneusement l'ordre de marche, pensais-je, et que je fasse aller l'affreuse sorcière en avant.

Je dis aux jeunes femmes de nous suivre, et donnant mon rat-de-cave à l'abbesse, je la poussai sans cérémonie en avant.

— Nous voici donc dans les infernales régions de ce diabolique couvent, me dis-je en descendant. Qui peut savoir toutes les horreurs qui ont été commises dans ces labyrinthes ?

CHAPITRE LXII

SUITE DU RÉCIT DE MARZIO

Marzio s'arrêta un instant, et reprit :

— La vieille abbesse allait en avant, je venais immédiatement après elle, et les deux jeunes femmes me suivaient de près. Nous descendîmes environ cinquante marches et nous suivîmes un assez large passage qui nous conduisit à une vaste pièce. Du moins, je présume qu'elle était vaste, ma lumière nous donnait une si faible lueur que je pouvais à peine distinguer les murs.

Nous avions fait une dizaine de pas quand le son de lamentations frappa mon oreille. Je m'arrêtai pour écouter... Pendant cette seconde d'oubli, l'abbesse et la lumière avaient disparu.

Quelles ténèbres, bon Dieu !

Je m'élançai en avant comme un tigre qui se jette sur sa proie, mais je n'atteignis rien. Je tournai sur moi-même, les bras étendus, espérant prendre ce dé-

mon habillé en femme. Rien, toujours rien. — Je me frappai contre la muraille et je la suivis, espérant trouver une porte. Je n'en trouvai pas.

Enfin, après avoir suivi à tâtons tout le tour de la pièce, au moment où le désespoir allait me prendre, je m'appuyai de toutes mes forces contre le mur, et il me sembla le sentir céder sous mon poids.

L'espoir se réveilla en moi... Je promenai mes mains sur cette partie du mur, et je fus étonné de découvrir que ce n'était qu'une cloison en bois. De nouveau je poussai les planches de toutes mes forces, de nouveau je sentis bouger quelque chose, comme une porte sur ses gonds, et au même moment, une bouffée d'air pestilentiel pénétra au travers de la fente. Je reculai pour fuir cette odeur empoisonnée.

Les gémissements que j'avais déjà entendus vinrent une seconde fois m'arrêter. L'étonnement et la pitié calmèrent mon extrême agitation.

Je me rappelai alors que j'avais quelques allumettes au fond de ma poche. Dans ma terreur, je les avais oubliées. J'en pris une que je frottai. Bonheur inestimable ! à la première lueur je vis non-seulement que ce que je croyais une porte était simplement une plaque tournante, mais j'aperçus auprès mon rat-de-cave.

Je le rallumai et je vis alors mes deux compagnes qui tremblaient comme des feuilles.

— Courage ! leur dis-je, et je me précipitai suivi par elles dans le cachot adjacent, espérant rejoindre la supérieure qui s'était sans doute échappée par là. Ma course fut subitement arrêtée. Je demeurai pétrifié

d'horreur ! Grand Dieu ! quel spectacle ! A la muraille du cachot que je traversais étaient pendus plusieurs êtres humains, les uns par le cou, d'autres par la taille, d'autres par les bras. Sauf un seul, tous étaient morts et dans un état de décomposition assez avancé.

Le malheureux qui respirait encore était un jeune homme qui avait dû être beau : ce n'était plus qu'un fantôme. Il me regarda avec égarement. Ses yeux immensément grands, noirs, profonds, semblaient sortir de leurs orbites. Il ne gémissait plus, et paraissait comprendre que j'approchais de lui.

Quel que fût le danger que je courais moi-même, il m'était impossible de laisser cette victime sans faire quelques efforts pour la sauver.

Je m'approchai de lui et le baisai au front... Je me suis toujours senti attiré vers la souffrance.

C'est assurément le Tout-Puissant qui nous inspire cette sympathie.

Appelez-moi brigand, si bon vous semble !...

Oui, j'ai embrassé le front de cet infortuné, son front brûlant comme un fer rouge et cependant tout couvert de sueur. Hélas ! que pouvais-je pour lui ? Les chaînes étaient rivées au mur, et le mur était épais. Je cherchais parmi les morts quelque objet en fer qui pourrait me servir à entamer la muraille. Quelles horreurs je découvris ! De tous côtés des instruments de torture, des lits, des brodequins, des pinces, des cordes, des grils, etc., etc. Des démons seuls ont pu inventer ces raffinements de cruauté.

Nancy et Maria (c'était le nom de la compagne de ma femme chérie) s'étaient aussi approchées du jeune

supplicié et s'efforçaient en vain de trouver moyen de l'arracher de son effroyable position. Elles tiraient les chaînes et les cadenas de toutes leurs forces. Tout d'un coup, Nancy poussa un cri de joie : « Une clef, voici une clef ! »

En effet, elle avait découvert une clef sous une pierre.

J'essayai de mettre la clef dans le cadenas... elle entra ! Je la tournai avec difficulté, car tout était rouillé. Une à une toutes les chaînes tombèrent et je dégageai enfin le malheureux, dont les membres étaient raidis.

A ce moment Nancy toucha mon bras et m'indiqua du doigt une lueur qui apparaissait du côté de la porte tournante.

J'abandonnai celui que je venais de délivrer et en un clin d'œil je fus près de la porte. Là j'aperçus un soldat de la patrouille qui avançait soigneusement avec un pistolet dans une main et sa lanterne sourde dans l'autre. Je m'effaçai contre le mur et l'attendis.

Dès qu'il eut tourné la porte, je sautai sur son bras droit et lui plongeai mon poignard dans le cœur. Il eut à peine le temps de voir mes yeux qui devaient être terribles à ce moment et il tomba raide mort.

Vous savez, capitaine, que je suis ennemi du sang versé et que je n'ai jamais tué que pour sauver ma vie. A cette heure-là, le temps de la réflexion manquait complétement. Je compris que d'autres soldats devaient nécessairement suivre cette avant-garde, que j'étais seul, que je serais perdu si je restais un instant de plus dans ce cachot.

Le jeune supplicié semblait renaître, la vie semblait revenir dans ses membres engourdis, il pouvait mouvoir ses jambes, nous ne serions pas forcés de l'abandonner ! Je vis près de lui mes deux braves compagnes qui avaient réussi à arracher à un lit deux barres de fer et qui se tenaient prêtes à voler à mon secours.

Cependant la situation se modifiait et s'améliorait un peu. L'homme que j'avais tué avait poussé un cri en tombant, et ce cri entendu par ses camarades les mit en fuite. Grâce au silence parfait que nous savions garder, nous pûmes entendre leurs pas s'éloigner.

Rester était pourtant folie. Il fallait fuir... Mais par où ?... Impossible de rebrousser chemin. C'était se jeter dans la gueule du loup.... Quel autre chemin pouvions-nous prendre ?...

Les catacombes de Rome ont plusieurs issues — nous le savions tous — le souterrain où nous étions ne devait pas faire exception.

Je regardai mon nouveau compagnon, et je compris qu'il nous serait utile. Il mit la main sur son cœur et sans parler me fit comprendre que je pouvais compter sur lui, même à l'heure des plus grands dangers.

La nuit devait être fort avancée, l'aube, sans doute, était sur le point de paraître et l'on devait faire dans le couvent tous les préparatifs nécessaires pour s'assurer de notre capture. Il était assez probable qu'on avait placé des hommes armés à toutes les sorties.

Le pauvre libéré nous fut du plus grand secours. Je puis dire que c'est à lui que nous devons la vie, mes compagnes et moi.

Il connaissait parfaitement les souterrains, et même

à quelques pas de notre point de départ il ramassa des torches qu'il nous donna.

Jamais présent des dieux ne vint plus à propos, mon allumette était presque entièrement consumée et la lanterne sourde que j'avais prise au mort n'avait plus d'huile.

Près de l'endroit où il avait trouvé les torches le jeune homme m'indiqua un point lumineux.

— C'est l'issue sur le jardin du couvent, dit-il. Dès que nous l'aurons passée nous n'aurons plus à craindre le danger de voir notre retraite coupée.

Nous marchâmes pendant deux heures, je crois, dans ces longs passages souterrains, taillés dans l'argile durcie. Vous savez, capitaine, qu'il existe une quantité de souterrains semblables dans notre sol romain. Nous les avons souvent visitées ensemble ces catacombes.

Nos deux compagnes, jeunes et alertes, nous tenaient facilement tête. Je leur demandais souvent si elles étaient fatiguées, si elles avaient besoin d'un bras pour les soutenir.

— Non, non, marchez toujours, répondaient-elles, nous vous suivrons jusqu'au bout.

— Enfin voici la lumière, s'écria Titus (j'avais appris que c'était le nom de mon jeune compagnon), et nous vîmes en effet un point lumineux briller au loin.

— Par cette issue, reprit-il, nous entrerons dans les bois du château du Guide, d'où l'on m'a arraché pour me conduire à un séminaire de Rome.

Arrivés à l'entrée du souterrain, Titus eut à élaguer

plusieurs branches de lentisques qui obstruaient complétement le passage. Il sortit le premier et examina soigneusement les alentours.

— Sauvés, nous sommes sauvés, s'écria-t-il ; au moins nous avons devancé nos persécuteurs !

Lorsque je fus sorti avec mes deux compagnes, je demeurai tout étonné qu'une ouverture si petite, si bien cachée, pût mener à d'aussi vastes catacombes.

— Le château du Guide ! m'écriai-je. Mais nous devons être assez près de la demeure du berger-poëte.

— Nous n'en sommes éloignés que de quelques milles, répondit Titus. Je vous y conduirai sur-le-champ. Nous trouverons là de quoi nous restaurer. Nous pourrons y avoir vivres et repos.

Le soleil de mars était déjà fort élevé au-dessus de l'horizon quand nous sortîmes des catacombes. Nous n'eûmes cependant pas à souffrir de la chaleur. La forêt nous offrit les plus délicieux sentiers couverts, et nous aurions beaucoup joui de notre promenade si nous n'avions été épuisés par la fatigue et par la faim.

Avec quel bonheur nous aperçûmes sur la lisière du bois la chaumière vers laquelle nous nous dirigions ! Notre ami était même sur la porte et semblait attendre quelqu'un.

— Marzio ! s'écria-t-il. Vous ici ! Ce n'est pas vous que j'attendais aujourd'hui, et il me serra la main.

J'attendais ces diables d'agents du gouvernement. Le bruit court que des hommes de notre bande ont été vus dans le voisinage. Et, ajouta-t-il à voix basse en me tirant à part, Emilio est près d'ici avec dix compagnies.

— Bravo, Lelio. Au lieu des chasseurs vous recevez le gibier. Mais trève à la conversation. Nous mourons de faim, mon vieux; donnez-nous quelque chose à boire et à manger.

— Entrez, et vous trouverez tout ce qu'il vous faudra — du jambon, du fromage, de la crème, du pain et du véritable orviéto. Mangez et buvez bien tandis que je vais monter la garde à ma porte et tenir l'œil sur les chiens courants du pape. Point de questions pour l'heure.

Nous fîmes un repas abondant et délicieux, qui répara nos forces épuisées.

Lorsque notre faim fut apaisée, je demandai à Titus le récit de ses aventures, qu'il fit en peu de mots.

— Je suis, nous dit-il, le fils de parents romains. Mon père, intendant des immenses possessions du cardinal M..., m'envoya, d'après le conseil de Son Éminence, dès l'âge de quinze ans, dans un séminaire. On m'avait destiné à l'état ecclésiastique.

Pendant deux années entières, on me contraignit, malgré toutes mes résistances et toutes mes répugnances, à continuer cette vie que je détestais.

Le directeur du séminaire, me témoignait beaucoup de sympathie, ce qui m'attira la jalousie de mes camarades. Il m'emmenait souvent à la promenade. Ces promenades, d'abord fort ennuyeuses, le devinrent moins depuis que je l'accompagnais au couvent Saint-François pour visiter les nonnes. La dame supérieure et plusieurs des religieuses, agréablement frappées, je suppose, par ma jeunesse et mon extérieur, m'accablaient de compliments et d'attentions.

L'abbesse, toute-puissante auprès du directeur, obtint bientôt et sans difficulté aucune que je fusse employé comme aide par le vieux prêtre qui officiait dans le couvent.

Je ne tardai pas à découvrir que la supérieure avait conçu une véritable passion pour moi. Je devins son favori, sa créature.

Pendant plusieurs mois les choses continuèrent ainsi. On ne me voyait presque plus au séminaire. Soutenu par le directeur, je pouvais faire absolument tout ce que je voulais. Lui, obéissait en tout à la supérieure qui, pour prix de sa soumission, lui permettait certaines licences dans son couvent.

J'avais du goût pour tous les exercices violents, et j'aimais passionnément la chasse. Je fis de grandes excursions dans le voisinage du château du Guide, et c'est alors que je découvris le passage souterrain que nous avons parcouru aujourd'hui.

Je m'en servis souvent pour aller au couvent aux heures où l'abbesse me croyait loin.

L'histoire de toutes ses jalousies serait trop longue. Malgré toutes mes précautions, elle avait découvert l'attrait qu'avaient pour moi quelques-unes des plus jeunes sœurs, et plus d'une fois je l'ai trouvée en proie à une fureur qui me faisait trembler.

Enfin, j'eus honte de me trouver dans ce lieu de perdition, et je résolus de fuir. Mais il était écrit que je devais payer la peine de la complicité que j'avais prêtée à toutes ces abominations.

La supérieure, cette vieille furie, devina mon projet et ne me laissa pas le temps de l'accomplir.

Elle me dit un jour :

— Titus, allez me chercher dans le souterrain quelques torches. On m'en a demandé pour la procession de minuit.

J'eus le pressentiment de ce qui allait m'arriver... pourtant je pensai que je pourrais profiter de l'occasion pour fuir par le chemin que nous connaissons, et je m'engageai hardiment dans l'escalier.

Je n'eus pas plutôt atteint la dernière marche que je me sentis pris par quatre hommes vigoureux qui m'entraînèrent dans le charnier que vous avez vu et d'où vous m'avez miraculeusement tiré.

Mes bourreaux étaient des agents des prêtres, et ils auraient été punis s'ils avaient montré pour moi le moindre attendrissement.

Mes supplications, ma douleur, mes promesses, tout fut inutile : ils avaient répondu de ma mort. On pouvait me compter au nombre des victimes du vice et de l'infamie, quand vous m'avez sauvé, ô mon brave protecteur !

Et Titus baisa la main du brigand.

L'histoire de Titus étant achevée, j'éprouvai un grand désir de connaître les aventures de ma Nancy pendant son emprisonnement.

Mais nous tombions de sommeil. Un verre d'orviéto et un bon repas nous avaient rafraîchis, mais n'avaient pas fait disparaître la fatigue d'une nuit d'émotions violentes et de marche forcée. D'un commun accord, nous nous endormîmes sur nos siéges.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi, je sais seulement qu'un sifflet aigu nous réveilla en sur-

saut. Nous avions à peine eu le temps de nous frotter les yeux que le berger entra pour nous rassurer.

— Ne craignez rien ! nous dit-il. Mon fils Vezio a placé une sentinelle sur le sommet des ruines de Petilia d'où elle peut reconnaître toute la contrée. Les gens qui approchent ne sont pas des ennemis, ils font partie de notre bande, Marzio.

Marzio oublia un instant qu'il était en présence de son capitaine. Il se crut dans la Campanie et se mit à penser à ses braves tout en caressant sa moustache noire.

Enfin il reprit :

— C'étaient, en effet, nos intrépides camarades, la terreur des prêtres. Je vous laisse à penser, capitaine, la joie qui nous remplit en nous voyant réunis à tous ces braves cœurs ! Je reçus plus d'une accolade de ceux que le vulgaire croit endurcis à toutes les cruautés, et qui sont au contraire la partie la plus noble et la plus humaine de la nation.

Ils ne savent endurer l'injustice et le mauvais gouvernement, et s'ils avaient reçu une éducation morale, élevée, patriotique, ils fourniraient à l'Italie des héros et au monde les exemples de courage et de vertu que savaient donner nos pères.

J'avais sauvé Nancy, j'avais retrouvé mes compagnons : j'avais donc toutes raisons pour être heureux du sort que la Providence m'avait réservé.

Hélas ! votre dicton favori : le bonheur n'existe sur terre que dans l'imagination ! n'est que trop vrai, capitaine. Je ne tardai pas à l'éprouver.

Vous vous rappelez ce prêtre de San Paolo, qui avait

cherché à se rapprocher de nous, à se lier avec nous et auquel nous avions témoigné bonté et sympathie !

Eh bien ! il était amoureux de Nancy, et ne m'avait jamais pardonné d'avoir gagné son cœur.

Don Vantano, avec la ruse diabolique qui distingue sa confrérie, réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces de la famille de Nancy, à l'éloigner de moi, et même à me faire haïr par mes quatre beaux-frères.

Ce sont eux, je l'appris depuis, qui avaient conçu le plan de m'enlever ma Nancy et qui surent l'exécuter, sous la direction du prêtre, bien entendu.

Nancy elle-même me raconta tous ces détails.

J'étais malheureusement obligé de m'absenter souvent avec mes hommes et de laisser ma femme chérie qui était délicate de santé et qui souffrait de sa grossesse. Je la confiai à notre hôte le berger. Maria demeura près d'elle. Elles s'étaient attachées l'une à l'autre comme deux sœurs. Les dangers, les épreuves qu'elles avaient partagés avaient cimenté leur mutuelle affection.

Cependant je ne faisais jamais de longues absences. Continuellement inquiet de ma bien-aimée, j'errais dans le voisinage de la demeure de Lelio, comme une lionne erre autour de l'endroit où elle a déposé son petit pendant qu'elle cherche sa nourriture. Je savais pourtant qu'on ne pouvait m'enlever ma Nancy une seconde fois comme on l'avait fait une première.

Titus me secondait dans ma veille autour de mon trésor. Il connaissait admirablement les environs, et il m'avait voué une gratitude sans bornes.



Vantano, comprenant qu'il ne pourrait plus enlever sa proie, résolut de la tuer.

Elle approchait du moment de sa délivrance. La pauvre enfant, seule avec Maria qui n'avait aucune expérience en ces matières, suivit le conseil très-innocemment donné par Lelio, et appela auprès d'elle la sage-femme du château du Guide. Cette femme jouissait d'une réputation d'honnêteté très-méritée jusqu'alors. Hélas ! peut-on compter sur l'honnêteté de femmes ignorantes !

Que de crimes une faible femme peut être amenée à commettre si on la convainc qu'elle accomplit la volonté de Dieu, qu'elle écoute la voix de Dieu ! La voix de Dieu ! Un prêtre seul pouvait être coupable d'un semblable sacrilége.

Don Vantano fit donner du poison à Nancy. Du même coup, il m'enleva ma femme, mon enfant. Tout mon bonheur s'évanouit à jamais.

On m'arrêta, on m'arracha de ce cadavre. Je n'avais plus conscience de rien. J'appris dans la suite qu'on eut de la peine à se rendre maître de moi, qu'il fallut un grand nombre des mercenaires du pape, et que mes braves camarades me défendirent vaillamment jusqu'au moment où, vaincus par le nombre, presque tous blessés, ils effectuèrent la plus hardie des retraites.

J'étais anéanti par la douleur.

J'appelais la mort à grands cris, mais elle ne venait pas. Le triomphe de mes ennemis était complet : j'étais en vie et enchaîné.

Je passai plusieurs mois aux galères de Civita-Vecchia, puis on m'envoya à Rome. Plus tard, on me

rendit la liberté après m'avoir forcé à jurer d'obéir au gouvernement du pape et de travailler à le maintenir. Quel serment !... Promettre de servir fidèlement un despote, lui jurer obéissance, même s'il ordonne de tuer père et mère !... Je jurai... Je vous dis toute la vérité... Mais je jurai aussi de faire la guerre aux imposteurs. Tant que je conserverai un souffle de vie, je resterai leur ennemi, leur ennemi jusque dans l'éternité.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE LXIII

LES CAIROLI ET LEURS SOIXANTE-DIX COMPAGNONS

Un peuple bien gouverné ne se révolte pas. Les insurrections, les révolutions sont les armes des opprimés et des esclaves. La cause première de ces mouvements est la tyrannie.

S'il existe quelques exceptions apparentes, en les examinant soigneusement on trouve encore à la base le despotisme moral ou matériel.

L'Angleterre, la Suisse et les États-Unis ont éprouvé et peuvent encore éprouver bien des insurrections, quoique ces pays ne soient en aucune manière mal gouvernés

La Suisse a eu ses Sonderbunds, l'Angleterre ses

Fénians. Ces derniers sont soutenus, excités par les prêtres, qui exercent une tyrannie morale sur la partie la plus ignorante de la population irlandaise.

Les États-Unis ont aussi, ces dernières années, traversé une révolution terrible. Elle a été amenée par la tyrannie matérielle que les riches colons du sud exercent sur leurs esclaves, tyrannie qu'ils auraient voulu étendre aux États du Nord.

La tyrannie, soit matérielle, soit morale, est toujours la cause d'une révolution.

Qui pourrait nier qu'à Rome ces deux tyrannies soient en vigueur?

Oui, ils existent à Rome ces deux révoltants despotismes des prêtres qui déposent l'Italie aux pieds de l'étranger. Leur tyrannie est la plus épouvantable de toutes . . . .

. . . .

C'était par une nuit d'octobre, nuit sombre, noire, orageuse, humide. La pluie a cessé de tomber sur les eaux écumantes du Tibre. Les bords de la rivière sont creusés et pleins de boue. Chaque fossé est devenu un torrent. A peine peut-on apercevoir un vestige de terre ferme.

On pouvait compter sur plusieurs bateaux soixante-dix hommes armés de poignards, de revolvers et de quelques mousquets. Leurs vêtements sont minces pour cette froide et pluvieuse nuit. Ils trembleraient de froid si le feu de l'héroïsme ne réchauffait leur cœur.

Cette nuit-là Rome devait se soulever.

Les plus braves gens des provinces avaient réussi à entrer dans la ville; nos amis Attilio, Muzio et Orazio

étaient à leur poste avec leurs compagnons, prêts à se mettre à la tête du mouvement.

C'est en vain que le clergé chercha à découvrir les conspirateurs. Au moindre soupçon, les arrestations pleuvaient. Inutiles efforts ! Rome fourmillait de braves préparés à sacrifier leur vie pour assurer sa libération.

Les soixante-dix, poussés par le courant du Tibre, avançaient rapidement au secours de leurs frères.

Le 22 octobre 1867, à minuit, ces vaillants jeunes gens débarquèrent à l'ombre du mont San-Giuliano.

Enrico Cairoli conduisait ses héroïques compagnons.

— Nous reposerons nos membres fatigués dans ce casino de la gloire, dit-il, jusqu'au moment où nous recevrons quelque avis de nos alliés de la ville, afin que nous attaquions l'ennemi en même temps.

Je crois de mon devoir de vous avertir, reprit-il, que cette entreprise est dangereuse. Elle n'en est que plus digne de nous. Mais si quelqu'un de vous se sent trop fatigué, ou manque de foi et préfère ne pas nous suivre, qu'il s'éloigne sans crainte. Nous ne regarderons pas sa détermination comme un crime, nous lui dirons simplement adieu, au revoir dans Rome !

— Nous vous suivrons à la vie et à la mort ! répondirent d'une seule voix tous ces jeunes intrépides. Pas un ne recula.

— Le guide qui devait nous conduire à Rome ne paraît pas, et personne n'est encore venu nous apporter des nouvelles de la ville, dit à son frère Giovanni Cairoli, qui revenait d'une exploration.

L'aube paraissait. Ils étaient littéralement dans la gueule du loup, tout près des avant-postes des troupes

papalines, et ils couraient le danger d'être attaqués d'une minute à l'autre.

— Qu'importe? répondit Enrico à la remarque de son frère. Nous sommes venus ici pour combattre. Nous ne partirons pas avant d'avoir rempli ce devoir.

Vers midi, un envoyé arriva avec ce message : « Le mouvement de la veille a été manqué. Les conspirateurs attendent des ordres pour savoir comment ils doivent agir. »

On renvoya sur-le-champ ce messager avec ordre d'un soulèvement immédiat. Les soixante-dix se tenaient prêts à agir.

Aucune réponse ne vint, mais à cinq heures, ils furent découverts et attaqués par deux compagnies papalines.

Le vaillant Giovanni Cairoli, à la tête de son avant-garde de vingt-quatre hommes, avait établi son poste dans une chaumière du village. Il fut attaqué le premier, et soutint avec honneur le combat, malgré son extrême infériorité de forces. Son frère, aussi vaillant que lui, le voyant en danger d'être écrasé par le nombre, vint à sa rescousse, fit reculer les mercenaires et les mit en fuite.

Les troupes papalines se retranchèrent derrière les hauteurs du mont San-Giuliano, d'où elles entretinrent au moyen de la supériorité de leurs armes un feu continuel et épouvantablement destructeur.

Les Cairoli et leur colonne intrépide n'avaient que de mauvaises armes. Elles ne partaient pas. Ils résolurent enfin de charger l'ennemi à la baïonnette, et firent un de ces héroïques assauts qui décident d'une

victoire. Les mercenaires, complétement domptés, abandonnèrent sur le champ de bataille leurs morts et leurs blessés.

Le commandant de ces jeunes soldats de la liberté, leur chef, leur ami, Enrico Cairoli, ce jeune et vaillant héros, périt dans cette lutte glorieuse et inégale. A côté de lui tombèrent plusieurs de ses compagnons, et les blessés étaient nombreux.

CHAPITRE LXIV

CUCCHI ET SES COMPAGNONS

Pendant que les Cairoli versaient leur sang pour la patrie, que faisaient à Rome Cucchi et ses compagnons, nobles patriotes de Rome et des provinces qui s'étaient dévoués au service de la liberté ?

Cucchi de Bergame était un des hommes les plus excellents, les plus parfaits, que la révolution donna à l'Italie. Jeune, riche, beau, il appartenait à une des premières familles de Lombardie.

Autour de lui se pressaient Guerzoni, Bassi, Adamoli, et tant d'autres qui méprisaient les tortures de l'inquisition et tous les dangers, et qui se dévouaient à l'insurrection romaine sous le commandement immédiat de l'intrépide habitant de Bergame.

Le malheureux peuple romain recevait avec reconnaissance et respect les ordres de ces jeunes braves : il demanda des armes.

De toutes les villes d'Italie on expédia des armes pour les volontaires de Rome, mais le gouvernement de Florence, habile dans l'art de la ruse sous toutes les formes, prit des mesures pour arrêter ces envois. Fort peu d'armes arrivèrent aux Romains.

Si encore cette trahison avait été la seule !

Hélas ! elle a été la moindre. N'y avait-il pas cette promesse tacite qu'aux premiers coups de feu l'armée italienne campée sur la frontière volerait au secours de Rome ?

Rome et ses héroïques amis furent trompés par ces faux semblants et ces menées sous main.

Les coups de feu furent tirés, mais il ne vint aucun secours d'Italie !

Pauvres Romains ! Ils combattaient dans les rues avec de pitoyables armes contre une force considérable de troupes supérieurement armées, derrière lesquelles se trouvaient les prêtres, les moines et la police.

Ils réussirent à faire sauter une caserne de zouaves et se défendaient avec leurs couteaux pour seule arme contre les chassepots des mercenaires.

Nos vieux amis Attilio, Muzio, Orazio, Silvio et Gasparo s'étaient réunis dans le Transtevère avec tous ceux des Trois-Cents que la police avait épargnés. Le gouvernement paternel de Rome arrêta pendant ce dernier mouvement dix mille patriotes, à ce qu'on dit. Le peuple conduit par d'habiles chefs fit son devoir. Plusieurs des vieilles carabines qui avaient servi dans la campagne romaine reparurent dans la ville aux mains d'Orazio et de ses compagnons, et furent des auxiliaires efficaces aux couteaux des Transtevérins.

La ville accablée de chaînes se souleva aussi bien qu'elle put. Le désespoir lui faisait inventer des armes. Des fenêtres des maisons on lançait sur les détachements de carabiniers, de zouaves, de dragons, qui parcouraient les rues, des tuiles, des ustensiles de cuisine, mille autres objets; les poignards des libéraux en tuèrent un bon nombre, les espingoles, les vieilles armes à feu en blessèrent plus encore. Ces troupes prirent la fuite depuis la Lungara jusqu'au pont Saint-Ange. Elles voulurent le traverser malgré la défense des papalins.

Ce pont était gardé par une batterie d'artillerie et tout un régiment de zouaves.

Les fuyards et ceux qui les poursuivaient s'engagèrent en même temps sur le pont. Lorsqu'il fut couvert d'une foule compacte, le commandant des *cléricaux* commanda le feu sur toute la ligne et à la batterie. Une seconde après, le pont offrait le spectacle d'une horrible boucherie de Romains et de mercenaires.

Qu'importait au pape la vie de ceux qu'il achetait? L'argent des traîtres à l'Italie ne lui permettrait-il pas d'acheter de nouveaux mercenaires? L'important était de tuer le plus grand nombre possible de ses enfants romains.

Ils furent nombreux ceux des rebelles qui payèrent de leur sang leur audace en s'engageant sur ce pont. Nombreux, hélas! Dans son enthousiasme, trois fois le peuple essaya de remporter le pont; trois fois il fut repoussé par une décharge d'artillerie et le feu de la ligne.

Nos cinq amis combattirent comme des lions à cet

épouvantable assaut. Lorsqu'ils eurent épuisé leurs munitions, ils brisèrent leurs armes sur la tête des soldats du pape et ils ramassèrent les armes des morts. Ce furent eux qui trois fois entraînèrent le peuple et l'excitèrent à des actes d'héroïsme.

La tâche était au-dessus des forces humaines.

Gasparo, le vénérable prince de la forêt, fut frappé le premier.

Il tomba avec le stoïcisme qu'il avait déployé durant toute son existence, le sourire sur les lèvres, heureux de donner sa vie pour la sainte cause de la patrie et pour la cause de l'humanité.

Un éclat de bombe l'avait atteint au-dessus du cœur. Sa mort glorieuse fut instantanée, sans souffrance.

Silvio tomba à côté de lui, les deux jambes brisées.

Orazio eut l'oreille gauche emportée, et Muzio lui-même aurait été tué sans une montre (présent de Julia) qu'il portait sur la poitrine.

La montre fut brisée, écrasée par la balle. Il en fut quitte pour une contusion.

Attilio fut légèrement touché par trois balles.

La boucherie du peuple était si affreuse, le nombre des tués si considérable, qu'après le troisième échec les braves insurgés furent forcés de battre en retraite.

Orazio porta Silvio jusqu'à la maison la plus rapprochée du pont, où il succomba.

Les autres blessés furent massacrés par la soldatesque.

Bien des personnes sans armes, bien des femmes, bien des enfants partagèrent le sort des blessés.

Les instincts bons et nobles de la classe ouvrière se

font jour dans les moments de révolution. A cette heure solennelle, l'ouvrier défendra la propriété de son patron, jamais il ne s'avilira en le volant. Et s'il prend les armes, il épargne les vies de ceux qui sont sans défense et de ceux qui se rendent. Il aurait horreur de tuer avec le cynisme du mercenaire. Lui qui était si patient, combat comme un lion, seul contre dix.

Dans la Lungara, il y a une grande manufacture de laine qui emploie un nombre considérable d'ouvriers. La plupart d'entre eux s'étaient joints aux insurgés. Les plus âgés restaient pour garder l'établissement.

Quand ces braves vieux artisans virent le peuple et leurs camarades poursuivis par la horde de mercenaires, ils ouvrirent les portes de la manufacture pour donner refuge aux fuyards ou tout au moins à quelques-uns d'entre eux, et s'emparèrent de haches, de barres de fer et de tout autre instrument qui pût leur servir d'armes offensives ou défensives contre la gendarmerie et les étrangers.

Il s'ensuivit un tumulte indescriptible à l'entrée de la fabrique. L'avantage resta d'abord aux honnêtes gens ; plus d'un papalin eut le crâne brisé. Enfin les assaillants se réfugièrent vis-à-vis dans les maisons ; et les assiégés, après avoir élevé une barricade derrière la porte principale, se préparèrent à une nouvelle bataille.

Orazio et les deux survivants de ses amis furent les premiers dans la mêlée, ils combattirent avec acharnement. Les ouvriers aussi bien que les insurgés, encouragés par leurs chefs, s'étaient comportés avec la plus grande valeur. — Mais les munitions manquaient et

des détachements de mercenaires venaient renforcer le camp ennemi.

La nuit, cependant, favorisa les enfants de la liberté. Malgré le manque absolu de munitions de guerre, ils surent encore se tenir sur la défensive.

Il était sept heures du soir, quand les insurgés cessèrent le feu, et quand une division papaline commença l'assaut. Elle s'attaqua d'abord à la grande porte que les ouvriers avaient admirablement barricadée.

Orazio et Muzio, armés chacun d'une hache, coururent à ce poste. Ils s'entourèrent des plus jeunes et des plus hardis Romains de leur bande et se préparèrent à une résistance désespérée et à vendre chèrement leur vie.

Attilio avait entrepris de défendre la seconde porte, qui ne tarderait pas à être attaquée comme la première. Restaient plusieurs entrées de derrière. Il les verrouilla aussi bien qu'il put, et après avoir placé un grand nombre d'ouvriers aux fenêtres de la fabrique, d'où ils devaient jeter sur la tête des assaillants tout ce qu'ils trouveraient sous la main, il retourna au poste le plus dangereux. Pour toute arme, il avait le sabre d'un gendarme qu'il avait tué dans la journée.

La manufacture présentait à ce moment un triste spectacle. Dans un coin de la grande cour étaient entassés les corps des courageux citoyens morts pendant l'attaque. Des blessés étaient étendus dans les autres angles de cette même cour et dans des chambres du rez-de-chaussée. Pas un gémissement ne sortait de la poitrine de ces héroïques fils du peuple.

Dans un grand salon qui s'étendait à gauche de la

principale entrée, une immense table était chargée de bandages, de ouate, de linge de toute espèce, en un mot de tout ce que la maison avait pu fournir pour le pansement des blessés. Un candélabre éclairait cette vaste pièce.

Sous la table était un baquet d'eau, la chose la plus utile pour adoucir les souffrances des malheureux blessés. La pire de leurs tortures est une soif ardente, inextinguible.

Cet hôpital improvisé avait pour sœurs de charité nos trois héroïnes, Clélie, Julia et Irène. Avec qu'elle douceur, quel courage et quelle intelligence, elles prodiguaient leurs soins à tous ces infortunés !

Camille, ignorante encore du sort de Silvio, les aidait machinalement. Sa figure portait toujours les traces de ses malheurs passés.

Ce sont elles, les trois nobles femmes, qui avaient, dès le commencement de l'attaque du pont, fait tous ces préparatifs pour recevoir et soigner les blessés. La manufacture leur offrait, sous ce rapport, plus de ressources que tout autre endroit. Elles ne se doutaient pas alors de la bataille qui se livrerait dans ses murs mêmes et qui rendrait plus urgents encore leur dévouement et leurs soins.

Elles s'étaient adjoint comme aides plusieurs femmes du peuple...

— Eh bien ! prince de la Campanie, dit Attilio à Orazio, nous avons vu bien des luttes, mais celle-ci me paraît devoir être la plus sérieuse de toutes. Ce qui me console, c'est que les Romains paraissent se souvenir des anciens temps. Voyez-les ! Aucun d'eux ne

pâlit. Tous sont prêts à affronter la mort, quelle qu'elle soit.

— Loin d'être tristes ou accablés, répondit Orazio, ils rient, plaisantent, et sont aussi joyeux que s'ils partaient pour une partie de plaisir, que s'ils allaient au Foro vider une feuillette.

— Nous avons encore du vin ! s'écria Orazio. Passons un verre d'orviéto à tous ces braves camarades.

Lorsqu'ils se furent tous rafraîchis par quelques gorgées de cet excellent cordial, le cri solennel de « viva l'Italia ! » retentit comme la foudre dans les rangs serrés de ces défenseurs de Rome préparés au dernier combat.

CHAPITRE LXV

LES MONTIGIANI

Pendant que le Transtevère était le théâtre de la lutte que nous avons rapportée, les Montigiani, conduits par Cucchi, Cuerzoni, Bassi, Adamoli et d'autres braves, ne restaient pas inactifs.

L'explosion de la mine creusée sous la caserne des zouaves était le signal du soulèvement. Ils marchèrent alors animés d'un indomptable courage avec tous les jeunes gens qu'ils avaient pu réunir.

La mine cependant avait causé peu de dommages. Elle avait été mal creusée ou la quantité de poudre était insuffisante. Mais le désordre, l'effroi qui suivirent furent sans bornes. Agents et mercenaires prenaient la fuite. Un grand nombre d'entre eux furent désarmés par le peuple, ou tués s'ils résistaient.

Les journaux cléricaux ou ceux du gouvernement — ce qui est à peu près la même chose, — annoncè-

rent que la musique des zouaves, composée d'Italiens, avait sauté avec la caserne, et que les étrangers, recommandés particulièrement aux prières de Sa Sainteté, avaient été miraculeusement sauvés.

Les Italiens, il est vrai, n'ont pas la bonne fortune d'être recommandés aux prières, mais il est bon de rétablir les faits. Les voici :

Un très-petit nombre de mercenaires périrent. Les autres avaient quitté la caserne et avaient ouvert un feu des plus vifs contre le peuple.

Cucchi, ses lieutenants Bassi et Adamoli, suivis de leur intrépide colonne de jeunes Romains, se précipitèrent avec fureur sur les étrangers.

Ce fut un combat corps à corps entre des hommes pour la plupart désarmés et des soldats parfaitement dressés auxquels ils s'efforçaient d'arracher leurs armes.

Le nombre des mercenaires était écrasant. L'or et l'aide de Bonaparte avaient été tout-puissants. Un nombre considérable de soldats français s'était assemblé depuis longtemps à Civita-Vecchia, sous le titre de zouaves pontificaux, et attendait le moment propice pour marcher sur Rome.

Les jésuites et les réactionnaires avaient de leur côté fourni, de tous les coins du monde, d'immenses ressources au pape. Un grand nombre de fanatiques, de prêtres, de moines (1) cachés sous l'uniforme des mer-

(1) On en découvrit plusieurs au Monte-Rotondo, parmi les zouaves faits prisonniers par Garibaldi.

cenaires, grossissaient les rangs de l'armée pontificale et excitaient les troupes au carnage, leur promettant pour récompense les gloires du ciel, les richesses de la terre et tout ce qu'ils pourraient désirer.

Pauvre peuple romain !

Mais qui pouvons-nous compter sous cette dénomination de peuple romain ?

Quand on a fait abstraction de toute la partie cléricale de la population, du pape, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des religieux de tous pays assemblés à Rome, de leurs servantes, de leurs cuisinières, de leurs cochers, de tous les parents de leurs serviteurs et d'une considérable portion de la classe ouvrière vivant sous leur dépendance, — que reste-t-il ?

Ceux qui restent et qui sont dignes du titre de peuple romain, sont quelques honnètes familles bourgeoises, quelques bateliers, quelques lazzaroni.

Dans les campagnes, où l'ignorance est soigneusement entretenue par les prêtres, ils sont plus puissants encore. Le peuple marche de concert avec le clergé, surtout dans la Campanie, où tous les propriétaires sont, soit des prêtres, soit leurs alliés.

Mais revenons à la triste journée du 23 octobre.

Pendant que Cucchi et ses braves soutenaient ce combat héroïque et inégal en dehors des casernes des zouaves, Guerzoni et Castellazzi, à la tête de quelques jeunes gens, avaient forcé la porte de San-Paolo, désarmé les gardes, et étaient entrés dans la cour, où devait se trouver un dépôt d'armes.

Les armes s'y trouvaient bien, mais elles étaient

gardées par un fort détachement de troupes papalines et de police.

Nos jeunes braves soutinrent un nouveau combat terrible et inégal. Ils durent se replier, poursuivis par les soldats furieux.

CHAPITRE LXVI

LA DÉFAITE

Les Cairoli et leurs compagnons avaient payé de leur sang leur sublime patriotisme et leur généreuse constance aux insurgés romains.

Le matin du 24 octobre se leva sombre, triste, larmoyant; il présageait à l'Italie de nouveaux malheurs et portait le deuil d'Enrico, ce nouveau Léonidas, qui baignait dans son sang, à côté de son frère Giovanni et de la plupart des soixante-dix, invincible brigade. Un sourire de mépris pour cette horde qui les massacrait plissa la lèvre du jeune commandant lorsqu'il tomba.

Le cadavre de son frère bien-aimé ne tarda pas à être couché près du sien. Autour d'eux étaient étendus les corps des héros dont l'histoire rapportera les noms.

Les quelques survivants de cet affreux carnage vinrent se joindre à ceux de leurs frères qui combattaient les armées étrangères en dehors des murs de Rome.

La tentative de Guerzoni à la porte San-Paolo pour s'emparer des armes qui y étaient déposées, fut d'une intrépidité sans exemple. Il échoua par la trop simple raison que les jeunes insurgés qu'il avait sous ses ordres étaient sans armes et tombèrent sous les coups des mercenaires.

Lui et Castellazzi, après mille héroïques exploits, furent entraînés dans la déroute du peuple et forcés de se cacher en attendant une nouvelle occasion de se battre pour la liberté de Rome.

Et que d'actes de valeur n'ont pas exécutés Cucchi, Bassi, Adamoli? Armés de revolvers et de couteaux, ils se rendirent maîtres d'une partie des casernes.

Que de rencontres entre les papalins et le peuple! Ce dernier, n'ayant pas d'armes, se servait de bâtons.

La supériorité du nombre, la supériorité des armes, la supériorité des armées bien disciplinées assura la victoire au pape.

Les premiers rayons du jour, le 24 octobre, éclairèrent des monceaux de cadavres et de blessés.

Le trône branlant du « vice-roi des cieux » fut consolidé, rétabli par cette horrible boucherie du peuple romain, chef-d'œuvre opéré par l'écume de toutes les nations et avec l'aide des baïonnettes des soldats de Bonaparte.

CHAPITRE LXVII

LE DERNIER ACTE

Nous avons encore à donner les détails du combat livré à la manufacture.

L'attaque était imminente.

— Tenez-vous prêts, amis ! crièrent en même temps les trois jeunes chefs.

A peine avaient-ils prononcé ces paroles, que les papalins se ruèrent avec fureur sur la porte, l'ébranlèrent et se trouvèrent au pied de la barricade élevée à l'intérieur.

Toutes les lumières avaient été éteintes dans la manufacture, et les défenseurs de la liberté avaient pour eux l'avantage de l'obscurité, tandis que leurs ennemis recevaient la lumière de l'extérieur.

Les premiers qui osèrent escalader la barricade eurent le crâne fendu par les haches d'Orazio et de Muzio, et par le sabre d'Attilio. Une lutte affreuse

s'engagea. Les assiégés semblaient avoir le dessus, quand une balle vint les frapper au cœur en tuant leur chef. L'intrépide Orazio dédaignait les précautions. Il était debout sur le sommet de la barricade, et jouait de la hache. Pendant qu'il fendait le crâne à un papalin, une balle lui transperça le cœur.

Le « prince de la Campanie » tomba comme le chêne de la forêt. Sa main crispée serrait avec force son arme, même dans la mort.

Il ne prononça qu'un mot : Irène !

Ce mot, Irène l'entendit. Elle était près de là avec ses deux amies. A la voix de son bien-aimée, elle se précipita sur la barricade, où le corps d'Orazio était resté. En un clin d'œil elle l'eut escaladée. Elle se jetait sur celui qu'elle aimait si passionnément, elle lui prenait la tête et l'embrassait quand une seconde balle, frappant son beau front, réunit les deux époux dans la mort.

Muzio, Attilio et leurs compagnes relevèrent les deux cadavres et les transportèrent dans le grand salon.

La manufacture était devenue le théâtre du plus affreux carnage. Les jeunes chefs criaient à leurs hommes de se tenir à couvert, mais leurs paroles n'étaient plus écoutées. Tous se jetèrent au-devant du danger.

Il est des moments où la mort perd son effroi, où celui qui aurait pris la fuite devant un danger moindre, ne craint plus la grêle de balles qui tombe autour de lui.

C'est ce que ressentaient les courageux ouvriers de la fabrique. Ils se tenaient là devant l'ennemi, oubliant

et le nombre écrasant des troupes et le feu constant des chassepots. Ils se défendaient avec acharnement, mais ils s'exposaient souvent inutilement. Leurs pertes furent énormes et tout moyen de salut devenait impossible.

Attilio et Muzio comprirent parfaitement la situation. Mourir sur la brèche — il n'y avait aucune autre alternative.

Mais Clélie et Julia ! devaient-elles mourir, elles aussi, si jeunes, si belles !

— Muzio, dit Attilio, va les trouver, tâche de leur persuader qu'il est nécessaire de fuir, que c'est leur devoir. Qu'elles partent par une des portes de derrière, pendant qu'il en est encore temps. Dis-leur que nous les suivrons bientôt.

Le généreux Romain se trompait et voulait tromper les autres. Il n'eût pas abandonné son poste, même pour tout l'amour qu'il portait à Clélie.

A ce douloureux moment apparut la joyeuse figure de Jacques, du matelot Jacques, qu'Orazio avait sauvé de la mort, et qui lui était si attaché ! Depuis le matin il avait été employé par Attilio et Muzio à aller d'un quartier à l'autre de la ville pour s'assurer du résultat de l'insurrection.

Quelques minutes après la première occupation de la manufacture, il était parti pour remplir une de ces missions, dont il s'acquittait parfaitement. Sa qualité d'Anglais lui permettait de passer sans être molesté soit par les soldats, soit par le peuple. Il revenait de son expédition, et rentrait, grâce à son agilité d'écu-

reuil. Il venait de passer par une fenêtre du premier, toutes les portes étant gardées.

Il rapportait de tristes nouvelles. De tous les côtés l'insurrection avait été écrasée.

Son récit laissa les deux amis impassibles en apparence. Au fond, peu d'amertume dans ces nobles cœurs qui ne voulaient que la liberté de Rome et qui la voyaient plus asservie que jamais! Leur martyre était complet. — Leur grande cause était perdue. Ils apprenaient en même temps que leurs femmes n'avaient plus aucun moyen de fuite. Il aurait fallu pour quitter la manufacture avoir la légèreté et l'agilité du jeune marin. Et encore!...

Quant à leur vie, depuis longtemps ils en avaient fait le sacrifice.

Muzio répondit tranquillement à Attilio :

— J'irai leur rapporter tes prières, ami, mais je les crois inutiles. D'abord, il est impossible qu'elles se sauvent, et si elles le pouvaient, elles ne le feraient pas, elles ne nous quitteraient pas.

CHAPITRE LXVIII

LE PASSAGE SOUTERRAIN

Parmi les quelques ouvriers survivant au terrible assaut se trouvait un vieillard qui écoutait avec attention la conversation des deux jeunes chefs.

— Courage, seigneurs ! leur dit-il, si vous voulez vous retirer d'ici et sauver les femmes, je sais un passage qui vous conduira hors de tout danger.

Ces paroles firent renaître l'espérance dans l'âme des deux amis. Au moins ils pourraient sauver leurs femmes !

Il n'y avait pas une minute à perdre, car l'ennemi se préparait à une nouvelle attaque qui serait la dernière.

Elles n'étaient pas loin, les deux jeunes femmes ! Muzio s'approcha d'elles et obtint la promesse qu'elles se réfugieraient avec le vieux Dentato et Jacques dans le passage souterrain, que les infirmières les suivraient,

qu'eux-mêmes ne tarderaient pas à venir les rejoindre.

Et les blessés ? — Attilio s'en occupait et réunissait tous ceux qui pouvaient se traîner encore pour les envoyer avec Julia et Clélie dans le souterrain.

S'il y a une circonstance déchirante et horrible dans les boucheries que les hommes appellent « batailles, » c'est l'abandon des blessés en cas de fuite.

Les infortunés ! En un instant, les figures tendres des amis et des frères, de ceux qui vous soignaient avec tant d'affection, disparaîtront pour être remplacées par les visages triomphants, révoltants, horribles des mercenaires. Envisageant les choses au mieux, ils se contenteront d'être brutaux, mais plus souvent ils seront cruels et tremperont leurs ignobles baïonnettes dans le sang précieux des martyrs. Les infâmes ! qui, si souvent, ont reculé ! auxquels vous avez trop souvent fait grâce de la vie !

Ils oublient qu'ils nous doivent leur existence, ces êtres soutenus par 20,000 soldats du Deux-Décembre !

A San-Antonio, en Amérique, les Italiens combattirent contre les soldats du despotisme. Un grand nombre d'entre eux furent blessés. Tous furent emportés soit sur des chevaux, soit sur les épaules de leurs frères d'armes. Pas un seul ne fut laissé vivant sur le champ de bataille pour tomber à la merci des cannibales de Rosa [1].

1. Un malheureux, dont l'état ne laissait aucun espoir, fut achevé pour ne pas demeurer entre les mains des ennemis, qui tranchaient la tête à tous les blessés qu'ils trouvaient respirant encore sur le champ de bataille. Ce fait est triste, mais il est véridique.

Les mercenaires du gouvernement papal ne sont pas moins cruels. Après la glorieuse journée du 25 octobre, à Monte-Rotondo, trois blessés attendaient l'escorte qui devait les conduire à Terni, quand arrivèrent les soldats du pape. Dignes successeurs des inquisiteurs, ils s'amusèrent à faire périr nos infortunés compagnons en les perçant de leurs baïonnettes et en les frappant avec la crosse de leurs fusils [1].

Italiens ! n'abandonnez jamais vos blessés à vos ennemis ! C'est un spectacle trop déchirant ! Si on ne les tue pas, ils seront l'objet de la risée de ceux qui ne savent qu'outrager l'Italie.

Attilio et Muzio, épuisés de fatigue, blessés eux-mêmes, ne voulurent pas laisser aux insultes et au fer des soldats leurs camarades mis hors de service.

Dans la partie la plus basse de la manufacture, au fond d'une immense buanderie destinée au lavage des laines, se trouvait une porte en chêne massif. Elle semblait conduire au canal qui fournissait au lavoir les eaux du Tibre. Le canal existait bien, mais la porte en question n'y conduisait pas uniquement. Elle ouvrait sur un passage qui menait aux catacombes, après avoir passé un pont jeté sur ledit canal.

Le défilé de femmes, de blessés et de ceux des ouvriers qui soutenaient les blessés s'engagea dans ce souterrain.

Pendant ce temps, l'ennemi faisait un dernier et terrible assaut de la barricade. Attilio et Muzio, avec

1. Fait historique.

les quelques braves qui restaient encore, volèrent à la défense de la place, ils firent des prodiges de valeur, abattirent un nombre considérable d'ennemis. Lutte suprême et de courte durée. Les deux jeunes et valeureux champions de la liberté de Rome, frappés au même moment, tombèrent ensemble et rendirent l'âme dans les bras l'un de l'autre.

La barricade prise, l'armée de mercenaires et d'agents entra comme un torrent d'eau écumante dans l'intérieur de la manufacture. Furieux, ces soldats du pape foulaient aux pieds les morts et cherchaient les vivants sur qui ils auraient pu assouvir leur soif de vengeance et de haine.

Le vieux Dentato avait suivi les jeunes chefs lorsqu'ils avaient couru au dernier combat. Il vit que toute résistance était vaine et que les deux héros avaient résolu de mourir sur la brèche. Il se hâta alors, avant qu'il fût trop tard de retourner au souterrain. Il y entra et barricada la porte de chêne le mieux qu'il put.

Les assassins parcouraient toutes les pièces de la manufacture, leur cœur de tigre frémissait de rage de ne trouver partout que cadavres. Enfin ils découvrirent la porte du souterrain. Il leur avait fallu du temps pour la trouver, il leur en fallut encore pour la forcer et pour organiser leur entrée dans ce lieu ténébreux. Ces retards fortunés permirent à nos fugitifs d'échapper en sûreté.

La première semaine de novembre 1867, on vit descendre à la station de Livourne, trois femmes, un

vieillard et un jeune garçon dans tout l'éclat de l'adolescence.

Le chef de cette petite société était une fille d'Angleterre au port de reine, au front pur et plein de douceur. La tristesse était peinte sur ses beaux traits, et elle portait des habits de deuil, — et cependant sa physionomie faisait rêver le bonheur.

Sa compagne, aussi belle et aussi triste, offrait le type le plus pur, le plus délicat de la beauté du Midi. Elle rappelait la Fornarina.

La troisième femme, belle aussi, avait été plus éprouvée par le chagrin. Des lignes marquaient déjà son front et un air égaré se mêlait à son expression de douleur.

Le vieillard, Dentato, que Julia n'avait pas voulu abandonner à la misère, s'occupait du bagage, et Jacques aidait les dames à descendre du train. Il découvrit bientôt le capitaine Thompson et Aurélia qui étaient venus à la rencontre de Julia, les salua, et seul il put raconter les derniers événements de Rome.

— Oh! s'écria-t-il, j'ai embrassé leurs deux cadavres! Et une larme coula le long de ses joues brunies.

Il parlait d'Orazio et d'Irène qu'il aimait avec tant d'ardeur. On les avait ensevelis avec les corps des autres martyrs de la liberté.

Les femmes s'embrassèrent en pleurant. Elles ne purent articuler une syllabe.

Le capitaine Thompson assistait en silence à cette douloureuse scène. L'émotion le gagnait, lui aussi, ce vieux loup de mer. Enfin se découvrant, il s'approcha de Julia et d'une voix émue :

— Madame, dit-il, le yacht est amarré à la jetée. Nous attendrons vos ordres. Voulez-vous embarquer aujourd'hui ?

— Oui, Thompson, sur l'heure, et nous partirons immédiatement. Nous quitterons l'Italie qui est devenue le tombeau de ses plus nobles, de ses plus braves enfants.

Julia partit emmenant sa famille adoptive à laquelle vinrent se joindre Manlio et Silvia. Ils étaient restés jusqu'alors dans l'île du Solitaire.

Elle jura de ne retourner en Italie que lorsque Rome, délivrée du joug des prêtres, lui permettrait d'élever à son bien-aimé et à ses héroïques compagnons un monument national.

FIN.

TABLE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

PARIS. — IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, 61, RUE DE LAFAYETTE

